LE ROMAN CANADIEN

UBALD PAQUIN

Le Lutteur

ROMAN CANADIEN INÉDIT

25c

EDITIONS EDOUARD GARAND MONTREAL

PILULES ROUGES

Le GRAND MOYEN pour les FEMMES de ramener leurs

FORCES PERDUES

"Depuis la naissance de mon premier enfant, il y a huit ans, j'ai toujours souffert. J'étais d'abord d'une grande faiblesse et je souffrais de douleurs internes, palpitations de coeur, douleurs dans la tête, pas de sommeil ni d'appétit. A certain temps, je devenais toute enflée. Plusieurs médecins me soignèrent, mais ils ne comprenaient pas ma maladie, car ils ne m'ont absolument rien fait. Alors, je résolus de tout mettre de côté pour essayer les Pilules Rouges. Je fus fidèle à les prendre et suivis les directions à la lettre. En même temps, je prenais le

Monocal pour accroître mon appétit et faciliter ma digestion. Après avoir suivi le traitement pendant quelques semaines, je fus étonnée de me voir parfaitement rétablie. Je n'ai jamais été si bien de ma vie depuis, car je ne ressens plus la moindre petite douleur. Je fais mon ménage de maison et prends soin de mes enfants sans éprouver de fatigue. Au contraire, je me sens alerte et heureuse et mon mari s'unit à moi pour recommander les Pilules Rouges à toutes les mères de famille." Mme H. BELANGER, rue Massue, Québec, P. Q.

Parmi le grand nombre de femmes qui se traitent avec les Pilules Rouges, une grande majorité d'entre elles souffrent d'un manque d'appétit et d'une faiblesse d'estomac marquée; elles demandent souvent un tonique afin d'augmenter vite leur appétit, le goût pour la nourriture et enfin pour aider d'une manière générale aux bons effets des Pilules Rouges. Cette préparation que nous favorisons, qui nous a donné des résultats très sérieux, s'appelle MONOCAL; nous venons vous la conseiller aujourd'hui.

Si vous pensez que les effets des Pilules Rouges, sont, dans votre cas, un peu lents, venez à leur secours avec du MONOCAL; une bouteille ou deux, tout en prenant les Pilules Rouges, est des plus favorables au rétablissement.

Essayez ce grand tonique en vente partout ou envoyé par la poste, $1.00 la bouteille.

Il est impossible aux femmes malades de se soigner mieux, plus sûrement et à meilleur marché qu'avec ces deux préparations, aidées, au besoin, des conseils GRATUITS de nos Médecins, soit par correspondance ou en venant les consulter à leurs bureaux, 1570, rue St-Denis. Ces consultations se donnent tous les jours (excepté les dimanches et jours de fête) de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Exigez toujours les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, en vente chez les pharmaciens ou envoyées par la poste, 50 sous la boîte, trois boîtes pour $1.25, six boîtes pour $2.50.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Ltée, 1570, rue St-Denis, MONTREAL.

LE LUTTEUR

Roman canadien inédit

par

UBALD PAQUIN

Illustrations d'Albert Fournier

"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth.
Montréal.

DU MEME AUTEUR

La Cité dans les fers, Roman. 25c

Jules Faubert, le roi du papier, Roman. 25c

Le mort qu'on venge, Roman. 25c

Paraîtront bientôt

Les caprices du coeur, Roman. 25c

Contes bizares.

Le massacre dans le temple, Roman.

Tous droits de publication, traduction, reproduction, adaptation au théâtre et au cinéma réservés par :

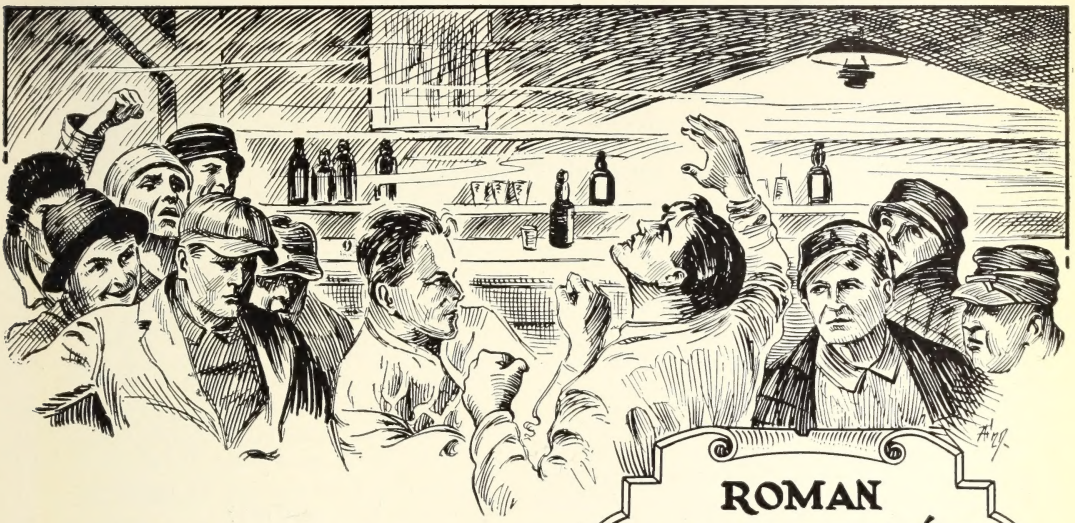
EDOUARD GARAND

1927

Copyright 1927 by Edouard Garand.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial, chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

Le Lutteur



ROMAN
CANADIEN INÉDIT
PAR
UBALD PAQUIN
Illustrations
d'ALBERT FOURNIER

— I —

—All right! Je t'accorde cette chute, fit Victor Duval, en se relevant. La sueur lui coulait le long du visage et du torse qui était complètement nu.

—Tu as bien appliqué ton "ciseau de corps" cette fois. Combiné au "bras roulé", c'est une prise effective.

Il aspira quelques bouffées d'air, qu'il exhala en se comprimant la poitrine de ses deux mains.

Janvier Brossard, son compagnon, s'était étendu sur le matelas, couché sur le dos, la tête appuyée sur son coude renversé. Il haletait bruyamment, exténué par l'effort.

—Six heures et vingt, dit-il après un coup d'oeil sur l'horloge. Il y a quarante minutes que nous luttons...

—Sans résultat puisque nous n'en sommes que chute à chute. L'on continue?

—Pas tout de suite. Laisse-moi prendre vent.

Dans la gymnase, des jeunes gens, peu nombreux à cause de l'heure, se livraient aux exercices du corps. Les uns, beaux comme des athlètes grecs, entretenaient leur virilité. D'autres, plus chétifs, travaillaient, par une culture physique rationnelle, à développer les forces latentes en eux.

Pendant que les uns, sur les barres parallèles ou fixes, les anneaux ou les trapèzes accomplissaient des tours qui tenaient presque de l'acrobatie, d'autres jouaient à la paume, ou, à l'aide d'extenseurs fixés à la murailles se livraient à des mouvements rythmiques des bras et des jambes.

Parfois, des joueurs de billards ou de quilles avant de quitter le "club house" faisaient une courte apparition dans le gymnase.

—Bonsoir, Monsieur Duval, fit un nouvel arrivant. Vous vous tenez toujours en forme?

—Toujours! La concurrence, en affaires, est tellement grande, qu'il faut être en possession de tous ses moyens pour réussir. Et puis, voyez-vous, j'aime la lutte pour la lutte. Même, quand je suis seul avec mon adversaire, je déploie autant d'énergie et de tenacité qu'un professionnel de l'arène, quand le championnat est en jeu...

—Tu es reposé? Le perdant paie le souper. L'enjeu te va?

—Ca me va.

Souples malgré la fatigue, d'un simple déclic de tous leurs nerfs, ils se dressèrent sur pieds.

Victor Duval plus petit que son adversaire de deux pouces—Janvier mesurait six pieds et un pouce—était cependant mieux musclé. Le torse, aux pectoraux bombés, était bosselé par les muscles en saillies. Les biceps, quand il les raidissait devenaient durs comme fer. Le cou puissant soutenait une tête dont les traits n'avaient rien de raffiné: un menton carré, un nez large aux narines frémissantes, les pommettes des joues proéminentes, des yeux gris cachés sous des broussailles de sourcils, les lèvres longues et dures. Quand il souriait, elles découvraient deux rangées de dents, aigües et blanches, de vraies dents de carnassiers, prêtes à mordre. Il se dégageait de toute sa personne une impression extraordinaire de force brutale et de décision.

Janvier Brossard, plus élancé, avait les attaches plus fines, les muscles plus en long. Il était plus nerveux, plus agile. Dressés l'un près de l'autre, les deux lutteurs s'arcboutèrent, tête contre tête. Avec un bruit mat, les mains s'abattaient sur les bras, cherchant la prise renversante. Duval essaya d'une "cravate russe". Sans succès. Rapide et vif son compagnon se dégagea et riposta par l'application d'une ceinture à rebours. Duval passa par dessus lui, roula au tapis et retomba sur ses pieds.

De nouveau ils s'arcboutèrent et pendant quelques instants, l'on entendit encore le bruit mat des mains frappant les bras. Une torsion de poignet fit pirouetter Brossard. Son adversaire se jeta sur lui, par derrière, passa ses deux bras sous ses aisselles, lui esserra la nuque et l'écrasa sur le matelas.

Ce ne fut plus qu'une masse de membres entremêlés, et de chair jaunâtre, blanche et rouge. Les muscles, en se gonflant, soulevait la peau, comme pour la déchirer. Par les pores, la sueur suintait; elle russelait, rendant les prises difficiles: les mains glissaient. Rauques, saccadés, durs, les souffles se confondaient. La masse roulait sur elle-même.

Par une fausse manoeuvre, Duval se laissa tomber sur ses genoux.

Immédiatement, l'autre sauta à cheval sur lui, rancena ses deux pieds ensemble qu'il croisa, serrant, à les briser les côtes abdominales.

Il saisit le poignet qu'il tordit, et ramena, sur le dos, l'adversaire qui dut ponter.

Les veines du cou et les nerfs étaient crispés.

L'étreinte se fit plus puissante.

Une contraction de souffrance convulsa les traits du Duval; les lèvres s'étirèrent. Le front devint moîte.

L'étreinte se resserra.

Il ne céda pas, tout son corps tendu vers la résistance.

Du poids de sa poitrine, appuyant sur la poitrine de l'autre, Brossard, tordant le poignet davantage, fit un effort suprême.

La douleur commençait d'ankyloser les membres de Duval. Il se sentit faiblir...

Il allait céder, lorsque ramassant sa force dans un sursaut d'énergie, il se dégagea le poignet, mit un genoux en terre, et se redressa par l'action violente de tous les nerfs et de tous les muscles.

Soulevant son adversaire suspendu à ses côtés comme une grappe humaine, lui écartant les deux bras, et se laissant tomber sur lui de toute sa pesanteur, il lui colla, en l'écrasant, les deux épaules au matelas.

—Cette fois, ça y est?

—Ca y est. Tu as gagné.

—Où allons-nous? demanda Brossard, une demie-heure plus tard, après qu'ils eurent procédé à leurs ablutions, nagé quelques brasses dans la piscine, et parfait leur toilette.

—Au Windsor. J'y ai un rendez-vous important à neuf heures et demi.

—Une femme?

—Voyons! Pour qui me prends-tu? Un rendez-vous d'affaires. Il s'étira les bras, se tâta les biceps.

—Nous allons avoir du plaisir ce soir. Je me sens en bonne condition pour le "meeting". Tu sais ou plutôt tu ne sais pas qu'il y a une "cabale" contre moi, et que j'ai beaucoup d'adversaires parmi les directeurs de la compagnie... Mais je te conterai cela en dînant. Tu as ton auto?

—Oui, il est à la porte.

—Alors filons!

. . . . . .

—Et cette assemblée de ce soir, demanda Brossard, une fois le potage expédié...

—As-tu connu Pierre LeMoyne?

—Le fils du millionnaire Jacques LeMoyne, le propriétaire de la Fonderie Dollard? Je l'ai connu.

—Eh bien! Je l'ai pratiquement ruiné; je l'achève ce soir.

—La cause?

—Le sport de l'affaire. Après demain je lui donnerai une situation équivalente à celle qu'il occupait jadis.

—Et s'il se suicidait dans l'intervalle?

—S'il se suicidait, ce serait un lâche et j'aurais bien fait de le ruiner.

Il regarda dans le vide un instant, les sourcils froncés, en proie à un sentiment dont on n'aurait pu dire s'il était agréable ou non...

Il reprit peu après:

—Si mon projet réussit ce soir, j'aurai le contrôle de la navigation intérieure au Canada, depuis Gaspé jusqu'à l'extrémité des Grands Lacs. Nous rencontrons tantôt les directeurs de la Fluviale qui doivent amalgamer leurs intérêts avec les nôtres... As-tu suivi la marche des "stocks", à la Bourse, ces derniers temps. On a essayé de me briser, de m'écraser, mais j'ai eu le dessus. Il faudra que la Fluviale vienne à mes conditions comme la "Dominion Steamship" a dû passer par où j'ai voulu.

—Et si ton projet échoue?

—Crois-tu que je sois homme à me faire rouler.

Un plissement des lèvres laissa voir ses dents de carnassiers, ses dents aigües, prêtes à déchirer leur victime.

Une flamme, dans sa prunelle, passa qui anima le regard, où se lisait la conviction de la puissance.

—Le "meeting" ne se terminera que lorsque j'aurai gagné mon point. Tu connais ma tactique à la lutte: elle est la même en affaires: une attaque furieuse, dès le début, une offensive serrée, répétée, acerbe. Ensuite, l'inertie, la résistance passive contre laquelle on s'épuise peu à peu, et, finalement, quand je vois faiblir mon homme, j'attaque de nouveau, mais à fond de train, sans merci, sans pitié, jusqu'à ce qu'on dise ce que je veux qu'on dise, et fasse ce que je veux qu'on fasse. C'est le principe du *third degree* dont se servent les policiers. Avec la force physique dont je suis doué et la capacité d'endurance que je possède, je puis tenir... et je tiens. Il n'y a eu qu'un homme qui m'a tenu tête, une fois... je l'ai eu quand même... Il me faut la présidence du Conseil d'Administration du nouveau trust; il me faut un bureau de direction formé de mes créatures. Ca va être une dure lutte...

Et, placide, confiant, il ajouta:

—Je gagnerai.

—Et LeMoyne?

—LeMoyne? La Fonderie Dollard vit avec la Dominion Steamship et la Fluviale qui sont ses plus gros clients. J'ai déjà fait annuler les contrats qu'elle avait avec la Dominion Steamship. Quand nous contrôlerons la Fluviale, c'est-à-dire demain matin, LeMoyne sera vis-à-vis de rien. Sa firme tombe. Je la fais acheter par un tiers et voilà... Il a beaucoup d'escompte aux banques qui ont déjà commencé à lui couper son crédit et qui vont lui refuser toute avance. Il est sur le pavé, sans le sou... et, — se frottant les mains — je suis content.

—Et la raison pour le ruiner?

—Ca, c'est mon secret... Si tu veux, parlons d'autre chose.

Il y a quelques années, une réunion des actionnaires du Montreal Railway dura plus de 24 heures. Ce fut, dans les annales financières de la métropole, l'une des pages les plus épiques, les plus mouvementées. Un groupe s'était dressé contre un autre groupe et le résultat de cette bataille eut la même répercussion qu'une chute de ministère, en politique. Tous les anciens directeurs furent remerciés et un nouvel exécutif veilla dorénavant, aux destinées de la compagnie.

La réunion qui se tint, ce soir et cette nuit là, dans l'une des chambres du Windsor fut encore plus mouvementée, plus importante. La discussion fut acharnée, acerbe. Il y eut des gros mots échangés, des coups de poing frappés sur les meubles.

Le menton appuyé dans le creux de sa main, Victor Duval, installé à un bout de la table, menait la lutte avec une opiniâtreté extraordinaire. Tour à tour violent et calme, persuasif et volontaire, il se tint à l'attaque toute la nuit. Partisans et adversaires, il les tenait tous sous l'empire magnétique de sa personnalité. Il respirait la détermination froide et exhalté à la fois de vaincre. Il était dans son élément. Cet atmosphère trouble l'enveloppait tout entier, et, il s'y mouvait avec désinvolture. Autour de lui, des appétits étaient déchaînés qu'il fallait dompter. Sans répit, les attaques suivaient les attaques, les ripostes, les ripostes.

Il argumentait, s'échauffait. Quand il parlait, son regard fouillait l'adversaire; il plongeait jusqu'au fond de la prunelle comme s'il avait voulu y chercher toute l'énergie latente.

Le lendemain, vers huit heures du matin, lorsque les reporters, après avoir passé la nuit aux aguets, virent s'ouvrir les portes de la salle, la "Compagnie Nationale de Navigation", "The National Navigation Company" qui était la chose de Victor Duval avait en-

globé la Fluviale et la Dominion Steamship. Le trust de la Navigation intérieure au Canada était un fait accompli. Le nouveau Conseil d'administration dont Duval avait conservé la présidence était formé de créatures à lui, et qu'il avait imposé par ruse ou par force.

Les figures étaient ternes, les démarches nonchalantes.

La fatigue accablait ces hommes qu'une longue nuit de délibérations avait rendu à bout. Seul, le nouveau président semblait dispos. Il exhultait.

Il venait d'éprouver la plus grande volupté de sa vie: celle du triomphe dans la lutte. Il avait atteint le sommet de sa carrière, et conquis, dans sa sphère d'action, le maximum de puissance.

Un projet caressé depuis vingt ans venait de se réaliser: Pierre LeMoyne était ruiné, bel et bien ruiné.

En regagnant la tranquilité de sa demeure, après cette nuit violente d'action, Victor Duval, pour la première fois depuis bien des années, souriait. Ses traits détendus avaient une expression moins sévère, moins sombre. Comme dans un mirage lui apparaissait, claire et nette, la vision charmeuse d'une jeune fille de vingt ans.

Elle émergeait du passé pour se dresser devant lui.

Au lieu de la froideur hautaine de jadis, une supplication de pitié se lisait dans les yeux violets que les larmes faisaient plus beaux, plus troublants, plus séducteurs.

— II —

Pendant qu'il allait ainsi, allègre, l'âme chargée d'orgueil, portant haut la tête, et qu'il souriait à la Destinée, un autre, dans un taxi, roulait vers sa demeure, déprimé, abattu, la tête ballante entre ses deux mains. Il était affalé sur le siège d'arrière, indifférent à tout. Une pensée sinistre le rongeait et l'obsédait.

C'était Pierre LeMoyne.

Les événements contraires le trouvaient sans courage.

Physiquement, il formait un contraste violent avec son antagoniste de la veille, son vainqueur d'aujourd'hui. Il était de taille majeure, élégant et affiné.

Autant Duval semblait rustre autant il était délicat, poli, voire chic. De sa personne il se dégageait une grâce un peu mièvre qui charmait sans séduire. L'autre impressionnait et fascinait par la force brutale et aussi cette puissance de conception cérébrale qu'il avait développée et cultivée.

L'un était le résidu, si l'on peut employer ce terme, de nombreuses générations de citadins, et il en portait les caractéristiques, tandis que l'autre, descendant de toute une liguée de terriers, — mi-bûcherons, mi-cultivateurs — avait conservé l'endurance et la lourdeur de ses ascendants.

Dans le duel financier, où sa destinée s'était joué, Pierre LeMoyne se heurtant à Victor Duval n'avait pu faire autrement que d'être brisé, écrasé, anéanti. Moralement, il était d'argile, quand l'autre était de granit.

Dans un champ d'action différent, il eut le dessus. Bel homme et joli garçon, il avait des yeux bleus, rêveurs et très doux.

La ligne des sourcils était nette, légèrement arquée. Le nez, aquilin, était d'un dessin régulier et les lèvres fines portaient une moustache soyeuse et blonde. Rien dans son accoutrement, ne pêchait contre les règles de l'art. Jusque dans le choix d'une cravate, il demeurait l'homme accompli des élégances.

Tout le long du trajet, de l'hôtel Windsor à sa résidence pompeusement perchée sur la colline, chemin Ste-Catherine, il demeura dans la même attitude prostrée.

Une fois, un frisson le parcourut, qui le secoua. Il venait de songer à demain. La perspective de l'avenir incertain lui fit peur.

Chancelant comme un homme ivre, il pénétra chez lui, et alla s'écraser dans un fauteuil du fumoir.

Il avait le vertige.

Toutes les fatigues de cette terrible nuit l'assaillirent.

Son être moral croula sous la pensée obsédante, lancinante, cruelle: "Ruiné! Tu es un homme ruiné!"

—Quand Madame sera levée, dites-lui que je veux la voir, fit-il à son domestique.

—Madame a demandé de la prévenir dès que vous serez rentré.

—Ne l'éveillez pas. Attendez.

Mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que, sans bruit ou presque, la porte de la pièce s'ouvrit.

Une femme, en peignoir de dentelles, ses longs cheveux châtains flottant épars sur les épaules, se glissa jusqu'à lui.

Elle n'eut pas de question à poser. Sur les traits défaits, où se lisait l'angoisse de la bête traquée, elle lut la réponse, douloureuse et brutale.

La roseur de ses joues disparut. Elle devint pâle, très pâle. La blancheur de sa chair se confondit à la blancheur du vêtement ample qui recouvrait son corps souple.

Elle murmura simplement:

—Mon pauvre Pierre! Mon pauvre Pierre! Que vas-tu devenir? Qu'allons-nous devenir?

Brisé par l'épuisement nerveux, il se mit à pleurer. Sa main cherchait la main de l'amie, la main de celle qu'il avait choisie pour partager sa vie: ses joies, ses deuils, ses bonnes fortunes et ses revers.

Elle alla se blottir contre lui, et avec des caresses dans la voix, elle essaya de bercer cette douleur, pour l'endormir.

Comme une écluse qui se brise fait déborder l'eau prisonnière, le trop plein des pensées amères déborda sur les lèvres du mari, un flot de paroles. Il lui conta tout. Les faits se suivaient sans ordre, sans cohésion. Il parlait, il parlait, nerveusement. Et il s'échauffait, et il s'emballait. Il était ruiné, bel et bien ruiné, sans un sou vaillant devant lui. La fortune de sa femme devrait y passer pour solder la dette. Et tout cela, de par la volonté d'un homme qu'il ignorait l'année d'avant et à qui, jamais, il n'avait rien fait. Quelles raisons pouvait-il bien avoir ce Victor Duval, pour s'acharner à lui? Depuis quelques mois c'était une guerre implacable qu'il lui livrait. Cette nuit, il avait porté le coup de grâce, celui qui tue. Maître de la Fluviale, Maître de la Dominion Steamship, les deux principaux clients de la Fonderie Dollard, à vrai dire, ses seuls clients, il avait annoncé son intention bien formelle de ne faire affaire qu'avec une maison de Québec. Il avait refusé de renouveler les contrats, et, sous prétexte de défectuosité dans le travail, refusé de payer l'ouvrage en cours et de l'accepter. C'était la ruine immédiate, totale. Des pièces de machineries toutes neuves, n'ayant plus leur utilité devenaient de la "scrap" comme disent les anglais. Les banques refuseraient d'escompter de nouveaux billets indispensables, nécessaires, vitaux. Une industrie jadis prospère, sombrait, sapée dans ses bases. Lui, Pierre LeMoyne, devrait affronter la meute des créanciers, meute décharnée, enragée, et qui s'acharnerait à la curée.

Rêveuse, Germaine l'écoutait.

Elle voyait, que surgissaient devant elle, quelques instants de sa jeunesse ensoleillée. Elle voyait, à ses genoux, humble et timide, un jeune homme lourd d'allures et gauche de mouvements. Elle voyait ses yeux embroussaillés sous les sourcils se voiler, s'humecter, et l'implorer avec le regard d'un pauvre chien battu.

Elle entendait, distinctement, frappant son oreille, l'éclat de rire dédaigneux et hautain qui accueillit la supplication de l'amoureux: son propre rire à elle.

Puis... elle vit le jeune homme se redresser, lui prendre le poignet qu'il serra à faire craquer les os, et fixer sur elle ses yeux gris où une petite flamme dansait qui la troubla, la fascina presque, mais surtout l'épouvanta...

Elle comprenait...

Le silence maintenant, planait dans la pièce.

Le tragique de la situation les enveloppait ne leur laissant aucune issue.

L'homme se leva. Il se dirigea vers le secrétaire, en ouvrit un tiroir.

Poli, luisant, le canon d'un revolver y brillait.

Il le prit, et, de la main, longuement le caressa. Il regarda dans le vide.

—Pierre!

Ce fut un appel strident, un long cri d'effroi.

Germaine lui arracha l'arme des mains.

Hébété, il la laissa faire, regardant toujours dans le vide.

Puis, un frisson de nouveau le parcourut qui le tordit tout entier.

La même interrogation angoissante, cruelle d'incertitude, lui vint aux lèvres:

—Qu'allons-nous devenir?

Elle essaya, surmontant ses anxiétés, de trouver les mots de réconfort, les mots qui aident et qui consolent.

Il n'avait ni courage, ni force, ni énergie.

Recommencer sa vie! Refaire une fortune florissante, il ne le pouvait pas!

Il se sentait désemparé. Il n'était qu'une épave que le courant charrie vers la chute prochaine.

Quels seraient les jours futurs?

La maison vendue, les meubles vendus... le recommencement obscur dans la misère... l'abandon d'un luxe qu'ils respiraient comme l'air ambiant... les privations humiliantes... la pauvreté, la hideuse pauvreté...

A son tour, elle frissonna. Une terreur folle de l'avenir l'envahit.

A son tour elle ne pouvait se résoudre.

Elle regarda autour d'elle... Tout respirait le bien être. Tout dégageait la chaleur douce du comfort.

Simplement, elle dit:

—J'irai le voir.

—Non ! je ne veux pas ! J'irai, moi et je le tuerai, cria-t-il dans un sursaut d'énergie rageuse, puis, ses nerfs l'abandonnèrent à nouveau.

—Je ne gagnerais pas, Le Lutteur est trop fort.

Du même ton calme, décidé, elle répéta :

—J'irai le voir et coûte que coûte, il nous rendra ce qui est nôtre.

— III —

En arrivant à son appartement, situé dans l'une des maisons les plus luxueuses de la rue Sherbrooke, Victor Duval s'enferma dans son cabinet de travail. Il s'installa confortablement dans un fauteuil, et, les yeux clos, savoura quelques instants, la volupté intense du triomphe. C'était l'apothéose d'une vie de labeur écoulée dans l'action, l'action violente et frénétique. Il s'était jeté dans la mêlée avec une opiniâtreté qui lui avait valu son surnom de "lutteur".

Pour lui, la lutte, c'était sa raison d'être, l'essence même de sa vie. Son tempérament le commandait dans ce sens. Il adorait l'effort pour l'effort soit dans l'attaque soit dans la résistance.

Son masque implacable d'"homme de cavernes", dur, acharné ne l'abandonnait jamais. Dans toutes les réunions, dans toutes les discussions, dans toutes les batailles, il montrait une vigueur peu commune, et apportait une fougue que seule tempérait la maîtrise de ses nerfs. Sa voix était rauque, gutturale ; elle avait des intonations qui glacaient. Il avait l'ironie cruelle, celle d'un homme qui a souffert et en tient responsable l'humanité entière.

Le "lutteur" avait un secret que personne n'avait pu savoir.

Le drame de sa vie venait de se terminer, brisant deux existences. Il était fier du dénouement puisqu'à sa victoire s'ajoutait l'éclatante revanche de son amour-propre meurtri.

Sur un pan de la muraille, à la place d'honneur, face à sa table de travail, une peinture signée Jean Bartold, le plus célèbre des peintres canadiens représentait une vieille masure. C'était une habitation misérable faites de troncs d'arbres équarris à la hache et blanchis à la chaux. L'artiste en avait saisi et exprimé toute la tristesse. Seul un bouquet de lilas près de la porte d'entrée mettait, dans cette atmosphère grise, quelque chose d'un peu gai. L'horizon fuyait, immense. L'on se sentait pris d'une lourdeur d'âme devant ce tableau : cet abris d'être humain, perdu dans une nature quasi-sauvage et qui l'enveloppait tout entier comme pour l'étreindre.

Victor Duval se leva et se posta devant la toile qu'il contempla longuement, en se caressant le menton de la main. Un sourire où il y avait un peu de cruauté, un peu de joie aussi, et beaucoup d'orgueil erra sur ses lèvres.

Il retourna à son fauteuil, et se fermant à nouveau les yeux, il regarda défiler toutes les scènes diverses de son enfance, de sa jeunesse et de sa maturité.

C'était une représentation qu'il se donnait lui-même et pour lui-même, une sorte de film en plusieurs rouleaux qu'il projetait sur l'écran de son imagination.

— II —

VISIONS DE JEUNESSE...

Une route de terre brune bordée d'arbres ; peupliers solennels et guindés, ormes majestueux et fiers, liards tourmentés et tristes.

Au bord du chemin, une maison petite près d'un lilas fleuri.

Le carré de la maison est blanc. La toiture est de bardeaux que les années humides ont verdis.

En arrière, une porcherie, une étable, et une grange. A côté de la grange, un tas de fumier. Une buée y monte. Elle répand dans ce soir frais de juin une senteur âcre d'ammoniaque. En arrière, des champs qui dévalent en pente jusqu'à une autre route qu'on distingue au bas, et qu'on appelle : Le Plateau.

Plus loin encore, le fleuve, ou plutôt la mer.

Le soleil baisse lentement. Il n'est plus là-bas, bien loin, par delà la route, par delà d'autres maisons, d'autres champs, qu'un petit rond, brillant comme une pièce d'or. Il semble flotter sur une colline que l'éloignement fait mauve. Il y demeure quelques instants et sombre dans ce mauve qui s'assombrit jusqu'au noir.

Dans la petite route qui mène à l'étable, on entend des piétinements de chevaux, le bruit des bottes lourdes sur la terre massée.

Elzéar Duval revient de labourer la pièce du trécarré à l'extrémité de sa ferme. Sur le dos d'une des bêtes, un petit gars de dix ans, bien développé pour son âge, se laisse ca-

hoter par la démarche de sa monture. Il a les cheveux embroussaillés, de petits yeux gris, très perçants.

Il est vêtu d'une camisole, d'une paire de salopettes trop courtes, rapiècées aux genoux. De chaussures, point. Il est accoutumé d'aller nu pieds. beau temps, mauvais temps. Le soleil et le grand air ont bronzé ses jambes. Il est heureux de sa position élevée et il éprouve rien qu'à tirer sur les cordeaux, le plaisir d'une responsabilité dont il est fier. Il se sent un homme de participer en quelque sorte au travail paternel.

De la maison, par le cheminée blanche et grise, s'échappe une fumée.

A mesure qu'on s'en approche, une odeur de lard qui rôtit vient aux narines, mêlée à la saveur des oeufs qu'on fait frire. L'estomac du petit garçon se réjouit d'avance, son estomac que l'air a creusé et qui réclame. Devant l'étable, il a sauté à bas d'un mouvement souple de jeune tigre et trottine vers la maison.

Le père dételle les chevaux, les faits rentrer chacun dans son entre-deux, jette un coup d'oeil sur le bétail—deux vaches et une taure de l'année d'avant—distribue le fourrage et de sa démarche nonchalante de paysan, regagne à son tour, la maison familiale.

A l'entrée, il y a deux seaux et un bol à main.

Ses ablutions terminées, Elzéar Duval va se mettre à table, tout au bout, à la place d'honneur.

Agé de cinquante deux ans, c'est un rude gaillard, charpenté en force, dur pour lui-même et pour les autres. La vie ne lui a jamais été tendre. A seize ans, il fit sa poche, et partit en chantier. La terre qu'il possède, il l'a gagnée à la sueur de son front, littéralement. Il l'a déboisée, essouchée, errochée par un labeur sans relâche, d'années en années.

Combien d'autres n'a-t-il pas vu se lever dans son existence dure! Combien de crépuscules ne l'ont-ils pas chassé de l'ouvrage, qui, pourtant, commandait!

De cette misère, des plis profonds dans les joues, des fils blancs dans les cheveux, et de l'abattement dans le regard ont conservé le souvenir.

Mais il a peiné, sans se plaindre jamais. Soutenu par Melina Sauvageau, la jolie fille de Saint-Tite, connue lors d'une visite à son contre-maître de chantier, et épousée peu après, il a besogné ferme, élevant une famille nombreuse. L'aîné, vingt ans, est parti vers le nord, se tailler à même la forêt, un domaine à lui.

Les autres sont là, autour de la table, qu'il préside. Il y en a huit.

Arthur, 17 ans, déjà homme et fort comme un cheval, craint dans le village, parce qu'il est coléreux; Albert qui le suit d'un an, un peu idiot mais dévoué et bon; Victor, le plus jeune, l'ami du père, qui le caresse à sa façon, en le rudoyant. Mélina, anguleuse, sèche, déformée, la peau jaunie et étirée, sert la soupe, pendant que l'aînée des filles, Alphonsine, (qu'on appelle "Phonsine" tout court,) apporte les autres plats.

Des quatre petites filles qui la suivent, aucune n'est jolie. Elles sont toutes pauvrement vêtues, et, comme Victor, toutes, sauf Phonsine, vont nu pieds. C'est une économie de bottines et de bas, qui représente, chaque année, un montant respectable.

La pièce sert de salle à manger, de cuisine, de salon et aussi de chambre à coucher. (Dans le coin, il y a une paillasse en feuilles de blé d'inde sèchées et recouverte d'un couvre-pieds à carreaux, taillé dans de vieux vêtements.)

Elle suinte la pauvreté et la misère.

Sauf la grande table, qu'une toile cirée recouvre en guise de nappe, il y a des chaises de paille, une huche à pain, un poèle à deux ponts, et un buffet luisant et laid acheté sur catalogue.

Quelques images saintes, un calendrier découpé dans un journal, une branche de sapin bénit, un almanach, sont les seuls décorations sur les murs de bois blanchi. Le plancher est peint en jaune, un jaune cru d'omelette.

—J'ai fini ma pièce du bas, Mélanie, dit le père en levant les yeux de sur son bol de soupe. Pourvu qu'y mouille pas, on va être betot prêt pour les semences.

—Si l'année qui vient peut être meilleure que l'autre, on a ben besoin.

La conversation s'arrêta-là. On n'entendit plus que le bruit des ustensiles sur les assiettes.

La soupe terminée, Elzéar continua:

—J'ai vu "Thomas à Pierre" après-midi. Y parait que Msieu Bourgeois notre membre de chambre a acheté sa maison avec un morceau de dix arpents sur le plateau.

—Sa propriété va aboutir à la nôtre?

—Ca va être not'voisin. Y va venir des hommes demain pour arranger le terrain. Thomas m'a dit qu'y vont planter un tas de p'tits arbres à fleurs. Ca va y faire une tannante de belle place...

—C'est pas de valeur, eux autres, se gréer de belles propriétés, hasarda la mère, ça fait de l'argent comme de l'eau.

—Poupa, qu'est-ce que c'est ça un membre de chambre? demanda Victor, intrigué.

Un peu embêté de définir exactement la situation d'un député, le père se gratta l'oreille.

—Un membre de chambre!... un membre de chambre!... c'est un homme qui tient des parlements dans les élections... c'est plus important encore que l'notaire et que l'docteur... ça reste dans des belles maisons à Morrial ou à Québec, et pis... c'est ben riche!...

Ce fut tout.

Ce n'était pas très clair comme définition mais c'était suffisant pour que l'enfant rêvat toute la nuit de splendeurs folles, de féeries sans nom.

Près de lui, un homme demeurerait qui serait supérieur aux siens. Il y avait donc des gens qui étaient "ben riches" comme disait le père, qui vivaient dans de belles maisons, portaient de beaux habits, voyageaient, prenaient des loisirs.

Le monde n'était donc pas composé uniquement de tâcherons comme les siens, condamnés à peiner toujours, sans espérer de sort meilleur que le présent.

Et, instinctivement, il germa dans ce cerveau de dix ans une sorte de rancoeur et de dégout pour l'humble situation de sa famille. Un désir obscur de s'en affranchir se manifesta qui devait, depuis ce jour, s'imposer impérieusement, de plus en plus. Une hâte folle l'envahit de voir de près, cet homme dont la supériorité le faisait rêver.

Le dimanche qui suivit, amena la réalisation de son désir.

Il put contempler Monsieur Bourgeois. Il le vit à la sortie de l'église, la figure épanouie, la main tendue, se promener parmi les groupes des habitants attardés. Ceux-ci en lui parlant prenaient des airs humbles tenant gauchement leurs coiffures entre leurs doigts osseux.

L'enfant remarqua l'élégance contrastante des vêtements fins et seyants.

Et, dans son regard, toute la journée, il porta l'ambition d'être un jour comme ce beau monsieur.

Il en fit part à son père qui le gronda, et le traita de fou.

—Mets toé ça dans la caboche! Y en a qui sont nés pour un gros pain, d'autres pour un p'tit. Tes de ceux là.

— II —

L'été d'après, les récoltes s'annonçant bonnes, Elzéar Duval eut un soir avec Mélina, un long conciliabule.

D'un commun accord, ils décidèrent d'envoyer Victor à l'école.

—Ca y fera pas de tort pis des fois ça pourrait tet ben y rendre service, conclut Elzéar.

Mélina acquiesca d'autant plus volontiers que pas un de ses enfants ne savait lire et qu'elle avait rêvé pour les siens, souventes fois, un avenir meilleur.

Quand on apprit la nouvelle à l'enfant quelques jours seulement avant la rentrée des classes, il sauta de joie et frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

C'était un pas de fait vers son émancipation.

Seule de ceux qui l'entouraient, sa mère pouvait déchiffrer les nouvelles dans le journal que chaque dimanche, après la messe, ils retiraient du bureau de poste. Grâce à cet instruction, il s'élèverait au-dessus du niveau des siens. Il ne put en dormir de la nuit, tant il avait hâte de partir comme tant d'autres, ses livres sous le bras, et d'aller, chaque matin, dans la petite école écouter la maîtresse lui expliquer des choses fantastiques qu'il lui tardait tant d'apprendre.

Enfin, le jour arriva.

Cette fois, il était chaussé. Ses bottines lui firent mal aux pieds. Il n'en laissa rien paraître, se faisant un point d'orgueil de cacher sa souffrance.

La tête haute, l'oeil allumé, vif, glorieux, scandant sa démarche, il se dirigea vers l'école. Elle était bâtie à quelques arpents seulement de chez lui.

Il s'imagina, le long du trajet, que partout sur son passage, bêtes et gens l'admiraient.

Il avait monté dans sa propre estime.

C'était une belle journée de septembre chaude, lumineuse, et douce.

La poussière du chemin, sous les rayons solaires, luisait comme de l'or. C'était en son honneur, songea-t-il que la nature se paraît. Il se croyait le centre de l'univers, le nombril du monde.

Devant l'école, un groupe d'enfants s'amusaient.

C'étaient des anciens qui ne "s'en faisaient pas" et pour qui cette journée n'avait rien de solennel. Ils la trouvaient plutôt ennuyeuse puisqu'elle terminait le temps des flâneries

et signifiait le retour à la monotonie des jours réglés d'avance.

Victor pénétra au milieu du groupe:

—Allo! cria-t-il.

—Queus! un "naveau" lança quelqu'un.

—Répète donc.

Et il serra les poings.

Un éclat de rire lui répondit et de plusieurs points partirent comme des projectiles des appellations peu flatteuses. La rage fit briller les larmes dans les yeux du nouveau.

—R'gardez donc ce grand veau qui braille fit Jacques Tremblay le plus âgé de la bande.

—M'as-t-en faire un veau, moé! lui retorqua Victor. Et ce disant, tête baissée, il fonça sur l'adversaire qu'il renversa.

Ils roulèrent quelques instants. Furieux, Victor frappait... frappait des poings, des pieds, de la tête, et finalement, enragé il mordit au bras Jacques Tremblay qui se sauva en pleurant à son tour.

Pendant qu'ils se battaient les cris, les encouragements pleuvaient:

—Envoye... Dennes y... Fesse donc Jacques... Y es bon le nouveau...

Mais quand ils virent que le plus grand se sauvait en déroute, un sentiment spontané d'admiration leur fit applaudir le vainqueur.

Ceux qui ne se sentaient pas trop forts, s'approchèrent de lui, et le flagornèrent tâchant de s'en faire un ami.

Ce fut pour Victor Duval, son premier contact avec la collectivité.

. . . . . .

Ce souvenir lointain le ramena vers la réalité. Il songea à la bataille financière de la veille. Quand il fut sorti victorieux du démêlé où tant d'intérêts se confondaient, ceux-là même qui depuis des semaines le combattaient avec le plus d'acharnement se rapprochèrent de lui, avec des airs humbles de chien couchant.

L'homme, aussi bien que l'enfant, n'est donc qu'un animal qu'il faut dompter! C'est la lutte, toujours la lutte où domine le droit du plus fort. D'ailleurs qu'est-ce que vivre sinon l'application de ce droit! Qu'est-ce que le progrès lui-même, si ce n'est la destruction de ce qui a été.

—La lutte, pensa-t-il, il n'y a encore que cela qui fait la vie bonne à vivre!

Une ombre passa sur ses traits.

Il pensa à d'autre chose, d'autre chose qui fait la vie plus belle, qui poétise la banalité, et magnifie jusqu'à l'exhaltation, tous les sentiments humains.

Une sorte de tendresse mal définie l'envahit...

Il rêva! Et dans son rêve lui apparut la silhouette fraiche et pure d'une jeune fille, dont les yeux, les grands yeux nostalgiques et troublants l'avaient jadis grisé. Comme un éblouissement, il vit, dans le soleil, de beaux cheveux châtains épars, flous, composer une auréole au visage de...

Mais l'avait-il aimée vraiment!

Il ne le savait plus. Peut-être oui! Peut-être non!

N'avait-il pas recherché seulement l'orgueilleuse satisfaction d'asservir pour en faire sa créature, son bien, le seul être au monde, devant qui il s'était courbé, et qu'il n'avait pu dominer! Peut-être! Et ce sentiment complexe, étrange dont il était la proie, cette sorte de misogynie dédaigneuse, n'était-ce pas la lutte encore, la lutte contre lui-même, la lutte contre son coeur qu'il voulait subordonner à son cerveau?

Le "lutteur" se leva. Il prit une pipe encore chargée de tabac et qui reposait sur sa table. Il en tira quelques bouffées, et, machinalement, se dirigea vers la fenêtre. Au dehors, la ville se mettait en marche.

Sur la rue Sherbrooke, les autos se suivaient. Sur les trottoirs, des hommes, des femmes, passaient, affairés. Tous, à un moindre degré, sans doute, étaient aussi des lutteurs à leur façon. Ils luttaient pour vivre leur vie, souvent une vie miséreuse, fade, insignifiante, obscure.

...Et Victor Duval s'apitoya un instant sur le sort de ces milliers d'êtres, qui passent et disparaissent sans laisser de trace, et dont on ignore tout, jusqu'au nom.

Le téléphone sonna. Il alla répondre lui-même. C'était un reporter qui sollicitait un interview. Il la refusa et retourna à son fauteuil.

De nouveau il ferma les yeux, et de nouveau sur l'écran de son imagination se profila le grand film de sa vie.

— III —

Quelques années ont passées. Depuis trois ans déjà Victor fait ses classes à la même petite école. C'est le chef de bande des enfants de la paroisse. Tous s'inclinent devant ses volontés.

Ils sentent en lui un chef véritable qui les rudoie parfois et pour qui, ils ont un respect

qui va jusqu'à l'admiration. Il a quatorze ans maintenant. Il est fort, trapu, et solide plus que la moyenne de ses compagnons.

Ce printemps, il a "marché au catéchisme" que présidait Monsieur le vicaire et a fait sa première communion. Chez lui, on le considère déjà comme une espèce de petit grand homme. Il peut lire couramment les journaux et écrire plusieurs pages de suite.

Mais il est taciturne, souvent. Souvent aussi, il regarde un objet fixement, de longues minutes.

Le père, la mère, se perdent en conjectures sur le sens de ces rêveries.

C'est un jour clair de fin de juin. Un vent léger soulève la poussière de la route jaunie par la sécheresse. Des cigales crient. Les arbres chantent, là où se posent des oiseaux.

Victor a revêtu ses plus beaux habits. Il a des souliers, des bas de laine noire, des culottes qui descendent un peu en bas des genoux et un veston dont les manches sont trop courtes.

La mère, radieuse, sa capeline blanche sur la tête, un châle sur les épaules, chemine à côté de lui.

Ils s'en vont à la distribution des prix.

Dans l'école, il y a beaucoup de monde. Les notables de l'endroit sont là.

Sur une table, dans un coin, il y a des livres à couverture rouge, que les petits émerveillés mangent des yeux en cherchant dans ce lot, celui qui leur échoiera.

On cause; on discute. Les "bonjour Mame Chose" s'accompagnent des "bonjour Mame Machin"... Soudain, les bruits se taisent.

Le curé, son vicaire, l'inspecteur d'école, Monsieur le maire, M. le député Ernest Bourgeois viennent de faire leur apparition.

M. le député est accompagné d'une fillette très jolie, et qui a de beaux yeux. Ses yeux ensoleillent son visage.

Sur la nuque, les cheveux, presque blonds, tombent en plusieurs tresses. Elle doit avoir dix à douze ans, peut être plus. Elle est mise avec élégance. Elle semble, au milieu de ces campagnards, à une fleur fragile de serre, transplantée dans une nature fruste.

La maîtresse d'école, qui a vingt-trois ans, et serait peut-être plus jolie, sans les taches de rousseur qui parsèment sa figure, s'avance au bord du gradin. Un peu gênée par tout ce monde, la voix chevrotante, elle proclame le nom des élèves qui ont droit aux récompenses.

Ceux-ci, au fur et à mesure, vont recevoir des mains du curé, du député ou de leurs parents, les volumes qu'on leur octroie.

Victor, calme, attend son tour. Il sait que le plus méritant, c'est lui. Il sait que, dès le début de l'année, il s'est imposé le premier de sa classe, comme il s'est imposé le premier aux jeux.

Il a les yeux brillants. Il est fier, un peu pour lui-même, un peu aussi pour ses parents dont la pauvreté et l'humilité de conditions, le touche, l'apitoye, et le blesse tout à la fois...

L'on vient de mentionner son nom. Le silence se fait plus grand pour écouter l'énumération des premiers prix qu'il remporte... Il lui en vient une joie, qui fait monter le rouge à ses joues...

Il n'entend plus rien tout entier à sa griserie, si ce n'est, à la fin, ces mots: "...offert par Monsieur le député Ernest Bourgeois".

Et d'avoir entendu cela lui gâte le plaisir de son succès. Il se sent petit, un être inférieur, de devoir à l'homme dont il envie la situation, la récompense de ses travaux scolaires.

Sans regarder personne, un peu honteux, il va recevoir des mains du bienfaiteur, les livres qu'il a gagnés.

Le député, d'un geste délicat, confie à sa fillette la couronne de feuilles vertes, pour qu'elle même la dépose sur la tête du lauréat.

Victor rougit davantage et se sent ridicule aux yeux de cette petite fille.

La tête baissée, il s'avance vers elle. Il reçoit les livres, balbutie un vague merci... et finalement lève ses yeux vers ceux de Germaine Bourgeois.

Elle lui sourit amicalement. Et ce sourire, c'est pour lui, la caresse du soleil sur les membres au printemps, la musique du vent dans les branches fraiches garnies, la splendeur des couchants majestueux, la douceur onctueuse de la nuit qui s'étend. C'est quelque chose de clair, de lumineux tellement, qu'il baisse la vue comme ébloui.

. . . . . .

Longtemps, il devait se souvenir de ce moment-là.

Ce fut presqu'une date dans sa vie.

— IV —

D'autres années ont passé: ce furent des années monotones, grises, ennuyeuses. De-

puis quelque temps, il a abandonné l'école. Il est grand, maintenant. Il faut qu'il travaille, qu'il fasse sa part. On lui demande plus qu'aux autres, parce qu'il a plus reçu. Peut-être aussi, que d'être un privilégié l'a rendu plus exigeant.

Un soir, Victor a demandé au père de l'envoyer au collège.

Son horizon agrandi par les lectures, il pressentait dans ces grandes maisons de pierre dont il avait vu la photographie sur les journaux un mystère qu'il aurait voulu percer. Là, devaient vivre des enfants heureux, qui puisaient dans l'étude quotidienne, les éléments de science qui lui manquaient.

Le père, à sa demande, s'était fâché. Il avait traité son fils de "sans coeur" et d'"ingrat". Pour lui, il s'était "saigné" et voilà que non content, il réclamait encore.

Victor ne se tint pas pour battu. L'année d'après, la récolte avait été exceptionnelle. L'on offrait, pour les pommes de terre, un prix très élevé. Elzéar en avait cultivé quatre arpents. Il supputait avec Mélina ses bénéfices probables, s'en réjouissait et faisait des projets pour l'avenir.

Victor surprit la conversation. De nouveau, il fit sa demande d'une instruction plus grande.

De nouveau, le père apposa la réponse nette, catégorique de refus:

—Je t'ai dit non ane fois, c'est assez.

Il eut alors la tentation de jouer la comédie, de conter qu'il avait une idée: celle, un jour, d'être prêtre. Il savait qu'en exploitant le sentiment religieux de sa famille, en faisant miroiter la perspective d'avoir un de leur fils dans le sacerdoce, il leur ferait consentir les plus durs sacrifices.

Mais la pensée de soutenir cette comédie durant les longues années du cours classique lui répugna. Il ne se sentait nullement attiré vers la vie religieuse. Ses rêves d'avenir n'avaient aucun rapport avec cette vie de chasteté, d'obéissance et d'apostolat. Une ambition effrenée le dévorait: celle de dominer...

En lui-même, il admettait sa valeur. Il se sentait supérieur, à ceux, tous ceux qui l'entouraient.

Devant le député, il n'avait pas cet air humble des habitants de chez lui. Quand il le croisait, au hasard, de la rue, il le regardait bien en face et le saluait d'un: "Bonjour Monsieur Bourgeois" où il n'y avait aucune déférence respectueuse...

Le vicaire, avec qui il s'était lié lui prêtait parfois quelques livres où des revues dont il avait terminé la lecture.

Victor en dévorait les pages; il s'enfiévrait, il vivait de la vie des héros dont on magnifiait les aventures.

Son existence se doublait: l'une, brutale, terre à terre; l'autre exhaltée, imaginative.

Les objurgations du père presque chaque soir le ramenaient à la réalité dans les moments où il s'en éloignait le plus pour voguer dans l'irréel, le chimérique et l'idéal.

—Victor! Veux-tu ben éteindre ta lampe! Tu brûles de l'huile pour rien.

Il lui venait alors un dégoût amer, profond, irrésistible, de son ambiance. Et le désir s'accentuait un peu plus, chaque jour, de se débarrasser de cet atmosphère déprimante.

Le jour, il vaquait aux travaux des champs. Il labourait, hersait, disquait, errochait, nettoyait les étables, épaillait les engrais.

Ses plaisirs étaient de travailler avec son frère à quelque ouvrage forçant et dur, qui exigeait le déploiement de toute sa vigueur physique.

Un matin, qui était celui de sa dix septième année, il manifesta le désir de flaner ce jour-là.

Il erra par les guérets, seul, mais en compagnie de son rêve, son grand rêve encore imprécis.

De partout, montait l'hymne à la vie; le soleil lèchait les champs, les arbres, les roches qu'il rendait chaudes; les brins d'herbes se dressaient vers la lumière, tendus et droits. Les vaches, dans les champs, mugissaient, leurs grands yeux mélancoliques, plus mélancoliques encore. On était au début de juillet.

Victor avait revêtu une paire de salopette khaki; sa chemise de flanelle ouverte sur la poitrine, découvrait son encolure de jeune taureau. Les manches retroussées jusqu'au coude, permettaient d'admirer la rondeur de ses avant-bras musclés comme ceux d'un homme fait. Il était la personnification de la Santé.

La poussée de la jeunesse lui mettait un peu de rouge aux joues... une moustache qui ressemblait à un duvet ombrageait sa lèvre supérieure et ses cheveux souples ondulaient, quand la brise, pourtant légère, s'y jouait en les frôlant.

Il descendit le long de bâtiments et s'engagea dans l'allée qui traverse, dans sa longueur, toute la terre paternelle.

Fumant distraitement sa pipe, il allait, décapitant à l'aide d'un bâton les fleurs dont

les têtes s'élevaient au-dessus des autres. En cela, il imitait, sans le savoir, le geste de Tarquin, au temps de la Rome naissante.

Une langueur était en lui, qui circulait dans tout son être. Il lui sembla, que dans ses veines, son sang était très chaud. Il lui sembla aussi que le rythme de son coeur était plus grand.

Un besoin incommensurable était en lui, de quelque chose qu'il ignorait. A la fois il éprouvait l'ivresse de la vie, la plénitude de l'existence et ce sentiment de vide si lourd à supporter.

Les arbres paraissaient plus verts, plus beaux; le ciel paraissait plus bleu, plus radieux; et quand il passa près d'une baissière, le chant d'amour des grenouilles éprises de printemps lui parut suave comme une musique.

En lui aussi, une musique chantait et c'était une fanfare éclatante, sonore, la fanfare de ses dix-sept ans... Il se sentait une exubérance de vitalité qui créait le besoin d'étreindre entre ses bras vigoureux et jeunes la création toute entière.

Et en allant le long de l'allée, martelant de ses talons la terre durcie, il songeait à ce que cette chose: "Dix-sept ans" signifiait. C'était l'aurore de sa vie, de sa vie qu'il voulait magnifique, extraordinaire. Parfois, une rage mal contenue faisait bouillonner dans ses artères, son sang vif... une rage contre le milieu... Vivre ici! Toujours! Avoir toujours implacable le même horizon! Vivre comme ses parents avaient vécu, esclaves de la routine journalière!

Il soupçonnait trop de choses dans le monde, de choses plus variées, plus excitantes, plus passionnantes que ces habitudes de terriens résignés.

Maître de ses destinées, ne doutant de rien, il se rassénerait vite, sous la décision irrévocable de faire sa trouée, son chemin, malgré n'importe quel obstacle...

Il aspirait à un bonheur! Il vivait dans l'attente de ce bonheur! Quel était-il? Il l'ignorait. Son intention lui disait cependant que ce bonheur le conduirait aux confins du réel là où commence l'indéfinissable infini.

Il allait, s'emplissant les poumons de l'air des hauteurs.

De la mer prochaine, montait jusqu'à lui, une exhalaison faible de varech.

Il descendit ainsi jusqu'au Plateau. De l'autre côté du chemin, une petite élévation se dressait d'ou l'on apercevait mieux la mer. Il y monta. Et là, debout, il regarda longuement, longuement, son oeil gris fouillait l'espace, le grand espace vert et bleu où se dessinait le "chemin en marche" vers l'océan.

Une goelette, fine comme un jouet d'enfant, dans ce loin, glissait sur l'eau.

Il la regarda glisser, toutes ses voiles tendues, où allait-elle?

Elle allait? Il ne le savait pas. Mais son imagination la conduisit au gré de sa fantaisie.

Il se vit avec l'équipage. Il se vit capitaine, donnant des ordres. Il vécut la vie rude de ces gens rudes.

A quelques arpents de là se dressait la demeure des Bourgeois. Elle cadrait mal dans le paysage. Le député avait fait démolir la maison ancienne et construire à la place un cottage aux lignes trop droites. C'était une vaste habitation de bois, avec des vérandahs, des porches et des serres... Les allées du parterre n'avaient aucune fantaisie. Elles enserraient des plate-bandes de fleurs uniformes et carrées.

Germaine qui lisait au dehors aperçut sur leur propriété un inconnu, un intrus qui s'était permis de s'y installer en franchissant les clôtures.

De son poste, elle n'apercevait qu'une silhouette, rigide, immobile. L'inconnu regardait la mer. Qu'est-ce donc qui attirait ainsi son attention?

La curiosité la tourmenta de s'en rendre compte et aussi le besoin de dire à cet homme qu'il n'était pas chez lui, qu'il n'avait aucune raison, ni même aucun prétexte d'être là. Elle s'avança jusqu'à la route, franchit la barrière, et s'engagea dans sa direction.

Lui, ne l'entendait pas venir. Il ne la voyait pas. Ses yeux scrutaient la mer où passait la goélette. Il aurait voulu en deviner le secret.

A quelques pas de lui, elle le reconnut et dit simplement, presque joyeusement.

—Victor!

De s'entendre appeler ainsi par une voix féminine, une voix jeune, fluide, il perdit le fil de sa rêverie.

Il se retourna et son regard se posa sur la petite fille qui était presqu'une jeune fille, et l'enveloppa comme une prise de possession.

C'était dans le visage la même trouée de lumière. C'était le même oval pur aux contours veloutés. Il remarqua la douceur de sa peau qui appelait la caresse.

Puis, interdit, humble, il demeura penaud, interloqué d'être surpris sur un terrain qui ne lui appartenait pas. Il balbutia :

—Excusez-moi si j'ai pénétré chez vous. De cette hauteur, la vue est belle.

Elle continua à le regarder, et un sourire fit relever le coin de ses lèvres fines et creuser deux fossettes dans ses joues soyeuses.

Enhardi par ce sourire, il continua :

—Vous m'avez donc reconnu que vous m'appelez par mon petit nom ?

Et aussitôt, il descendit la butte en courant, mit une main sur la pagée supérieure de la clôture, et, se ramassant, d'un geste souple, les deux pieds en l'air, il la franchit d'un bond.

Il se trouva près d'elle. La même gêne de tantôt l'envahit.

—Et oui, je vous connais bien. Nous sommes des voisins... C'est vous que j'ai couronné à une distribution de prix à l'école... Vous étiez le premier de votre classe... Allez-vous au collège ?

Ce fut d'une voix sourde qu'il répondit :

—Non.

—Pourquoi ne faites-vous pas votre cours complet. Avec un talent comme vous avez, vous réussirez. M. le vicaire qui vient souvent veiller à la maison a dit à papa que c'était malheureux que vous ne finissiez pas vos études... Il a dit que vous aviez un grand talent...

Le jeune homme rougit. Ce compliment indirect le flattait, mais aussi, ouvrait en lui, la plaie secrète.

Elle continua :

—Voulez-vous Papa va s'occuper de vous... Il pourrait peut-être vous placer dans un collège...

Energique, péremptoire, un "non" lui vint aux lèvres, qui n'admettait pas de réplique.

Un silence plana entre eux. Victor détourna les yeux et de nouveau regarda vers le fleuve. Cette créature frèle, exquise en sa jeunesse que dévoilait la taille, le troublait. Une sorte d'éblouissement lui venait, un vertige... Il sentait ses joues brûlantes... une chaleur était dans ses veines et ses artères... C'était comme s'il y eut circulé du feu liquide au lieu du sang.

—Pourquoi ne venez vous jamais nous voir, Victor, lui demanda-t-elle... C'est ennuyant d'être toute seule. Ici il n'y a personne pour me tenir compagnie... Nous sommes voisins et presque du même âge...

—Pas de la même condition.

—A la campagne, ça n'existe pas. Nous irions ensemble nous promener, nous irions cueillir des framboises... dénicher des nids d'oiseaux... J'aimerais cela prendre des petits oiseaux pour les encager...

—Ces plaisirs ne sont pas de votre âge. Vous n'êtes plus une fillette.

—C'est vrai. Quinze ans...

—A quinze ans, on est presque femme...

—Vous, quel âge avez-vous ?

—Dix sept ans aujourd'hui. C'est ma fête. C'est pour cela que j'ai pris congé. Vous allez encore au couvent ?

—Oui. Pour un an. Je vais graduer l'an prochain. C'est jeune ? Voulez-vous, nous allons faire route ensemble jusqu'à la maison. Aimez-vous les fleurs ?

—Non. Parce qu'elles n'ont aucune utilité.

—Comment ? Aucune utilité ? C'est la parure la plus belle de l'Univers.

Il eut soudain l'envie de lui crier :

—La plus belle parure de l'Univers, c'est vous ! Vous qui faites oublier la splendeur de ce paysage, vous aux genoux de qui l'on pourrait passer sa vie, rien qu'à vous contempler...

—Donnez-moi la main, lui dit-elle et venez admirer mes rosiers. Dans quelque temps lorsque toutes nos fleurs seront épanouies vous me direz si cela ne vaut pas la peine.

Innocemment, elle lui tendit sa petite main. Il la prit dans la sienne, qui était large et où elle se perdit. Il l'accompagna jusque chez elle.

Le toucher de cette chair sur sa chair lui fit battre le coeur violemment. Il en percevait les battements, distincts, durs, saccadés. Il en ressentait une commotion dans tout son être physique.

La jeune fille le fit passer par tous ses caprices.

Il n'eut plus à chercher quoi lui dire. Elle parlait pour lui, avec abondance, avec volubilité. Depuis deux semaines qu'elle avait quitté le couvent, elle s'ennuyait beaucoup. Ses seuls passe-temps étaient de lire, de jouer du piano ou de travailler dans le jardin. Sur le Plateau, ils n'avaient pas de voisins. Elle n'avait pas d'amie avec qui causer, s'amuser... elle vivait solitaire.

Tout en parlant, elle le trainait ça et là, lui faisant faire le tour du propriétaire contente de voir qu'il admirait. Sa jeune coquetterie était amusée, satisfaite. Elle en imposait à quelqu'un, à un jeune homme plus

intelligent que ceux de la moyenne dans son entourage de campagnards.

Et lui, docilement, la suivait partout, tenant ses yeux gris rivés sur elle... une sorte de bien-être l'envahissait... il se sentait heureux, pleinement heureux d'être avec elle, de l'entendre, de la voir.

Il se comparait intérieurement aux héros des romans qu'il avait lus... N'assistait-il pas à la naissance, en lui, de l'amour dominateur troublant ?

Il était flatté de ce qu'un être comme Germaine Bourgeois lui ait montré tant de déférences. Il ignorait que sa jeunesse vigoureuse et saine attirait la jeunesse pure et fraîche de la jeune fille. Au milieu d'une nature en fête, loin des conventions mondaines, les conditions sociales n'existent pas. Seuls existent la mystique attirance d'une âme vers une autre âme, le besoin impérieux d'admirer et d'être admiré, d'aimer et d'être aimé.

Son état de langueur doucereuse faisait place à une exhaltation enthousiaste, comme une prise de possession de la vie, parce qu'il avait trouvé dans la seule présence d'un être plus jeune et d'un sexe autre un complément au vide qui l'oppressait.

C'était donc cela qu'inconsciemment il recherchait: cette présence, dans sa vie, d'une autre vie pour la parfaire et lui donner son plein épanouissement !

Etait-ce bien l'amour qui élargissait son âme jusqu'au chimérique ?

Elle n'était encore qu'une enfant. Il n'y avait entre eux aucune affinité.

Il se rappela bien l'émotion que lui avait causé son regard lors de cette distribution de prix dont tout à l'heure on avait fait mention; il se rappela bien avoir songé souventes fois à des choses impossibles dont elle était le but.

Pourrait-il jamais aspirer à être pour elle autre chose que ce qu'il était en cette minute: une distraction, un désennui, un caprice de petite fille qui ne sait quoi inventer pour son amusement. Il serait toujours ce qu'il est maintenant, un joujou qui aide à passer plus rapidement les heures monotones !

De ce jour-là, son enfance fut enterrée. Il commença d'être un homme, de vivre et de souffrir avec d'autant plus d'acuité que son tempérament avait de puissance.

L'INTERMISSION

—M. Duval ! Le chauffeur vient d'arriver. Descendez-vous en ville ce matin ? lui demanda la mère Durand, sa vieille ménagère, une parente éloignée qu'il avait recueillie chez lui après la mort de son mari.

—Quelle heure est-il donc, mémère ?

Il se servait, quand il était de bonne humeur, de cette appellation familière, ce qui enchantait la brave femme. Elle avait voué à son maître une admiration sans bornes et un dévouement maternel.

—Neuf heures et demie, répondit-elle. J'avais prévenu Lucien, comme vous me l'aviez dit hier.

Le financier se leva, s'étira les bras et les jambes pour les dégourdir et ne put reprimer un bâillement de fatigue.

—Je vais me coucher. Vous me réveillerez à midi et demi. Pour dîner, rien d'extraordinaire: Du bon lard salé. Il y a longtemps que j'en ai mangé. Renvoyez Lucien jusqu'à une heure cet après-midi.

Epuisé plus qu'il n'aurait voulu l'avouer, le lutteur ne tarda pas à s'endormir... Il dormit comme une bûche, d'un sommeil de plomb. De lui-même, quand midi sonna, il se réveilla. Il procéda rapidement à sa toilette, jeta un coup d'oeil sur les journaux du matin, et alla s'installer dans la salle à manger. Il s'attabla et fit honneur au repas frugal, digne d'un spartiate, qu'il avait commandé.

Arrivé au pinacle de la fortune, il avait conservé ses goûts d'enfant du peuple. Dans son appartement, il n'y avait rien de raffiné, rien de délicat. Les pièces où il vivait semblaient modelées sur sa personne. Les meubles étaient lourds, massifs, sans grâce. Sur les crédences, aucun bibelot. Aux murs, des gravures sur bois d'un de ses amis, artiste vigoureux, qui travaillait à larges coups... les quelques peintures appendues aux murailles portaient la même caractéristique. C'étaient des paysages âpres, tourmentés; ou bien quelques études de tête signées: Jules Boivin, le peintre moderne qu'on a baptisé le Rodin de la peinture.

Le lutteur venait à peine de terminer son dîner que la mère Durand l'avertit que l'auto l'attendait.

—C'est bien ! j'y vais...

—Où dois-je vous conduire ? demanda le chauffeur.

—Au bureau.

Victor Duval avait fait l'acquisition au printemps d'un magnifique touring Rolls-Royce. Quelque fois, il le conduisait lui-même. Les dimanches, quand il était libre, son plus grand plaisir était de se mettre au volant, de choisir une route peu fréquentée. Et là, de rouler à une vitesse effrénée. La conquête de la route, alors que l'air criait de rage d'être fendu si vitement, que le vent lui fouettait la figure et que le moteur puissant grondait, lui faisait éprouver une volupté âcre qui le grisait. Il y avait un risque à courir... et cela le charmait... Il s'acharnait à vaincre l'espace comme à la poursuite d'une chimère. Le soir, il s'arrêtait chez un cultivateur pour souper, reprenait sa place sur le siège d'arrière et laissait à Lucien de le ramener au logis. Il était reposé, et se sentait l'esprit plus lucide de s'être débarrassé momentanément du tracas coutumier des affaires.

Comme les rues étaient encombrées de voitures à cette heure de la journée, et dans ce quartier de la ville où Duval avait ses bureaux, Lucien dut aller lentement. Cela permit au financier de constater combien il était connu. Des gens le montraient du doigt et il en surprenait qui l'examinaient attentivement, presqu'avec respect.

Il n'était plus le jeune homme frais émolu de son village, et qui rasait les murailles honteux de son pauvre accoutrement. Il était maintenant l'homme du jour: la personnalité en vedette, sur qui se concentre l'attention de la masse.

Devant son bureau, rue Ste-Catherine Ouest, quelques reporters accompagnés de photographes le guettaient depuis le matin. Il y avait jusqu'au représentant d'une compagnie de cinéma.

Amusé, il condescendit à poser devant le camera. Il éconduisit les reporters en leur promettant une communication par écrit. Il avait peur de ces interviews pris et donnés à la hâte où souvent la pensée est dénaturée. D'autre part, il avait trop conscience de l'influence de la presse pour s'en aliéner les représentants. A chaque occasion importante, il faisait préparer par son secrétaire les notes qu'il voulait voir publiées et les remettait aux reporters eux-mêmes. Ceux-ci ne demandaient pas mieux, d'autant plus que le financier envoyait un communiqué différent à chaque journal.

Il entra dans son bureau. C'était une pièce immense, avec, au centre, une table massive de douze pieds de longueur, toute en noyer noir. La boiserie aussi était en noyer noir. Aucun ornement. Tout était sévère et rigide. A part la table, il n'y avait, comme meubles, qu'un fauteuil et deux chaises, une dizaine de vaisseaux sous globe et une mappe du Canada étendue sur un chevalet. La mappe était toute jalonnée d'indications diverses, d'une multitude de petits drapeaux et de bateaux métalliques fixés sur des punaises.

A peine entré, Victor Duval appuya du doigt sur la sonnette électrique.

Un jeune homme entra.

—Il n'est venu personne ce matin ?

—Une infinité de gens. La plupart pour vous féliciter. Aussi une femme qui s'est présentée à deux reprises.

—Jeune ?

—Je ne pourrais dire. Elle était voilée. Elle a beaucoup insisté pour vous voir.

—A-t-elle dit qu'elle reviendrait ?

—Elle doit vous appeler au téléphone cet après-midi.

—Bien ! Apportez-moi le courrier et dites au gérant-général que je veux le voir.

On lui remit une liasse de dépêches. C'étaient des télégrammes et des cablogrammes et qui le félicitaient de son succès. Il y en avait de toutes sortes, de discrets, de sobres, d'enthousiastes, de flatteurs.

Pendant qu'il les parcourait, le gérant-général entra. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, nerveux et maigre. Il avait des yeux vifs sous le lorgnon, des petits yeux clignotants et humides...

—Mes félicitations, monsieur Duval, fit-il en tendant la main.

—Comment, vous aussi, Gingras. Faites-m'en grâce, voulez-vous ? J'en suis ahuri. Asseyez-vous là, devant moi, et regardez-moi bien, comme cela, droit dans les yeux. Pouvez-vous soutenir mon regard quand il est direct comme celui que je vous lance et qu'il vous fouille jusqu'au fond de l'âme. Regardez-moi, vous dis-je. Soyez franc.

Duval se tut, fixant sur son vis-à-vis ses yeux gris, durs et perçants comme l'acier dont ils avaient l'éclat.

Au bout de quelques secondes, il dit simplement:

—C'est très bien ! A partir de la semaine prochaine, vous n'êtes plus à mon emploi.

La pâleur couvrit les joues du gérant-général. Il demeura comme figé à son siège. Il demanda, la voix blanche :

—Pourquoi agissez-vous ainsi Monsieur Duval ?

—Pourquoi? Vous le savez comme moi. Vous m'avez vendu à mes ennemis. Vous trahissiez mes secrets, sans vergogne. Sans votre petit manège que j'ignorais, parce que j'avais confiance en vous, la fusion se serait faite aisément... très aisément même... Les directeurs de la Fluviale instruits de mes intentions véritables, j'ai dû enlever la place par ruse et par force. Sans cela... En tous les cas, ceci est du domaine du passé. Je regrette pour vous cette défaillance. Vous avez été un employé modèle, compétent... Vous avez trop ambitionné vous avez tout perdu. Tant pis.

Il prononça sans paroles sans une intonation plus haute que l'autre, lentement, sans colère, sans animosité, sans parti pris.

—Maintenant, continua-t-il, avouez que c'est vrai.

—C'est vrai.

—Votre motif pour agir ainsi?

—Besoin d'argent.

—Je vous paie pourtant, en salaire, le joli montant de $15.000 par année. Vous ne pouvez pas vivre avec cela.

—Je pourrais vivre à moins. Mais ma situation avec ses exigences, les caprices de ma femme qui vit dans un luxe trop grand pour moi, mon fils qui gaspille...

—Et qu'allez-vous faire à présent?

—Je ne sais pas. Je suis vieux, habitué à un train de vie... Je ne vois pas d'autre issue que de m'expatrier... essayer de refaire ma vie...

—Bien...

Le "lutteur" fit quelques pas dans le bureau...

—Gingras, continua-t-il, je vois que vous êtes un homme d'énergie! Je vous en félicite. Je vais porter votre salaire à $18,000 par année. Vous conserverez vos fonctions... Non... Ne me remerciez pas... Vous trouvez ma manière d'agir un peu étrange... Elle le parait. Vous avez été franc avec moi. Vous vous êtes montré un homme en reconnaissant votre faute. Le découragement ne vous abat point. Les hommes véritables sont si rares que lorsque j'en rencontre un je le prends à mon emploi et le garde coûte que coûte. Seulement je vous avertis de ne pas recommencer. Cette fois, je serai sans pitié; ce sera la prison.

Le gérant-général alla pour saisir la main de son patron... celui-ci l'arrêta:

—Je vous ai dit que je veux pas de remerciements. cela suffit. Maintenant, allez!

Le "Lutteur" possédait un fonds rare de psychologie. Il savait qu'en agissant comme il venait, il se faisait de Gingras une créature dévouée, prête à se faire tuer pour lui. Et puis c'était un bon homme, et dont il se serait privé difficilement. Prêt à pardonner, il avait tenu auparavant à "prendre la mesure" de son homme... Son expérience était concluante.

Le téléphone sonna.

Victor Duval prit le récepteur.

—Allo! dit-il du ton bref qui lui était habituel quand il traitait d'affaires.

Il passa sur sa figure comme un voile qui obscurcit son regard; il respira profondément sentant l'air soudain lui manquer.

—C'est moi-même!... Qui?... oui... Ca va bien... attendez un instant que je ferme la fenêtre. Il y a tellement de bruit que j'entends à peine.

Ce n'était là qu'un prétexte. Il voulait se remettre de son trouble et recouvrer sa pleine possession d'esprit. Il fit quelques pas dans la pièce, les deux mains tordues derrière le dos. A voir la contraction de ses traits nul n'aurait douté de l'émotion qui le tenaillait. Vite, cependant, il retrouva sa maîtrise de lui-même et retourna à sa conversation interrompue.

—Madame LeMoyne?... Ah oui!... attendez un peu... Il me semble en effet vous avoir déjà rencontré... Comment?... c'est cela... J'avais tellement peu accordé d'importance à ces faits qu'il est justifiable que ma mémoire soit courte...

Il était ironique à présent, voire cynique. Il avait quelque chose de méchant dans le regard et dans la voix. Ses paupières se plissaient sur ses yeux pour les rendre plus perçants...

—Si je peux vous recevoir?... Je ne sais pas... voyez-vous, je suis très occupé... La vie d'un homme?... De qui?... votre mari?... Qu'est-ce que cela peut me faire?... Qu'il n'aille pas se tuer, ce serait une folie... franchement cela me ferait de la peine... a-t-il pleuré le cher enfant?... Heureusement vous étiez là pour le consoler... Brute? moi. Pas de gros mots, madame! Je vais raccrocher... A la bonne heure! Je vous aime comme cela, douce, soumise... n'est-ce pas que la vie est drôle, qu'elle nous ménage des surprises... votre voix est altérée... J'aimerais vous voir, là... suppliante, mendiante, à mes genoux... comme... c'est cruel? Mais non! Comment? Je suis ignoble... un jour... vous l'étiez.

Et tout à coup sa voix s'étrangla... il balbutia :

—Soit ! Demain, si vous me le permettez, nous dînerons ensemble... Je vous écouterai... C'est vrai... Il y a bien dix ans que je ne vous ai vue ?... Vous m'invitiez ?... je n'ai pas voulu avant d'avoir...

Et soudain, avec une douceur et une ferveur dans la voix dont on l'eut cru incapable, il murmura : Bonsoir, Germaine, vous que j'avais espéré un jour appeler : "Ma Germaine...

Il raccrocha le récepteur et demeura longtemps, les yeux clos, le front appuyé dans la paume de sa main droite...

Ce qui venait de se passer en lui ? Une foule de sentiments, divers, complexes, l'avaient envahi qu'il ne put contrôler... un peu de pitié venait de s'infiltrer en ce coeur d'homme que tous croyaient de pierre... presqu'un remords... un regret à coup sûr de la satisfaction trop éclatante exigée d'une blessure lointaine d'amour propre... un peu d'énervement aussi... pas beaucoup... Une hâte du lendemain, mêlée de peur... Revoir après dix ans celle que jamais depuis ce temps il n'avait voulu rencontrer... la revoir à sa merci, domptée, presqu'à ses genoux... la revoir suppliante à son tour elle qu'un jour il avait suppliée... une affre le secoua...

Si LeMoyne se suicidait ?

Et après ? Le beau malheur ! Non ! C'est lui, lui seul qui en porterait le poids... Pourtant, s'il disparaissait !... Un sourire cruel effleura ses lèvres, qui disparut aussitôt.

Il prit l'appareil téléphonique, donna un numéro à la Centrale et attendit.

Il reconnut au bout du fil, la même voix de tantôt.

Il eut envie de raccrocher... mais n'en fit rien.

—C'est Victor Duval qui parle. Mon auto ira vous prendre chez vous demain à midi... D'ici là soyez sans crainte... Je crois pouvoir vous rendre le service que je vous soupçonne d'exiger... A demain.

Ce fut tout. Il avait recouvré la maîtrise de lui-même. Maintenant, il était plus léger, plus dispos... L'émotion était disparue que lui avait causé le timbre clair de la voix fraîche encore. Cette voix l'avait attendrie un peu ; il avait cessé pour un instant d'être la brute humaine, la brute intelligente, qui n'a pas d'âme, qui n'a pas de coeur, qui n'a qu'un cerveau implacablement appliqué aux affaires.

Dans l'entourage du "lutteur" tous le craignaient à cause de sa froideur. Tout d'une pièce, parlant peu, pas communicatif il ne riait jamais et conservait en toute occasion son impassibilité déconcertante.

Lui-même s'étonnait d'avoir été la proie de sentiments qu'il méprisait. Il les attribua à la fatigue et à l'exhaltation d'un triomphe récent qui l'avait rendu plus émotif. Se levant, il appuya sur le bouton électrique.

Le même jeune homme de tantôt apparut à nouveau.

—Lucien est-il dans l'antichambre ?

—Non, monsieur, il attend dans l'auto.

—Dites à Gingras que je serai absent une semaine. Je lui laisse le soin de mes affaires.

Il n'était pas fâché de laisser voir au gérant qu'il lui avait redonné sa confiance. Celui-ci déploierait au travail d'autant plus d'énergie qu'il avait à se faire pardonner.

Il prit son chapeau et, avant de quitter le bureau, alluma l'un de ces cigares longs et noirs fabriqués spécialement pour lui et que personne autre ne fumaient tant ils étaient forts, entêtants et acres.

En passant dans l'antichambre, il dit à l'une des sténographes, une jolie blonde aux cheveux frisés et qui regardait le patron chaque fois, avec des yeux brillants de fièvre :

—Vous avertirez mon secrétaire, Mlle Thérèse, de préparer un communiqué pour les journaux. Elle sait à quoi s'en tenir. La jeune fille balbutia une vague réponse, et Victor Duval, sortit du bureau pendant que tous les regards l'accompagnaient jusqu'à la porte.

Lucien, en le voyant, sauta vivement de son siège. Il ouvrit la porte de l'auto, porta militairement la main droite à la visière de sa casquette en chauffeur bien stylé, et retourna prendre sa place au volant.

—Où vais-je vous conduire ?

—Au quai Patricia où sont amarrés les vapeurs de la Fluviale.

Il était près de cinq heures de l'après-midi.

L'ouest de la rue Ste-Catherine fourmillait de femmes qui venaient de magaziner, créatures de tout âge et de toutes conditions et dont les emplettes à faire constituent un prétexte pour quitter le logis. Il y avait également d'autres promeneuses dont le but unique, en déambulant sur les trottoirs se résumait à faire admirer leurs toilettes. Elles se rendaient soit chez les pâtissiers soit dans les hôtels fashionnables accomplir cette importante fonction de la vie d'une jeune femme : prendre le thé.

Le lutteur les regardait défiler et se surprenait parfois à rêver à la douceur de la maison qu'un sourire féminin enjolive et égaye.

Au port, les lourds camions passaient, ébranlant la chaussée. Ils étaient chargés à leur capacité. Des trains entiers entraient et sortaient des hangars immenses. Des grues métalliques fouillaient le ventre des paquebots pour en vider les entrailles. Ceux-ci ressemblaient à des poissons géants flottant à la surface de l'eau.

Le quai Patricia avançait en plein fleuve. De chaque côté les vaisseaux-palais de la Fluviale étaient amarrés. Ils étaient tous de couleurs uniforme: chocolat et blanc. De quelques-uns, qui s'appareillaient à lever l'ancre, une fumée s'élevait qui tachait de gris ou de blanc le bleu ardent du ciel.

—Descendez-vous quelque part, monsieur Duval?

—Non! Faites le tour du quai et retournez chez moi.

C'était un caprice que cette visite au port. Il l'accomplissait pour la joie orgueilleuse du propriétaire qui contemple son bien. Uniquement. Il l'éprouvait avec intensité cette joie, en se disant mentalement, devant chaque unité: "Ceci est en moi".

Après s'être débarrassé de ses vêtements de ville et avoir revêtu une robe de chambre en soie noire, Victor Duval, une fois chez lui, appella sa ménagère.

—S'il vient quelqu'un pour moi, je n'y suis pas. Si l'on m'appelle au téléphone, faites la même réponse... Mon courrier est-il dans le bureau?

—Il est sur votre table.

En effet plusieurs enveloppes traînaient sur la table. Il les parcourut sans les décacheter sauf deux auxquelles il s'arrêta. L'une était de son frère Albert. Il la décacheta. Encore la même chose: demande d'argent, récriminations sur l'état peu prospère de ses finances.

Le financier frappa du poing sur la table. Il sembla agacé.

—Pourtant! je leur ai dit de ne plus me badrer.

Il prit une feuille de papier, traça quelques mots, sortit son carnet de chèques, en remplit l'un qu'il signa déposa le tout dans une enveloppe.

—Cette fois, c'est la dernière pensa-t-il. Qu'ils fassent comme moi au lieu de m'envier.

L'autre lettre était signée Pierrette: lettre timide, candide qui amena sur ses traits une expression moins dure.

Pour narguer une certaine grande dame qui l'avait dédaigné, qui s'était moquée de lui, alors qu'il était pauvre, Victor Duval, il y a quelques années, avait fait instruire une jeune fille de cultivateurs pauvres qui habitaient non loin de ses parents. Il avait l'intention d'en faire sa femme, la femme la plus adulée, la plus comblée, devant qui Montréal, tout Montréal, et Québec tout Québec s'inclinerait parce qu'elle serait Madame Victor Duval et qu'elle aurait beaucoup d'argent. Cette perspective lui réchauffait le coeur de voir toutes ses grandes dames pédantes, vaniteuses et snobs faire la courbette devant Pierrette Potvin, la fille d'Hector Potvin, petit habitant du quatrième rang. Il se délectait à la pensée d'imposer la première venue, et cela pour les humilier à toutes ces personnes fières et entichées de leur rang social.

Mais quand Pierrette est revenue du couvent, ses études terminées, elle était transfigurée. Elle s'était affinée. Son goût s'était développé, sa culture s'était étendue. Il eut peur de finir par l'aimer. Dans son for intérieur il croyait ou plutôt s'ingéniait à croire qu'une femme puisse aimer avec désintéressement, sincèrement... comme... lui aimerait... s'il pouvait aimer. Pierrette qui avait maintenant vingt-deux ans lui écrivait régulièrement, de belles lettres naïves, tendres, délicates où par des allusions discrètes, elle trouvait moyen de le remercier chaque fois de tout ce qu'elle lui devait. On avait dit au *lutteur* qu'elle l'aimait, qu'elle serait pour lui l'idéale... il n'en voulait rien croire et n'en continuait pas moins de lire avec un plaisir chaque fois plus grand les relations qu'elle lui faisait de son existence calme...

Il parcourut sa lettre, qu'il froissa et jeta au panier ainsi qu'il faisait de sa correspondance.

Mais il lui vint une idée qu'il caressa... et qu'il rejeta... pour la reprendre et la rejeter à nouveau.

Dans un tiroir de son secrétaire, il y avait une boîte en acajou fermée à clef. Il la prit, l'ouvrit. Un parfum affadi par les années s'en dégagea. Il y avait dans cette boîte ou plutôt ce coffre, pour tout trésor, deux paquets de lettres attachées ensemble par un ruban. Les unes étaient mauves. Les autres blanches.

Il les étala sur la table. A l'aide de ces documents, il continua la représentation de la veille. Ce furent d'autres scènes qui se dé-

roulèrent devant lui, non plus celles plutôt monotones de son enfance, mais celles mouvementées, captivantes de sa jeunesse aventureuse et tourmentée.

Du passé encore proche, des années, des mois et des jours reculèrent. Il les revécut.

LA REPRESENTATION CONTINUE...

— I —

Il défit le paquet des lettres mauves. Pourquoi avait-il conservé ces lettres? Il se posa la question et ne trouva pas de réponse. Pas plus, il n'avait cherché à la revoir, pas plus, il n'avait relu ces pages.

La première était datée de Québec... un vendredi, un treize. Il en fit la constatation pour la première fois. Elle l'amusa car il se moquait des superstitions. Cependant, il trouva la coïncidence étrange. Il palpa longuement le papier et fut surpris de ne ressentir aucune émotion.

Pourtant, un soir dans une salle d'étude, une couventine au teint diaphane, aux yeux purs de vierge qui ignore la vie, s'était penchée sur ce même petit morceau de papier et lui avait écrit, à lui, Victor Duval, le fils d'Elzéar Duval, ce naïf aveu...

Il se rappela qu'au bureau de poste, quand il retira cette lettre dont l'écriture lui était inconnue, et, que, l'ayant décacheté, "Votre petite amie Germaine", un tremblement avait saisi ses doigts et voilé ses yeux.

C'était une journée grise d'automne, quelques mois après sa première visite au Plateau, deux semaines après le départ de Germaine. Une tristesse sans cause l'avait assailli depuis le matin. Son âme avait prise la couleur du temps. La nature triste infiniment sous un ciel bas, sans lumière, distillait le spleen et l'ennui.

Tout le jour, il avait erré au hasard, l'âme en peine, revivant des journées radieuses, si proches, et qui, déjà, semblaient si lointaines. Un vide immense trouait sa vie.

Les bras ballants, il s'était acheminé vers le bureau de poste, le train du soir parti, dans l'espérance problématique d'avoir de ses nouvelles. Elle lui avait écrit. Elle pensait donc à lui. Elle lui contait son ennui au couvent, le regret des derniers jours d'été, ceux où ensemble ils avaient vagabondé par les champs et par la grève.

Cette lettre, sa première lettre, il l'avait lue, il l'avait relue, dix fois, cent fois. Il l'avait portée à ses lèvres la baisant pieusement comme si elle conservait un peu de la douceur des mains qui l'avaient touchée.

Après cette première entrevue sur le Plateau, il n'avait cessé de songer à la petite fille aux yeux violets, glauques par instant et dont la prunelle renfermait à la fois la lumière des jours clairs, le calme des soirs pâles et le charme des nuits d'émeraude.

Quand il travaillait aux champs, soit qu'il labourât, tenant serrés entre ses mains robustes les manchons de la charrue, les cordeaux autour du cou, suivant le sillon qui s'ajoutait aux autres, nouvelle vague brune ouverte par le soc; soit encore qu'assis sur le siège de fer de la faucheuse, conduisant ses chevaux, il allât dans les champs de foin, couchant par terre le trèfle et le mil; ou bien qu'à l'aide de fourche longue il entassât dans la grande charrette les "veilloches" odorantes, c'était à elle, qu'il pensait, toujours à elle. Il accomplissait sa tache machinalement, l'esprit absent, tenant intérieurement des dialogues dont il formulait et les questions et les réponses.

Le dimanche qui suivit, il était redescendu au Plateau dès après dîner.

Le député assis sur la vérandah parcourait les dernières nouvelles dans un journal de la veille.

—Bonjour, Monsieur Bourgeois, lui dit-il du chemin. Une belle journée.

—En effet.

—...C'est du beau temps pour les foins.

—Etes-vous avancé chez vous?

—On va engranger cette semaine.

Il se tenait accoudé à la barrière, dont il faisait jouer la clanche, machinalement, avec ses doigts. Il n'osait pénétrer sur le terrain, ni s'informer de Germaine... Il cherchait un motif à sa visite et regardait obstinément vers la porte d'entrée.

Soudain une voix qu'il aurait reconnue entre cent mille lui cria:

—Bonjour Victor! Vous n'entrez pas? Invite le donc, papa?

Et dans l'embrasure de la porte, elle apparut, claire comme un matin d'été.

Il n'en attendit pas d'avantage. Il poussa la barrière et s'engagea dans l'allée.

Ne sachant trop quoi dire, il parla des travaux de la semaine qui s'annonçaient pressants.

—Je crois bien que d'ici quelques jours le travail va durer d'un soleil à l'autre. Vous n'avez jamais vu faire les foins, Mademoiselle Germaine?

—Oui. Quelquefois, c'est intéressant.

—Très intéressant quand on n'est pas obligé de les faire et qu'on travaille pour son plaisir.

—Papa, veux-tu, je vais aller chez les Duval, demain.

Le père haussa les épaules.

—Qu'est-ce que tu vas aller faire là?

—Faire les foins.

Câline, elle insista jusqu'à ce que le député consentit à sa demande. Veuf depuis de nombreuses années, et n'ayant que ce seul enfant, il passait par ses caprices. Elle le menait par le bout du nez le faisant acquiescer à tous ses désirs.

Elle frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

—N'est-ce pas, Victor, que vous voulez que j'aille vous aider demain?

Cette invitation spontanée qu'on le forçait à formuler le laissa, quelques instants, abasourdi. Germaine verrait de près sa famille. Elle pénétrerait dans le logis misérable et pauvre, où ils vivaient tous. Quelle pitié s'emparerait d'elle à la vue de ces laideurs! Quel dédain ne ressentirait-elle pas de l'ambiance trop prosaïque de ses occupations quotidiennes!

Mais comment refuser! A contre-coeur, il bredouilla:

—Je veux bien... mais ce n'est pas si drôle que vous pensez... Et puis...

—Et puis quoi?... je vous ai dit que j'allais chez vous demain... Vous refusez? C'est bien. Je ne vous verrai plus.

Et pendant que ses yeux souriaient, la moue de ses lèvres fit de son visage une grimace charmante.

—Puisque vous y tenez absolument... Vous me rejoindrez dans la troisième pièce... C'est là que nous serons Albert et moi.

—Bravo! Je suis contente... vous allez voir que je suis capable de vous aider...

Elle regarda la grève.

—Tiens la marée est haute... Savez-vous ramer?

—Un peu.

Sans en entendre davantage, elle se leva.

—Papa, je vais faire un tour de chaloupe.

Sans lever les yeux de sur son journal, il lui dit:

—Sois prudente.

—N'ayez pas peur, Monsieur Bourgeois. Je connais l'eau. Nous sommes bons amis, le fleuve et moi.

Par un sentier assez à pic, ils descendirent jusqu'à la grève. Le sentier était étroit. Ils devaient marcher l'un devant l'autre. Il la précédait, lui tendant la main dans les endroits difficiles. Des cailloux et des roches descellés, roulaient au bas avec un bruit sourd amorti par la mousse et l'herbe et les feuilles qui jonchaient le sentier.

La marée avait fini de monter. La mer était calme, unie.

Le soleil y dardait ses rayons et l'argentait. Elle luisait.

Victor enleva son veston, retroussa les manches de sa chemise jusqu'au dessus des coudes, aida sa compagne à monter, poussa l'embarcation à l'eau, et s'installa aux rames.

A chaque mouvement les muscles des avant-bras se gonflaient, la poitrine se bombait.

Germaine en face de lui, l'admirait et le trouvait beau.

Il était le seul être jeune qu'elle eut connu jusqu'ici; il était le mâle dans la splendeur de sa force... Il lui en imposait et elle ressentait une impression de sécurité du fait seul de sa présence.

Le lendemain, à bonne heure, pendant que Victor travaillait aux champs avec Albert, dans la pièce située près du bois de cèdres, il vit, dans l'allée, une silhouette, se profiler au loin, toute menue.

—On va avoir de la visite, Albert.

—Qui ça?

—Mamzelle Bourgeois.

Une grande joie lui inonda l'âme.

La silhouette grandissait... Il commençait à en distinguer les contours.

La fourche s'arrêta entre le sol et la charge.

—C'est un homme, pensa-t-il.

Les paupières plissées, il scruta mieux l'horizon.

—Non! C'est bien elle.

Il la reconnaissait à la légèreté de sa démarche, à ce je ne sais quoi qui trahissait la femme, une grâce plus grande de mouvements...

Une main s'agita.

Il rendit le salut avec son chapeau, un vieux feutre mou tout bosselé...

Il s'essuya le front où déjà la sueur perlait, planta son chapeau sur un piquet de clôture et courut au devant de la visiteuse.

Elle était vêtue pour la circonstance. Des bas anglais de laine fine laissaient admirer le galbe des jambes. Elle portait en guise de jupe des culottes bouffantes, bleu marine, un chandail échancré à la gorge découvrait le

cou blanc et rose à la fois, d'une harmonie parfaite de lignes.

Il s'arrêta devant elle, lui prit les deux mains, et la contempla un instant.

—Vous avez tenu parole. C'est bien de votre part.

—N'est-ce pas?... Vous ne me faites pas de compliments sur ma toilette?

—Que voulez-vous que je vous dise...

—Que vous me trouvez ravissante...

—En effet, je vous trouve ravissante, la plus ravissante personne de la terre... Je vous trouve plus belle que le soleil... et voyez comme il est beau... on dirait que c'est fête aujourd'hui...

—Vous parlez comme un poète.

Il répliqua en riant.

—Pourquoi pas?... un homme couronné par vous, un premier en classe... Je suis instruit... je lis beaucoup... plusieurs heures chaque soir.

Il était content de lui dire cela... pour se hausser dans son estime.

—Victor! cria la voix rude d'Albert.

—Patiente une minute... J'y vas... Vous venez Germaine?

Se tenant par la main, ils s'avancèrent en dansant, insouciant et joyeux dans leur jeunesse, jusqu'à l'endroit où stationnait la charrette. Les deux chevaux empiffraient du fourrage qu'on leur jeta de temps à autre.

—Et moi quelle va être ma fonction.

—Vous! vous allez monter sur la charge et tasser le foin. C'est facile vous n'avez qu'a marcher dessus.

—Je ne serai jamais capable de grimper là toute seule.

Il posa ses deux larges mains sur les hanches de la jeune fille, et, la soulevant de terre, comme si rien n'était la déposa sur le sommet de la charge.

—Vous êtes fort!

—Moi?

Il piqua sa fourche en terre, se contracta les muscles et se repliant les bras... Les biceps se gonflèrent, emplissant tout la manche.

—Ce sont des bras, cela?

Amusée, elle commença de sauter sur le foin qui la faisait rebondir comme sous l'effet d'un ressort.

Les deux frères travaillaient avec acharnement. Ils ressentaient un peu de gloriole à déployer devant cette enfant toute la force et l'énergie dont ils étaient capables...

Sans relâche, les fourches s'abaissaient, s'élevaient et se raidissaient pour s'élever à nouveau, lourdes et chargées. Les veilloches disparaissaient du sol.

Germaine exhultait... une joie d'enfant s'était emparée d'elle. Elle sautait, chantait, dansait, lançant à Victor des touffes de foin qui se mêlait dans ses cheveux, l'aveuglait... pénétrait jusque dans sa chemise par le col large ouvert...

Il tournait vers elle, sa bonne face de paysan, et lui souriait à son tour, montrant ses dents blanches, luisantes et polies... Il lui montrait le poing... la menaçait...

Elle riait plus fort, et recommençait son manège.

Il pensa que sa vie serait une grande vie, s'il avait toujours à ses côtés pour l'embellir, l'anoblir, la poétiser, l'être de séduction et de candeur, qui, ce matin, faisait de leur corvée un délassement.

La charrette, pleine à déborder, il gravit les échelettes, aida son frère à poser la grande pôle de bois en travers de la charge, et d'un mouvement de langue, commanda les bêtes.

La voiture s'ébranla... Les replis du terrain, la faisait cahoter, osciller... les moyeux grinçaient...

Le père était devant la grange quand la lourde charge s'y engouffra toute entière.

—Bien le bonjour, Mamzelle Bourgeois...

Et comme il avait fini, il retourna dans la pièce qu'il s'était réservée, continuer la besogne ardue de la fenaison.

Vers midi, Germaine fatiguée d'une bonne fatigue, qui lui mettait, aux joues de l'incarnat, aux lèvres du carmin, retourna chez elle. Victor l'accompagna. Il laissa à Albert le soin de rentrer les chevaux et de leur donner leur portion.

—Vous reviendrez au Plateau.

—Certainement! A la première chance que j'aurai...

En la quittant, il sentit le désir naître en lui, de se retourner, de la serrer dans ses bras et de l'étreindre bien fort.

Il l'aimait!

Maintenant, il ne doutait plus. Il savait.

Ce fut en courant qu'il retourna chez lui. Pour rattraper le temps perdu, il avait pris un raccourci, à travers les champs. Il se sentait léger, enjambant les fossés, sautant les clôtures, comme en se jouant.

Dans sa tête, il sonnait des grelots. Et ces grelots parlaient, ils avaient une voix; ils disaient; ils répétaient "Je l'aime! Je l'aime! Je l'aime!"

C'était cette journée, journée radieuse et parfumée de la fenaison qu'évoquait la lettre sur papier mauve.

Il la parcourut à nouveau. Entre les lignes d'autres souvenirs se levèrent, qui gisaient dans le passé, au fond, tout au fond de sa mémoire. Et seules, les heures qu'elles avaient égayées, dans cet été de 191... vivaient encore. Le reste, depuis longtemps, il l'avait oublié... De la vie familiale, de la vie grise presque lugubre, enclose dans la maison de bois rude, équarri grossièrement, il ne se rappelait rien. Il ne voulait rien se rappeler. A quoi bon.

Un jour, un peu plus d'une semaine avant son départ pour le couvent, il avait accepté son invitation d'aller à travers champs, à la cueillette des framboises.

Sur un coteau, ravagé par le feu quelques décades plutôt, il ne restait plus que des troncs calcinés, des repoussis de trembles et de bouleaux et une quantité innombrable de framboisiers sauvages.

Les fruits étaient venus en abondance. Ils étaient à la fin de leur maturité. Il n'en restait presque plus aux branches, chargées à ployer quelque temps auparavant.

Lui, pendant qu'elle butinait, il allait ça et là cherchant les framboises, cherchant les framboises les plus grosses, les plus belles, les plus rouges, et quand, il en avait ramassé une pleine main, il les déposait sur une feuille étendue, la plus grande qu'il pouvait trouver...

Et les fruits rouges sur ce vert faisaient un mariage chatoyant de couleur, une symphonie pour l'oeil qu'ils charmaient.

Délicatement, pour qu'aucun ne tombe, il lui tendait la main. Et elle y puisait largement. Une fois, il s'enhardit, et de lui-même, il porta une framboise à sa bouche. Il n'aurait pu dire si du fruit ou des lèvres lesquels étaient plus vermeilles.

Ils rirent tous deux sans cause... d'un rire honnête, joyeux, jeune.

Une autre fois, mu par un instinct qu'il n'avait pu contrôler à temps, il s'approcha d'elle, par en arrière, à pas feutré.

Elle était penchée sur un arbuste, occupée à le dégarnir. Ses cheveux frisotants où le soleil se posait, jouait et dansait, avaient dans la lumière, des reflets multicolores; ils étaient dorés, blonds, fauves, bruns, noirs... Il apercevait au bas de la chevelure, la carnation satinée de son cou... Avant de s'être rendu compte de son acte, il se baissa, et sur cette peau qu'il ensorcelait, cette peau fine, duvetée comme une pèche, il déposa ses lèvres...

Surprise, elle se retourna brusquement... Il y avait dans les yeux violets un mélange de sentiments impossibles à définir et qu'elle même n'aurait pu démêler... Elle le toisa, hautaine, et bien femme malgré son âge. Mais il avait l'air si penaud, il semblait tellement implorer le pardon qu'elle fut prise d'un rire fou, toute sa colère fondant devant le spectacle piteux qu'il offrait. Il avait le regard humble, timide... Il implorait... il se repentait.

Il balbutia ne sachant quoi dire.

—Pardon... je n'ai pas fait exprès...

Et entre ses doigts, comme du sang, les framboises écrasés dans sa main, coulaient...

Puis, ce fut la dernière visite, une journée morne des débuts de septembre.

Elle avait revêtu sa robe noir, sa robe de couventine, au col et aux poignets blancs, aux lignes uniformes et sévères, et qui la faisait paraître plus pâle, plus menue.

Longtemps ils cheminèrent côte à côte sans se parler. Ils allaient par le chemin ombragé qui conduit du Plateau au Village. Il ventait. Dans les branches le vent jouait une musique sourde, crispante pour les nerfs... et ce vent était froid... Il venait de la mer qui montonnait là-bas; il en conservait quelque chose d'âpre... Une feuille, encore verte, arrachée d'un arbre, tournoya et s'abattit sur le sol.

—C'est triste une feuille qui tombe quand c'est la première de l'automne... Germaine, allez-vous penser à moi, dans ce couvent où vous allez...

—Et vous?...

—Moi? Je penserai à vous toute ma vie! Je ne pourrai jamais vous oublier.

—Certain!...

—Je vous le jure! Et vous allez demeurer au couvent jusqu'à...

—Jusqu'aux fêtes.

—Vous allez revenir ici?

—Non! Nous passons les mois d'hiver à Québec. Vous viendrez nous voir là-bas...

—Je ne suis jamais allé à Québec.

—Jamais?

—Je ne suis jamais sorti de chez nous... Mais cet automne je vais partir pour aller n'importe où... je ne sais pas encore... Ici... Je vais trop m'ennuyer... Il n'y a pas de vie... pas d'activité... Vous m'écrirez...

—Je vous le promets...

Le soleil déclinait... Il rosissait la mer... il mettait dans les nuages que charriait le vent, des couleurs somptueuses, du pourpre, du violet, de l'incarnat.

—Il va falloir se quitter, dit-elle avec un soupir.

Et lentement, très lentement, comme s'ils avaient voulu prolonger cet adieu, ils regagnèrent la demeure de la jeune fille.

Avant de franchir la barrière, elle lui tendit la main.

Il la prit dans la sienne et la tint prisonnière. Il remarqua que sur le bord des paupières deux larmes cherchaient leur chemin sur les joues veloutées.

Alors, il l'attira à lui, et ses deux lèvres se posèrent sur ses yeux, asséchant les gouttelettes brillantes comme des perles.

Puis, la voix altérée, la regardant dans les yeux profondément, fixant sur elle son regard gris, ce regard énergique qui savait être doux, il lui murmura:

—Germaine, je vous aime!

Et, se retournant brusquement, il se sauva comme un fou par le chemin.

A ce souvenir, le Lutteur haussa les épaules... et un rire mauvais erra sur ses lèvres...

Pourtant, oui pourtant, ce fut un moment de bonheur celui-là. L'instant du premier amour! Un amour chaste où n'entre pas le désir obsédant de la passion charnelle; un amour presque mystique où la chair ne crie pas sa souffrance!

Il prit la lettre entre le pouce et l'index de sa main gauche, et, il y communiqua le feu. Le papier se tordit en noircissant et peu après il n'en resta plus que quelques cendres fines qui s'émiettèrent sur le tapis.

Il fouilla dans l'autre paquet et en extraya une grande feuille blanche. L'écriture qui la couvrait était noire, brusque et lourde à la fois.

C'était sa réponse. Il y jeta un coup d'oeil... Elle eut le sort de la lettre précédente.

Il retourna aux lettres mauves; il en parcourut, de suite, plusieurs. Certains passages le firent rêver... mais chaque fois, après que son regard avait fini d'errer sur le plafond, il devenait dur, méchant, voire cruel, et les lèvres s'étiraient aux coins, de dépit et de mépris...

"...Je ne sais si je vous aime, mon cher Victor, mais je pense avec plaisir aux belles journées de l'été... j'ai hâte de retourner au Plateau, de vous y voir...

...Quand je lis un beau roman, je m'imagine que le héros c'est vous...

...Je m'ennuie de ne pas vous voir et vos lettres me causent toujours une grande joie...

...Qu'est-ce que l'amour? Je l'ignore, mais je crois que je vous aime parce que mon coeur bat plus vite quand je pense à vous..."

—Comédie! Comédie! siffla-t-il entre ses dents serrées... Et il lui en venait une rage de s'être laissé leurré, d'avoir cru à la sincérité de sentiments qui n'existaient pas. Il aurait dû se douter que c'était une enfant romanesque et qu'elle s'accrochait à la première aventure venue pour la satisfaction d'avoir elle aussi, comme d'autres de ses compagnes, un quelqu'un qui l'adorait de loin et qu'elle s'imaginait aimer.

Mais il était jeune, ignorant le monde, sans expérience. Et parce qu'il était sincère, franc, loyal, il croyait tout le monde sincère, franc, loyal...

—Voyons ce que je répondais...

Deux lettres seulement étaient datées de St-X... les autres: Du Bois... Aucune indication précise: Le Bois...

Quel bois?...

—Ah! oui, j'y suis! Je venais de partir en chantier...

— II —

Octobre!...

Un temps de grisaille... un ciel bas, tellement, qu'on a peur qu'il s'écrase.

L'horizon se rapetisse... La brume le ferme et le ronge. Pas de vent. Dans l'air quelque chose de moîte... Les ormes n'ont presque plus de feuilles. Il tendent désespérément vers le ciel leurs grands bras décharnés; Il y a de la détresse dans leur geste.

Trouant l'air, un bruit encore strident bien qu'affaibli monte du rivage. C'est la sirène au phare du Cap aux ...

Les chemins sont détrempés, pleins de boue.

Les ornières parallèles fuient en décrivant des courbes.

Dans les fossés, des feuilles, jaunes, rouges, blanches, mêlées à la vase de la route, gisent toutes souillées.

Devant la maison des Duval, le père Elzéar, monté sur son "tapecul", sorte de carosse primitif que traînera "Julie" la jument grise, regarde vers la porte.

Las d'attendre, il crie:

—Es-tu prêt, Victor?

—Une minute. J'y vas.

Il sort peu après. Il est vêtu de grosses culottes d'étoffes et d'une chemise carreautée rouge et vert, en flanellette. Ses "souliers à l'huile" montent jusqu'aux genoux, emprisonnants ses mollets.

Il porte sur son dos à la façon des enfants d'école, une poche attachée par des cordes. Elle contient ses effets personnels "son butin de corps" comme ils disent à la campagne; il y a aussi quelques livres, cadeaux du vicaire.

La distance entre St-X... et Valclair, la station de chemin de fer la plus proche, n'est que de 5 milles... Vu l'état des chemins, les deux voyageurs prirent une heure pour la franchir. Le cheval n'allait qu'au pas. A certains endroits, dans les fondrières, il enfonçait dans la boue jusqu'aux jarrets.

Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne parlaient. Ils suivaient chacun le fil de leurs idées: l'un se remémorait sa jeunesse et la regrettait; l'autre songeait à l'avenir, aux possibilités qu'il renferme lorsqu'on n'a pas encore vingt ans, et qu'on s'enfonce dans l'inconnu.

Une fois Elzéar demanda:

—Tu as l'heure?

—Oui. Dix heures et quart.

—On a du temps en masse. Le train passe pas avant deux heures d'icitte.

—C'est mieux d'arriver avant qu'après.

Dans un bois, des perdrix se branchèrent précédées de leur broum broum.

—Dommage que j'aie pas mon fusil.

—En effet. C'est dommage.

Une côte se dressa. Le cheval la gravit à grand peine. Il dut s'arrêter deux fois pour souffler. A chaque respiration ses flancs se collaient; il avait les naseaux élargis et fumants.

—V'là Valclair... Encore deux arpents, on y est...

Dans une vallée, le village s'échelonnait. Il était entouré de montagnes. Les maisons autour de l'église ressemblaient à des poussins près de leur mère. Le clocher de fer blanc avait des teints d'ocre à cause de la rouille.

—On va toujours prendre un coup avant que tu partes. Il faut mouiller ça.

—Je n'y ai pas d'objection.

—Je t'ai fait mettre une bouteille de rhum dans ton sac. C'est toujours commode. C'est du bon stuff de la Jamaïque. Ca fait cinq ans que je l'ai.

—L'idée est bonne. Y a-t-il un hôtel ici?

—Oui à quelques pas de la gare. C'est là qu'on va descendre. T'as besoin de rien au magasin?

—Non.

—T'es ben chanceux de partir pour le bois, Tu sais pas ce que je donnerais pour être à ta place. C'est ane grande vie dans les chanquiers. Certain qu'tu vas aimer cela...

Whoo! cria-t-il à la bête.

Ils étaient en face d'une grande bâtisse de pierre... Au dessus de la porte une affiche se balançait: "Hôtel des voyageurs".

—On est rendu.

Ils sautèrent au bas de la voiture. Après que le père eut attaché le cheval, ils entrèrent dans le bar.

La crudité de l'air les avait transis.

Un poèle rond était au milieu de la pièce. Ils s'y dégourdirent les mains en les étendant au-dessus du feu.

Une vingtaine de lumberjacks, vêtus presque tous d'un costume identique absorbaient fortes consommations. Ils ne voulaient pas partir "rien que sur une patte" selon leur expression. L'ivresse en gagnait quelques-uns.

L'hôtelier, un gros homme sanguin, en manches de chemises, une chaîne énorme en or lui flottant sur le ventre, promenait les flacons d'un bout à l'autre du comptoir.

Victor salua quelques amis. L'un légèrement émêché, lui frappa sur l'épaule; un autre lui offrit une traite. Il accepta.

La conversation roula sur différents sujets. La gauloiserie des ancêtres perçait dans les propos.

Un grand jeune homme élancé et sec, se hasarda de dire:

—Pis, la petite Bourgeois, comment-ce qu'alle est?

Cela fit l'effet, à Victor Duval, d'une profanation.

Il lui sembla que cette question constituait pour la jeune fille qu'il chérissait comme une espèce de souillure. Il se tourna vers celui qui avait parlé:

—Si tu veux recevoir mon pied quelque part prononce ce nom-là une autre fois.

L'incident fut clos.

Des nouveaux arrivants joignaient les rangs. Ils en venaient de toutes les paroisses voisines... Ils s'approchaient du comptoir qui avait maintenant une double rangée de buveurs.

Une rumeur sourde planait dans la salle.

Les voix se mêlaient, se confondaient. On entendait des jurons, des gros mots, des provocations...

—Bonjour les gars ! fit une voix qui réussit un moment à dominer le vacarme !

La plupart se retournèrent. Dans l'embrasure de la porte, un espèce de colosse fit son apparition flanqué de deux amis.

—Quens ! Pit Beauchamp, le boulé de Valclair, cria le voisin de Duval, Hector Tremblay.

Pit Beauchamp avait déjà commencé ailleurs à noyer dans un verre la tristesse de son départ... Il avait les joues rouges, les yeux vifs. Ses mouvements étaient brusques, saccadés.

—Ca sera pas long continua Tremblay qu'y va toutes nous stomper deux par deux.

Et comme pour lui donner raison Beauchamp regarda l'assistance isolemment et cria :

—Je prends le meilleur homme de vous autres à la colletée.

Un silence général accueillit ses paroles. Chacun s'était retourné, l'on cherchait qui relèverait le défi.

Soudain, calme, tranquille, la voix de Victor Duval brisa le silence.

—J'te prends au mot, Pit. Je te gage la traite que je te renverse.

En un clin d'oeil, les chaises furent rangées le long des murs et autour de l'espace libre du milieu, un cordon de spectateurs se forma.

Pit Beauchamp n'avait pas encore "rencontré son homme" dans Valclair.

Des paris s'engagèrent.

Les deux hommes se toisèrent un instant et se prirent à bras le corps.

On n'entendit plus que le bruit de leurs souffles, les "ahan" qui accompagnaient chaque effort.

Durant cinq minutes, ils luttèrent sans résultat.

Soudain l'on vit pirouetter Beauchamp, qui chancela sur ses jambes, et tomba à genoux sur le plancher.

Il se releva, serra la main de son vainqueur.

—T'es un bon homme, Duval, tu m'as eu à la colletée, mais homme à homme, j'peux tétriper.

—Veux-tu qu'on essaye ?

Le cercle se reforma.

Les deux lutteurs enlevèrent leurs grosses chemises, ils étaient maintenant en camisole, plus libres dans leurs mouvements.

Les poings tendus en avant, dansant sur leurs jarrets, ils s'étudièrent un instant, se contentant de parer les coups, tous deux sur la défensive.

Ces sortes de batailles entre ces colosses à la force mal disciplinée, ne sont jamais bien longues : le temps d'échanger quelques bons coups.

Ce fut Duval qui reçut le premier coup. Le sang lui jaillit du nez et il alla presque s'assommer sur la muraille où il fut projeté violemment. Il était étourdi. Il ne voyait presque plus rien. La salle dansait. Tout tournait autour de lui.

L'adversaire s'avançait... Il le voyait grandir... grandir... prendre des proportions fantastiques... Il passa la main devant ses yeux. Subitement, avant que l'autre ait pu l'atteindre de nouveau, il recouvra la possession de ses facultés.

Le sang lui entrait dans la bouche. Il lui semblait que sa force augmentait, qu'elle se décuplait... Il poussa un cri qui n'avait rien d'humain et fonça en avant... Les deux poings s'abattirent comme deux masses sur la figure de Beauchamp. Puis obéissant à une impulsion animale, il éprouva une espèce de rage. Il fonça davantage, cognant sans merci, ne ressentant plus les coups qu'il recevait.

Finalement, il se recula d'un pied, ramena le bras en arrière, serra les poings à faire entrer les ongles dans la chair, et se portant en avant de toute la pesanteur de son corps, il frappa sans regarder mettant dans ce coup qu'il voulait décisif toute la vigueur dont il était capable. Le colosse, sous le choc, s'écroula, toute d'une pièce sur le carreau. Il avait la lèvre fendue.

—Hourra pour Duval, crièrent les gars de St-X...

Il marcha vers son opposant et l'aida à se relever.

—En as-tu assez ?

—Oui. Tu as gagné...

Et sans plus s'en vouloir que si rien n'était survenu entre eux, ils s'approchèrent du comptoir en titubant, et ingurgitèrent chacun une double rasade de wisky blanc, l'"étoffe du pays".

Une heure après, Victor Duval, fatigué, abruti, prenait le train à destination du chantier où il devait passer l'hiver.

Il descendit à une station en plein bois à quelques cent milles de Rivière à Pierre... Il était nuit... Des voitures l'attendaient lui et ses compagnons... pour les conduire à leur campement à vingt-huit milles de là, en pleine sauvagerie.

Le temps s'était mis au froid vers la fin de l'après-midi. Il avait gelé fort. Les roues crissaient. Les chevaux allaient au pas, à cause de la charge.

La lune se reflétait sur le lac St-Maurice dont ils longeaient les bords. Les rapides qui s'échelonnent çà et là sur le parcours, chantaient. Ils étaient d'argent sous la clarté lunaire.

De temps à autre un nuage passait qui obscurcissait le ciel, momentanément.

Dans les voitures, les gars ne disaient rien. Plusieurs avaient mal aux cheveux, comme il arrive souvent, les "lendemains".

Victor goûtait ce voyage. L'air frais, embaumé des senteurs forestières, lui caressait la figure.

Il avait le sang à la tête et ses joues comme son nez étaient tuméfiées.

Du combat de tantôt, il lui venait le mâle orgueil de la victoire. Il se passait la main au visage et souriait.

Il pensait à Germaine. Les yeux violets l'obsédaient. Elle était avec lui, autour de lui, en lui.

Les voitures s'engagèrent dans un brûlé. Il offrait un spectacle de désolation. Des troncs d'arbres noircis, pitoyables, subsistaient seuls. Ils avaient l'air de monuments funèbres.

Puis ce fut une pinière qu'on traversa. Les arbres, grands, hauts, s'élevaient jusqu'au ciel... Leur frondaison de vert sombre marquait le gel et l'hiver qui venait.

Dans l'une des voitures, quelqu'un chanta. C'était une espèce de mélopée lente aux notes tristes, en mineure. La voix était jeune, grave, chaude.

Au loin, bien loin, des hurlements répondirent et cela donnait sur les nerfs.

Enfin, une éclaircie ; l'on aperçut le campement.

Les chevaux fatigués, hatèrent le pas. D'eux-mêmes ils se mirent au trot, dans la hâte qu'ils avaient de la litière de l'entre deux et de la portion dans les mangeoires.

L'aube commençait de naître. Un blanc laiteux s'étendait sur la forêt. A l'horizon au ras du sol, une barre rouge surmontée de rose présageait une journée de soleil.

Quatre grands bâtiments construits avec des troncs d'arbres composaient le campement.

Les hommes descendirent. Ils avaient congé à cause de la nuit sans sommeil. Ceux qui voulaient dormir le pouvaient. Dans la plus grande bâtisse se trouvait le dortoir. Ils se jetèrent sur les lits qui étaient à deux étages comme dans les cabines des bateaux.

Le lendemain, la besogne commença. Le bois jusqu'alors silencieux ou presque devint bruyant. Tout le jour, il résonnait des coups de hache, du grincement des scies, des jurons des charretiers.

Duval travaillait dans la joie. La dépense d'activité qu'exigeait son labeur l'empêchait de s'ennuyer. Aux milieu de ces hommes frustres, grossiers, durs aux coups, les rêveries amollissantes n'étaient pas permises. Et cela empêchait la morsure de l'ennui de s'attaquer à son coeur. Il lui arrivait d'oublier Germaine.

Seulement, le dimanche, quand il flânait, il revivait avec elle, dans son imagination, les jours récents. Il lui murmurait des phrases empreintes de poésie et il s'en grisait lui-même.

Les premiers temps, il travailla aux chemins. Peu après il fut adjoint à un homme de chez lui, pour scier les arbres abattus, en longueur de seize pieds.

En travaillant, il parlait peu. Le godendard allait d'un sens de l'autre entamant les arbres...

Quelque temps après, il fut chargé de faire les coupes. Il aimait mieux cela. Il avait comme une espèce de responsabilité...

Quand sa hache s'attaquait à un géant de la forêt et qu'il lui faisait l'entaille vitale qui le meurtrissait, il éprouvait la même joie que le chasseur quand il vise le gibier. Du côté qu'il voulait, l'arbre tombait. Ses coups portaient juste. Les copeaux volaient, carrés comme des bardeaux.

Une fois par mois, il écrivait. Elle répondait adressant ses lettres à St-X... d'où on les lui faisait parvenir.

Les jours de courrier, il se retirait seul et passait sa journée à lire et à relire les mots qu'elle avait tracés.

C'était là tout l'aliment romanesque dont se repaissait sa vie.

Les jours se suivaient, pareils, presque monotones.

Les hommes le craignaient. Le récit de sa bataille à Valclair l'avait suivi, amplifié. Sa force était devenue légendaire.

Comme il était plus instruit que la moyenne, il était en considération. Beaucoup avaient recours à lui, pour leur correspondance. Il se mêlait peu aux autres, cependant.

Les propos qui avaient cours les jours de tempête, où l'on devait rester aux "Camps"

l'intéressaient peu, surtout quand ils avaient trait à des bonnes fortunes sensuelles, trop souvent imaginaires.

L'amour qu'il portait en son coeur le tenait pur de pensées... il sauvegardait sa jeunesse exubérante de santé.

Et ainsi l'hiver passa.

La neige graduellement se mit à fondre sous l'effet du soleil, qui, à chaque journée, devenait plus chaud.

Puis ce fut la drave, le flottage des billots que le St-Maurice charriait par milliers et par milliers et qu'il fallait suivre dans leur course.

Quand il se formait des montagnes de bois dans les rapides où ils se bloquaient, Duval allait poser la dynamite.

Il se hâtait de courir au rivage, s'adossait à un arbre et attendait... Soudain l'air s'ébranlait... un bruit formidable roulait au loin et revenait et l'on voyait les longs morceaux de bois, voler en l'air et retomber dans l'eau qui grondait, mugissait, écumait de rage.

Et les billots couvrant toute la surface du fleuve continuaient leurs descentes vers les scieries ou les pulperies prochaines.

Le St-Maurice semblait une rivière de bois.

Sur toutes ces scènes, le soleil se dardait dans l'ivresse de ses premiers rayons d'or.

La nature rajeunissait, l'air se faisait caressant. Et Victor songeait que les mois arrivaient où elle retournerait au Plateau redonner la vie au paysage que son départ endeuilla.

— III —

A remuer ces souvenirs, le "Lutteur" se laissa subjuguer par le charme des jours anciens. Il les regretta. Une lassitude l'engourdissait. Il se leva, fit quelques pas dans la pièce, sonna sa ménagère à qui il se commanda une tasse de café en même temps que les journaux du soir.

Il essaya de s'absorber quelques instants dans leur lecture. Mais il était tellement imprégné des souvenirs évoqués que les nouvelles du jour lui parurent comme des anachronismes.

Il ouvrit le même tiroir de tantôt, le tiroir où gisaient pêle-mêle les témoins muets d'un âge évanoui et que depuis longtemps — oh bien longtemps, il n'avait consultés.

Il en sortit un album de photographie, le feuilleta.

Il se contempla au retour du chantier... Il était alors dans la plénitude de sa jeunesse. L'oeil renfermait une vie ardente. On y lisait, en même temps qu'une détermination absolue, froide, et calculée, la confiance en soi, confiance illimitée de la vingtième année. Cet hiver passé au loin l'avait complété, l'avait mûri. Il avait parfait son type physique. Dans les membres musclés, l'on devinait la robustesse et la vigueur. Les réverbérations du soleil sur la neige lui avait hâlé le teint. Le blanc des yeux ressortait plus blanc et le regard en avait pris un quelque chose de magnétique et de troublant qui fascinait.

Une glace à la muraille reflétait son image. Le financier s'y regarda pour constater l'oeuvre du temps.

Les années en passant n'avaient guère laissé de trace: à peine quelques fils blancs aux tempes. Le visage était le même sauf l'expression, les traits s'étaient durcis; un pli aux lèvres en accentuait la dureté. Le regard était plus fixe. Il avait quelque chose d'étrange, de voilé, un peu de tristesse latente.

Mais par dessus tout, il respirait une opiniâtreté têtue mêlée de férocité. Ces yeux gardaient le secret d'une âme qui paraissait à la fois simple et complexe. La dominante en était la violence, mais une violence sourde, sans colère, maîtrisée, disciplinée.

Quelle impression recevra-t-il demain de cette visite attendue, de cette démarche souhaitée depuis si longtemps?... Et elle?... Qu'éprouvera-t-elle? Sentira-t-elle renaître l'émotion, l'émotion qui fit battre son coeur à briser son corsage et la fit jeter presque pâmée, dans ses bras? L'amour ancien renaîtra-t-il? Est-ce bien vrai qu'elle l'avait aimé?

Et voilà qu'il se mit à douter.

Pourtant... une fois...

. . . . . .

En descendant du train, Victor Duval au lieu de suivre ses compagnons dans les hôtels, déposa son maigre bagage à la gare et voulut faire le tour de Québec. C'était la première ville dont il foulait le sol.

Il ne s'émerveilla pas outre mesure de ce qu'il y vit.

Conduit par ses lectures, il avait pénétré en imagination dans des villes plus populeuses, plus actives, plus riches.

A Montréal, il avait gravi le Mont-Royal et admiré le port immense d'où s'écoule, par le monde, le grain de l'ouest fécond;... il avait vu les gratte-ciels de New-York, ses magasins colossaux, sa statue de la Liberté; il avait respiré les brouillards de Londres, s'était promené sur les boulevards de Paris, et les canaux de Venise, il les avait sillonnés, en gondole, par les soirs doux...

A tout hasard, il s'engagea dans une rue sans savoir où elle conduisait. Il allait à l'aventure, ce qui est la façon la plus intéressante de voyager.

Après être revenu sur ses pas une couple de fois il se trouva bientôt au coeur de la Haute-Ville... Voyant la foule se diriger dans un sens, il la suivit. Il arriva ainsi en face du Château, sur la Terrasse.

Les musiciens venaient de prendre place dans leur kiosque. Le directeur fit un signe de sa baguette.

Le concert commença.

Près de la pelouse, regardant la promenade, une place sur un banc, était vacante. Il s'y installa.

Il n'avait jamais entendu de musique, sauf les chants de l'orgue, dans l'église de son village.

Ce lui fut toute une révélation. Il se laissa enlever de terre par les vagues d'harmonie qui le berçait mollement, mollement... Il plana dans un monde nouveau, vague, irréel, idéal...

Devant lui des couples jeunes passaient et repassaient. Il y avait aussi des jeunes filles jolies, et des jeunes filles laides, des hommes jeunes et des hommes vieux, des touristes qui flânaient... Il les voyait mais il ne les distinguait pas... Son regard errait à l'infini, dans cet infini sans nom ou la figure douce de Germaine apparaissait dans l'auréole de sa chevelure et lui souriait...

La musique chantait à son oreille une langue nouvelle et qu'il comprenait, et qui le faisait frissonner quand les cuivres s'emportaient dans les crescendos.

Il écouta quelques morceaux, ainsi perdu dans son extase subtile.

Comme il voulait reprendre le train pour Valclair le soir même, il s'arracha à l'enchantement.

...En face du Palais de Justice, un charretier l'aborda. En homme du métier, il avait flairé l'étranger.

—Calèche.

Victor Duval consentit à la dépense des quelques dollars que l'homme lui demanda, et du haut de son observatoire mobile, il visita les principaux endroits de la vieille capitale.

Sur la Grande Allée, il demanda ce qu'était la bâtisse immense en quadrilatère, qui domine le paysage.

—Ca? C'est le Parlement.

—C'est là que se tiennent les députés?

—Oui.

—C'est grand...

...Et il fut flatté de ce que la fille d'un député s'intéressait à lui.

Il ne lui restait que trois quarts d'heure avant le départ du train quand il termina sa promenade, juste le temps d'entrer chez les marchands faire ses emplettes.

Durant ces huit mois passés à peiner il avait économisé quelques centaines de dollars ce qui, à l'époque, constituait un magot respectable.

Le lendemain, sa première visite fut pour le vicaire, son ami, à qui il raconta ses diverses impressions de voyage. Il était vêtu de neuf, fier d'étrenner ses habits de citadin.

Dans l'après-midi, il se dirigea vers le Plateau.

Il trouva Germaine dans le jardin. Ce n'était plus la petite fille qu'il avait quittée l'automne d'avant... Elle était maintenant la jeune fille accomplie, dans toute sa feminité... Sa taille s'était formée, et ses traits avait plus de gravité... Elle avait des joues roses et rondes et l'ovale de sa figure était parfait... Ses longs cheveux étaient relevés en torsade au dessus de la nuque.

Il s'arrêta net en la voyant, les yeux agrandis d'admiration. Naïvement, il lui cria et ce fut son premier bonjour.

—Comme vous êtes devenue belle, Mademoiselle Germaine...

Retrouvant son espièglerie d'enfant, elle lui répondit...

—Je ne l'étais donc pas...

—Vous étiez bien jolie, mais vous avez encore embelli...

—Vous aussi, vous avez changé.

—J'ai vieilli?

—Un peu. Vous avez l'air plus sérieux... Ca vous va bien... Il y a longtemps que nous nous sommes vus...

—En effet, bien longtemps. Presqu'une année... Vous êtes-vous ennuyée de moi?

—Vous êtes bien curieux. Vous?

—Moi, j'ai pensé à vous, tout le temps.

...Et ils continuèrent à se dire un lot de banalités...

Dans leurs bouches jeunes elles prenaient un sens et ils les trouvaient charmantes.

—Vous reviendrez demain?

—Si vous me le permettez.

—J'y tiens. Nous irons en voiture. Vous savez que papa m'a acheté un beau cheval. Je voudrais le dompter; il est trop retif... Papa ne veut pas que je sorte seule avec... Alors, je ne puis aller en voiture que lorsque le jardinier est libre... et... c'est une compagnie ennuyante comme la mort... Venez-vous voir mon cheval?...

C'était une jeune bête que Monsieur Bourgeois avait achetée récemment. Elle était presqu'impossible à monter et, même attelée, il fallait tenir les guides serrées continuellement de peur qu'elle ne prenne le mors aux dents. Le député s'était fait rouler par un maquignon dans cet achat. Depuis longtemps Germaine le suppliait de lui acheter un cheval. Le père s'était finalement rendu à sa demande. La bête, avec son encolure élancée, ses pattes fines et son pelage d'un noir luisant, lui avait plu. Le vendeur avait certifié qu'elle était très douce. Quand il tenait lui-même les rênes, Charbon était docile et obéissant. Mais dès qu'il fut rendu à St-X... au Plateau personne ne put le monter et le jardinier seul pouvait le conduire ce qui était un travail absorbant.

Victor entra dans l'entre deux, passa la main sur la croupe du cheval, qui décocha une ruade...

—Faites attention, cria-t-il, à la jeune fille, pendant qu'il appliqua un solide coup de poing sur les naseaux de Charbon.

Il s'approcha plus avant, lui prit la tête dans ses mains, lui ouvrit la gueule de force, et examina les dents.

—C'est un bon cheval... il est jeune... Il n'a qu'un défaut, il a été mal dompté. Voulez-vous que je l'essaye?

Comme tous les jeunes gens élevés à la campagne, ils connaissait les chevaux, il était accoutumé de dompter les poulins, et de venir à bout des bêtes vicieuses. Pour les ramener du parc à l'écurie, il sautait sur leurs dos, à poil, les mains dans la crinière...

Il enleva son gilet, passa la bride à l'animal et le fit sortir. Il le lança s'ébrouer, lancer ses pieds en l'air... et l'ayant attaché à une grande corde, il le fit trotter au bout de la longe assez longtemps, le commandant de la voix et le stimulant du fouet, puis il sauta dessus, le laissa se mâter, et lui serrant les côtés de ses genoux, il le lança au grand galop par le chemin.

Quand il revint, il dit à Germaine:

—Dans quelques jours vous le monterez. Il sera docile comme un agneau.

Elle battit des mains car elle adorait l'équitation un peu par goût, beaucoup par snobisme.

A la maison, chez les Duval, il avait un peu de changement. La famille était diminuée et aussi les dépenses. Deux des garçons étaient partis.

L'aîné est toujours dans le Nord où son domaine s'agrandit. Dans sa dernière lettre il a annoncé qu'il avait maintenant au-delà de vingt acres en culture. Arthur est allé le rejoindre. Il ne reste plus, avec le père, pour l'aider, qu'Albert le bonasse.

L'une des petites filles est rendue à la ville où elle travaille, chez un notaire, comme servante.

Alphonsine doit se marier dans une semaine, avec Pierre Meloche, leur voisin. Au dire de la mère, elle épouse un bon garçon. Il n'a peut-être pas grand bien mais il possède par contre beaucoup de qualités appréciables. Il est sobre, économe, travailleur. Phonsine chante toute la journée et l'espérance du bonheur lui confère une certaine beauté.

Enfin la noce arriva. Un matin de juin. Phonsine revint de l'église, fervente et belle en sa pureté de vierge, au bras d'un homme qui était sien.

Dorénavant, elle lui appartenait; il pourrait disposer d'elle à son gré, de son âme, de son coeur, de son corps. Complet, total, ce don d'elle-même elle l'avait accompli dans la serennité et le contentement de l'idéal réalisé.

La fête dura deux jours selon la coutume. L'on mangea beaucoup; l'on but encore plus. Le soir les jeunesses dansaient jusqu'à l'épuisement au son d'un violon criard et d'un accordéon essoufflé.

Victor invita Germaine... elle accepta de grand coeur... elle partagea la gaieté folle de ces gens simples... Ces réjouissances campagnardes étaient une nouveauté pour elle.

Comme il faisait chaud dans la salle encombrée de monde, Victor l'emmena au dehors se rafraîchir un peu. Les lilas du parterre se mourraient, et en mourant, ils exhalaient un parfum plus pénétrant, plus tenace, plus capiteux.

La voix soudain grave, ému d'avoir pris quelques libations trop rapprochées, il lui dit en dardant sur elle l'éclat de son regard qui luisait dans cette ombre:

—Germaine vous rappelez-vous une phrase que je vous ai murmurée à l'oreille, la veille

de votre départ pour le couvent. Je vous ai dit en vous laissant, "que je vous aimais". Cette phrase, je vous la répète à haute voix à vous après me l'être répétée à moi-même des milliers et des milliers de fois... Elle est dans ma tête... toujours... Quand je suis seul, je suis avec vous, et je vous dis constamment: "Je vous aime". Et de dire ces mots, ces simples mots m'inondent l'âme d'une grande joie...

Les yeux mi-clos, elle l'écoutait surprise et ravie de l'entendre. Lui, l'homme dur, lui, le rustre, il lui parlait doucement, si doucement que la douceur de ses mots lui réchauffait le coeur.

Instinctivement, il trouvait des phrases polies, des phrases qui étonnaient dans sa bouche...

Elle buvait l'hommage de ce mâle charmée de le trouver si tendre... Elle se souvint d'un livre où le héros, une brute, devant la femme aimée, devenait humble... et caressant.. et timide...

Elle ne répondit pas à la déclaration inattendue. Elle ne lisait pas bien en elle-même.

Elle s'ignorait.

Lui, continua:

—Germaine, cet amour que j'ai pour vous, ce grand amour que je vous porte et qui me ferait vous donner ma vie si vous manifestiez le désir de l'avoir, je voudrais que vous le partagiez vous aussi. Je voudrais que vous ayez pour moi, un peu du sentiment noble et grand que j'ai pour vous... Vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime mais vous pouvez m'aimer un peu, un tout petit peu...

Elle continuait de garder le silence et le regardait, perplexe. Elle ignorait que cette scène était préparée en imagination et que cette déclaration qui semblait jaillir spontanément de ses lèvres, il l'étudiait depuis un an, aidé par ses lectures...

Devant son mutisme, la voix se fit plus chaude, plus enveloppante:

—Germaine, dites-moi que vous m'aimez... que vous me permettez d'oser croire cela, moi, le petit habitant, qui convoite...

Narquoise, elle éclata de rire:

—Il ne manque plus qu'une chose c'est que vous tombiez à mes genoux... L'amour, c'est contagieux. Le mariage de votre soeur vous a rendu sentimental.

Tombant du ciel sur terre, il revint brusquement à la réalité. Il affecta, de peur d'être ridicule de prendre la chose en badinant.

—Vous ne m'avez pas pris au sérieux? Vous auriez eu tort... Je badinais.

—C'est mieux ainsi...

Il se mordit les lèvres de dépit et se reprocha à lui-même d'avoir trop parlé. Mais il était de ces gens tout d'une pièce qui disent ce qu'ils pensent, et pensent ce qu'ils disent...

—Vous venez me reconduire, continua-t-elle, je suis un peu fatiguée.

—Pourquoi cette question. Vous savez bien que oui, lui répondit-il un peu durement.

Il lui en voulait à elle de la bêtise qu'il avait commis en lui ouvrant son coeur.

Certains invités étaient venus en voiture. Comme il n'y avait pas suffisamment de places dans l'écurie, on n'avait pas detelé les chevaux. Ils étaient attachés çà et là aux arbres et aux piquets de clôture, près des bâtiments.

Sans s'informer à qui il appartenait, ni si son propriétaire en aurait besoin bientôt, il choisit l'équipage le plus à son goût, sauta dans le carosse et fit monter la jeune fille près de lui.

Tout le temps du trajet, il fut taciturne.

Il la déposa chez elle, lui souhaita bonsoir et remonta chez lui au grand trot, apaisant au dépens du cheval son mécontentement intime. Car, il était mécontent! Car il s'en voulait! Une seule chose le consolait: la puérile satisfaction d'avoir prononcé de belles phrases...

On a dû le considérer comme un homme bien instruit. Cela il n'en doutait pas...

Il attacha le cheval là, où il l'avait pris, et, partit, à pied, sur le chemin. Il avait besoin d'activité physique, et aussi, de solitude.

...Et voici qu'il s'aperçut que Germaine, lui était indispensable... Un désir d'elle, l'oppressait, immense...

...Confiant en lui-même, il jugea qu'il en était digne. Il jura qu'elle deviendrait sa femme. L'obstacle qui se dressa, le fit rire. La différence de conditions!

Il n'y a pas de conditions sociales!...

Il se savait intelligent; il se savait énergique, il ne doutait nullement qu'un jour il ferait son chemin, qu'il se créerait une situation magnifique...

Tenace, comme il l'était, il décida de faire la conquête de la jeune fille, de marcher à l'assault de son coeur, de le contraindre à capituler.

Quand il aura sa promesse, quand elle lui dira les mots qu'il voudrait lui voir dire, alors il s'en ira, bousculant ceux qui s'interposeront entre son but et lui, et il édifiera un avenir grandiose, digne d'elle et de lui.

—Germaine! Ma Germaine! Ah! comme je t'aime! Comme je t'aime! (page 36).

Il savait qu'il était capable d'atteindre aux plus hauts sommets !

Tout ce qu'il avait voulu jusqu'ici, il l'avait réalisé. Il continuera.

Mais sa bêtise de tantôt, sa déclaration prématurée, le tracassait. Lancinant, comme un remords, il portait le regret de s'être conduit en écervelé...

—Elle a dû me trouver bien ridicule, songea-t-il...

Mais la pensée que ses phrases méditées de longtemps, et apprises par coeur, étaient bien tournées, le consola.

Longuement, il marcha dans la nuit.

Il s'étudia, s'analysa, se scruta, fouilla jusqu'aux plus profonds replis de son âme...

C'était trop vrai qu'elle lui était nécessaire.

—Elle a ri de toi et continuera de rire de toi...

—Et pourquoi ?

N'était-il pas beau, de la beauté forte du mâle qui possède avec la vigueur physique la puissance cérébrale qui permet de franchir les obstacles et d'atteindre l'idéal rêvé, quel qu'il soit et si haut soit-il...

N'avait-il pas, devant lui, tout l'avenir...

C'est vrai qu'il y avait sa famille... Mais le jour où elle consentira à devenir sa femme, il ne vivra plus ici... Elle sera pour lui la famille, la patrie, l'univers...

Il allait, échafaudant des projets, sûr qu'ils réussiraient parce qu'il sentait en lui une volonté ardente et qui ne reculerait pas...

Et non seulement il l'aimait, mais il la désirait physiquement, passionnément. Il la portait en lui, dans son coeur, dans son cerveau, dans sa chair ! Elle était incorporée à l'air qu'il respirait... elle faisait partie de l'ambiance où il se mouvait. Nature riche, profonde, dont les facultés sensitives s'étaient concentrées sur cet être unique, il portait comme une obsession la hantise d'elle.

Elle ? C'était sa voix; c'était ses yeux; l'ovale de ses joues, sa peau fine et claire; c'était sa taille, sa démarche... Il en était ensorcelé. Il se débattait dans un envoûtement dont il ne pouvait se défaire et que chaque jour rendait plus définitif.

Et elle ?

Elle ne savait pas encore si son coeur avait vibré sous l'amour comme une harpe aux cordes tendres...

Et cependant, durant cette année dernière de pensionnat, l'image de Victor, souventes fois s'était imposée, qu'elle n'avait pu chasser. Maintenant, depuis son retour, sans cesse elle y songeait et, quand il la quittait elle éprouvait une hâte grande de la visite prochaine.

Il était beau. Avec sa carrure d'athlète, il ressemblait à un jeune dieu, dans l'harmonie de ses formes masculines.

Le contraste entre ce qu'il était dans la vie courante, rude, dur, terre à terre et ce qu'il était avec elle, tendre, dévoué, sentimental, la touchait et la charmait.

Elle comprenait que cet homme, capable de tout briser, de tout détruire sur son passage, cet homme qui jamais ne se laissait abattre par aucun événement, elle pourrait le pétrir à sa guise, façonner son intelligence et son âme, les modeler comme elle ferait d'une terre malléable...

Elle se flattait que d'un geste, d'un regard, d'un mot, sa faiblesse dompterait sa force. L'habitude, la tyrannique habitude de le voir, de l'entendre, de l'imaginer là tout près, avait tissé autour d'elle un fil tenu, invisible, insensible, mais solide...

...Et les jours passaient... et les semaines passaient... et tous deux, jeunes, conquérants du futur, s'abandonnaient à la griserie de l'heure présente...

Son amour à lui se fortifiait, grandissait... et l'amitié amoureuse qu'elle éprouvait évoluait, insensiblement, en quelque chose de plus puissant, de plus troublant.

La muraille des objections élevée dans les débuts: disparité de condition et d'éducation, s'était écroulée...

Elle se sentait éprise... d'abord vaguement, obscurément... c'était plutôt une intuition qu'une conviction... puis, vainqueur des derniers doutes, l'amour s'empara d'elle irrésistiblement...

Elle regretta d'avoir souri le soir où il lui ouvrit son coeur.

Elle attendit la minute où, de nouveau, il lui dirait les mots enchanteurs, pour lui confier à son tour la grande tendresse de son âme.

Elle l'aimait ! L'éveil des sens s'accomplissait au milieu des langueurs et des vagues à l'âme indéfinissables qui l'accompagnent...

Lui, se taisait.

L'amour naissant de la jeune fille s'exaspérait de ce silence... Il en devenait plus intense...

IV

Il arriva que des amies de Germaine Bourgeois vinrent passer quelques jours au Pla-

teau. C'était Madeleine Landry et Juliette Dubreuil, deux compagnes de couvent. Dès lors, Victor Duval négligea ses visites. Durant toute une semaine, on ne le vit plus franchir la barrière de bois, ni fouler la gravelle des allées. Il avait peur de ne savoir quoi dire devant ces citadines qu'il devinait mondaines, et il ne voulait pas paraître ridicule.

D'ailleurs, la fenaison battait son plein. Il travaillait d'un soleil à l'autre. Il s'ennuyait bien parfois de ne pas apercevoir le minois joli qu'il adorait. Absorbé par son labeur, il oubliait dans la bonne fatigue physique ces pensées amollissantes.

Il chantait dans les champs lorsqu'il était seul, fredonnant des cantiques d'église ou des bribes de chansons entendues au chantier.

Par bonheur, la température était belle, idéalement belle. Il ne faisait pas trop chaud. Le firmament était de satin, un satin bleu pâle, chatoyant à l'oeil. L'air avait la saveur d'été : on le buvait.

Le dimanche matin, après la grand'messe, il resta sur le perron de l'église à causer avec les hommes, en écoutant, distraitement, s'égosiller le crieur. Il devisait des travaux de la ferme, sujet captivant pour ces gens, ignorant des nouvelles mondiales, et dont l'existence évolue, avec le cycle des saisons, dans une routine perpétuelle.

Une voix, près de lui, qu'il reconnut, le salua.

—Bonjour, Victor ! On ne vous a pas vu cette semaine.

Il toucha sa casquette et salua à son tour.

—J'ai été très occupé. Nous avons fait les foins.

Il quitta le groupe où il pérorait l'instant d'avant et rejoignit les trois jeunes filles. Elles étaient suaves en leurs claires toilettes estivales.

—M. Duval, mon voisin, fit Germaine, en les présentant.

Il inclina la tête et balbutia :

—Enchanté.

—Germaine nous a beaucoup parlé de vous, fit Madeleine Landry.

—Vraiment !...

Il s'aperçut qu'elle rougissait un peu et que les deux amies le détaillaient avec insistance. Cette banale phrase, mais qui récelait une infinité de choses, amena un silence. Il commençait à les envelopper. Alors il dit pour le briser :

—Vous aimez cela St. X... ?

—Beaucoup. C'est regrettable que nous partions ce soir. Sans cela nous serions allées faire les foins avec vous. Vous avez eu de l'aide l'an dernier ?

—Oui. Cette année, il serait un peu tard. Nous avons fini d'engranger hier.

En parlant, ils s'étaient rendus jusqu'à la remise où les habitants qui viennent des concessions attachent leurs chevaux durant les offices.

—Vous êtes venues avec Charbon ?

—Je le conduis moi-même à présent. Il est très docile depuis que vous l'avez dompté.

Comme se parlant à lui-même, il murmura :

—Je dompterai la vie de la même façon que j'ai dompté ce cheval.

Et son oeil gris prit une fixité étrange.

Il détacha la bête, aida les jeunes filles à monter dans le "phaeton" et salua à nouveau.

—Quand vous reverrai-je ?

—Demain.

—Alors, venez à bonne heure, dans l'avant-midi. Nous organiserons une excursion.

Il promit, n'ayant rien à faire.

Le lendemain, le jour s'annonça torride. L'atmosphère était lourde... l'air pénétrait difficilement dans les poumons... Les feuilles étaient immobilisées aux arbres. Pas un souffle ne les agitait... Les cigales criaient, criaient, criaient... Les sauterelles à tête verte voletaient d'un mouvement brusque de leurs ailes diaphanes. La mer avait une couleur grise. Elle était calme, unie et lisse... Elle semblait, vue de loin, à un miroir dépoli de fantastiques dimensions. Des mouettes, taches blanches dans ce gris, brisaient sa surface en y plongeant.

En cours de route, Victor Duval croisa un équipage. Le cheval suait par tous ses pores. Il en était luisant.

—Salue bien, père Marchand, cria-t-il à l'homme.

—Salue bien, mon Victor. M'est avis qu'y va mouiller. On va avoir de l'orage.

—Vous croyez ?

—Y fait trop chaud. Le temps est trop pesant.

—Vous pensez !

Il arriva sur le Plateau vers les dix heures. On l'attendait. Germaine avait projeté pour la journée une excursion sur l'eau jusqu'au Cap aux... à quelques trois milles de là. Un panier d'osier contenait les victuailles.

La veille, le député avait bien essayé de déconseiller sa fille. Comme toujours, il dut céder. Il voyait d'un mauvais oeil les visites trop fréquentes du jeune Duval. Ces sorties seul à seule lui paraissaient peu convenables.

Il se tranquillisa vite en songeant que bientôt il quitterait la campagne définitivement, sa nomination de conseiller législatif n'étant qu'une question de mois. N'ayant plus d'élections à subir, il n'avait aucune raison à cultiver une population qui l'embêtait.

Sans plus s'inquiéter du sort de Germaine, il était parti le matin pour Québec afin de régler quelques affaires personnelles. Prise bientôt dans le tourbillon des réceptions et des fêtes mondaines, elle oubliera vite son idylle villageoise, si, toutefois, idylle il y a.

La chaloupe gisait sur la grève, couchée sur le ventre. Victor la mit à l'eau, fit embarquer la jeune fille et s'installa aux rames.

La marée avait fini de monter. Elle se retirait lentement, découvrant la tête des plus hautes roches.

—Combien de temps ça va nous prendre ?

—Une grosse heure au moins. Moi, à votre place, je changerais d'idée. On va avoir de l'orage et ça ne sera pas long.

—Avec vous, je n'ai pas peur de rien.

L'air devenait de plus en plus suffocant. De l'autre côté du fleuve, large à cet endroit de dix milles, le ciel était noir, d'un noir profond, un noir de funérailles.

—Regardez les nuages. On n'aura pas le temps de se rendre au Cap.

Le noir avançait vers eux au-dessus du fleuve; la surface de l'eau s'irrisait. On devinait des vagues dans le lointain. Elles se rapprochaient. Où il voguait l'eau s'agita; elle ondula. Un coup de vent. Là-bas, les vagues grossirent. A leur crète on distinguait les moutons blancs. Une goutte d'eau tomba et fit sur le banc de la chaloupe une tache large comme un dix sous. Une autre tomba. Puis une autre.

Le tonnerre se fit entendre en sourdine.

La vague maintenant faisait danser la chaloupe.

Le chemin de fer qui va de Québec à Valclair, construit depuis huit ans à peine, longe le fleuve à cet endroit. On y trouve çà et là, le long de la voie ferrée, des "shacs" abandonnés qui ont servi à abriter les ouvriers durant l'époque de sa construction.

Tout en ramant, Victor surveillait le rivage pour atterrir vis-à-vis le premier abri.

Tout le fleuve était sombre. Le tonnerre gronda plus fort. Un zigzag de feu stria l'horzon. L'orage éclata.

Il enleva vite son veston et le jeta à Germaine.

—Tenez ! couvrez-vous.

Elle était pâle de peur, mais s'efforçait à sourire.

—Bougez le moins possible, cria-t-il.

Il dirigea l'embarcation vers la terre, en louvoyant pour empêcher les vagues de le prendre en flanc.

Le vent siffla puis se tût. L'air fraîchit. En un instant toute la chaleur du jour s'évanouit.

Drue, aveuglante, la pluie tomba; elle faisait en tombant un crépitement sinistre.

—Une seconde et j'accoste.

Quelques coups de rame, et la pince de la chaloupe glissa sur le sable.

La mer s'était retirée sur une distance de cent pieds. Le sable était tout imbibé, presque boueux. Il remarqua que la jeune fille était chaussée de légers souliers blancs et qu'elle risquait en s'aventurant sur ce terrain non seulement de les souiller mais de les laisser là.

Il se pencha vers elle :

—Voulez-vous ?

Sans attendre de réponse il la souleva entre ses bras. Il la recouvrit de son veston. Il soutint le panier par l'anse avec un de ses doigts replié en crochet.

La pluie était furieuse; elle lui fouettait le visage. Malgré sa force, il avançait péniblement. Non que son fardeau fut lourd, mais de la sentir là près de lui, d'entendre battre son coeur, de respirer presque son haleine lui faisait affluer le sang au cerveau. Ses tempes battaient... ses jambes étaient molles.. Il était oppressé, haletant.

L'orage maintenant battait son plein. Les éclairs déchiraient le firmament suivi de grondements à rendre sourd.

Enfin il atteignit le "shac".

Il ne la déposa pas par terre. Il était affolé, troublé par cette chair qui le frôlait.

Subitement, sans savoir ce qu'il faisait, il pencha sa tête vers la sienne; ses lèvres cherchèrent les siennes, les baisèrent éperdument.

Elle était plus pâle que tantôt. Elle ne se déroba pas. Les lèvres purpurines frissonnèrent sous le baiser. La gorge sèche, la voix rauque, il balbutia :

—Germaine, ma Germaine ! Ah ! comme je t'aime ! comme je t'aime !

Puis il se ressaisit et eut honte de lui-même. Il la déposa par terre et lui composa un banc rustique à l'aide de bouts de planches qui traînaient. Leur abri, qui n'avait ni porte ni fenêtres, était situé près du roc, qui le surplombait, à pic. Le bruit du tonnerre

en se répercutant y faisait un vacarme sinistre. La montagne vibrait. On aurait cru que les parois s'en détachaient pour tomber et se fracasser.

Tout à coup, une lueur aveuglante suivie d'une détonation brève, rapide, formidable. Un arbre, frappé par la foudre ,s'écrasa de tout son long. Tremblante, épeurée, pâmée, elle courut se blottir dans ses bras.

Il lui prit la tête entre ses deux mains, l'appuya sur sa poitrine large et chaude, et ses deux bras se refermèrent comme un rempart vivant.

—Il n'y a pas de danger, Germaine, je suis là.

Elle leva vers lui ses grands yeux violets, que l'émotion faisait plus grands:

—Avec toi, je n'ai pas peur.

Le temps lui sembla soudain d'une clarté de vermeil, et il pensa que mourir avec elle serait une mort douce, ineffablement douce.

La tenant toujours prisonnière de son étreinte, il plongea ses yeux dans les siens. Il buvait son regard où se lisait tout l'Infini des choses.

—Est-ce bien vrai que tu m'aimes ? C'est bien vrai ! Ce n'est pas un rêve. C'est moi... c'est toi...

Affaibli, le tonnerre s'apaisait.. Le ciel s'éclaircissait... l'orage s'en allait ailleurs.

Il desserra l'étreinte, lui prit la main et la conduisit vers la porte.

—Germaine ! Dis-moi que tu m'aimes !

—Je t'aime, dit-elle simplement, candidement.

—Tu m'aimeras toujours ?

—Toujours !... Embrasse-moi encore, veux-tu ?

Il lui conta qu'en l'apercevant pour la première fois, ses yeux purs l'avaient fasciné, son image s'était gravée en lui pour ne jamais s'effacer.

Comme pour fêter leur amour triomphant, la nature se faisait belle. Aux feuilles des arbres, il y avait partout des perles, des diamants, des turquoises qui brillaient dans la lumière rajeunie... Il y avait dans l'atmosphère quelque chose de calin, de caressant.

Après qu'il eut fait un feu pour sécher leurs vêtements trempés, ils dînèrent en tête à tête et passèrent l'après-midi à se conter mille riens, mille insignifiances entrecoupées par ces mêmes phrases qui revenait sans cesse comme un leit motiv.

—Tu m'aimes ?... Je t'aime.

Et les heures s'écoulèrent comme des secondes. Il nageait dans l'ivresse et l'enchantement du premier amour. Il était, dans sa vie, le premier homme ; elle était la première femme. Leur passé leur appartenait et l'avenir, ils décidèrent de le conquérir ensemble.

...Sacrée comédienne!!! accompagnant cette réflexion de phrases qui, pour n'être pas académiques, n'en étaient pas moins énergiques. En même temps un coup de poing consciencieusement appliqué sur sa table fit sauter en l'air ses cendriers avec ses pipes. Il se calma vite.

—Non... j'ai tort ! Elle était sincère à ce moment.

Soudain l'image de Pierrette se dressa devant lui.

Il sourit.

—Que vient faire Pierrette dans cette rêverie...

Ce que furent les jours qui suivirent ? Un bonheur sans ombre, une allégresse continue. Ils se voyaient quotidiennement, étaient sans cesse ensemble. Comme les deux pigeons de Lafontaine, ils roucoulaient. Ils passaient de longues après-midi sans presque se parler, à écouter chanter en eux l'hymne de leur printemps.

—Quand nous marions-nous ? demanda-t-elle une fois.

—Quand j'aurai une situation digne de toi... Nous sommes jeunes tous deux... M'aimes-tu assez pour attendre deux ans, trois ans, quatre ans ? Je suis sûr qu'un jour je serai quelqu'un. Rien ne me fait peur, ni les hommes, ni les événements.

Il lui fit part de ses rêves.

Elle se laissait bercer par sa voix, le suivait dans les jours à venir et qui leur appartiendraient.

...Et l'automne arriva.

Elle partit pour la ville où le député avait l'intention de se fixer définitivement. Il venait d'avoir l'assurance que dans un mois au plus tard il serait nommé au conseil législatif. Le matin même du départ, ils eurent leur dernière entrevue.

Elle était attristée, abattue.

—J'ai parlé à papa de nos amours. Il s'est fâché rouge. Il m'a dit qu'il ne consentirait jamais à ce que je devienne ta femme. Même il a ajouté qu'il ne permettrait pas que tu mettes les pieds chez nous tant que je ne serai pas majeure...

Cela fit rire le jeune homme.

—Ton père cédera bien. Si je veux, il faudra qu'il le veuille aussi.

—Ce n'est pas tout, les paroles... Ecoute-moi, je vais te demander un sacrifice. Tu

pars bientôt. Crée-toi un avenir et viens me prendre après. Quelques années c'est si tôt passées. Saches tout ce temps que je pense à toi, que je t'aime et cela te donnera du courage... C'est entendu ?

—C'est entendu puisque tu me le demandes. Dans quelques années je viendrai et je te dirai: Voici ce que j'ai accompli. Mais, ajouta-t-il, et ses yeux prirent une expression sévère et froide, si tu me trompes... Moi je t'aime pour la vie. Si tu t'es jouée de mon coeur pour tuer les heures fades de ta solitude... tu m'en rendras compte...

Il se radoucit et continua :

—Mais je te dis cela inutilement. Au revoir, Germaine.

—Au revoir.

Elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Quelques jours après il quitta St. X... à son tour pour aller hiverner en chantier.

V

L'hiver passa rapidement. Promu au grade d'assistant-contremaître, il avait vu ses gages augmentés. Il consacrait ses temps libres à la lecture. Il lisait passionnément tout ce qui lui tombait sous la main, des journaux, des revues et des livres qu'il se faisait expédier de Québec. Avec Germaine, il entretenait une correspondance suivie. Il lui racontait son existence et mêlait à un lyrisme éthéré des détails d'un "terre à terre" puéril. Il lui contait ce qu'il gagnait, l'argent qu'il mettait de côté et qui formait, comme il disait, "leur fonds matrimonial".

"...Dans trois ans, je reviendrai. Tu au-
" ras vingt et un ans. Tu seras majeure.
" Dans trois ans, je serai en mesure de t'ins-
" taller en reine, chez toi. Alors, nous tra-
" vaillerons à devenir les premiers dans notre
" pays. Tu vas rire de moi peut-être, mais
" il faut que je te dise qu'elle est ma devise:
"Ce qu'un autre a fait, je puis le faire." Et
" en répétant cette phrase constamment, je
" finirai par aller très loin. Dans quelle
" branche de commerce ou d'industrie dépen-
" serai-je mes activités ? Je ne le sais pas
" encore. Je vais me ramasser un magot
" d'abord... ensuite..."

Les réponses arrivaient régulièrement. C'étaient des retours sur le passé, des réminiscences de jours heureux. Elle lui disait aussi la vie qu'elle menait. Elle recevait beaucoup; elle sortait beaucoup. Elle lui apprit incidemment que désormais son père s'appelait l'honorable monsieur Bourgeois. A lire les relations, Victor avait parfois des moments où bouillonnait en lui une rage de brûles étapes. Il éprouvait une sensation de peur. Il craignait un malheur. Il imaginait, dans la grande salle du Château, sa bien-aimée tourner au bras d'un autre au son des musiques lascives.

Il voyait, comme au soir, les papillons autour des lampes, des jeunes gens fats et fades se presser autour d'elle.

Il chassait vite ces images. Il n'avait pas peur de la comparaison. Il était sûr de son coeur, et, dernière raison qui le rassénérait, elle était si jeune, si jeune.

La drave finie, une tentation folle l'envahit d'aller sonner chez elle... Il y succomba.

La bonne l'avertit qu'elle était en promenade, à Montréal, depuis deux jours, et qu'elle y séjournerait une semaine.

Il sauta dans le premier train pour Valclair et, de là, se rendit à St. X... Il trouva la mère malade. Il ne s'inquiéta pas outre mesure, passa une journée chez ses parents, sentit la morsure de l'ennui l'attaquer au coeur, fit une promenade au Plateau qui lui parut terne et triste, comme un cimetière, et, le lendemain matin, reprit le train pour Québec.

—Où vas-tu ? lui avait demandé le père.

—Je ne le sais pas.

Où il allait ? Il allait à la conquête de la vie. Il allait à la poursuite de la fortune. Il entrait dans la mêlée, décidé à faire son chemin et malheur à qui se posera en travers de sa route.

Il partait, confiant en lui-même, ne redoutant ni les événements ni les gens.

Et à l'avance, à l'idée de la lutte qui s'annonçait, à l'idée de débuter seul, sans appui, sans protecteur, il sentait déjà la fièvre le gagner. Il avait hâte des premiers déboires pour la satisfaction de les surmonter.

Son ambition devenait de plus en plus démesurée. Il la cultivait; il la chérissait.

" Il n'y avait qu'une femme que je pou-
" vais aimer et, dans ma condition, c'était la
" dernière à m'aimer."

Ces pensées roulaient dans sa tête pendant que le train l'emportait définitivement vers la ville. Un champ d'action illimité s'offrait à lui d'où naîtrait le labeur ardu, âpre, acharné.

Il avait soif du travail, du travail réconfortant parfois, mais plus souvent douloureux et cruel.

De retour à Québec, il se loua une chambre dans la Basse-Ville et commença la course

aux positions, occupation démoralisatrice surtout, comme c'était le cas, dans une période de marasme commerciale.

A toutes les portes qu'il frappait, on lui faisait la même réponse:

—Le personnel était au complet, les affaires étaient mauvaises... Peut-être plus tard...

Chaque soir il rentrait à sa chambre, les mains vides, pas plus avancé que le matin.

En passant près d'une maison en construction, il s'arrtêa. Un homme l'aborda.

—Cherchez-vous de l'ouvrage ?

—Qu'avez-vous à m'offrir ?

—J'ai besoin d'un journalier pour faire des formes pour le ciment. Y a de l'ouvrage rien que pour une semaine.

—Combien ça paye ?

—Deux piastres et demie par jour. Etes-vous prêt à commencer tout de suite ?

Il enleva son veston, retroussa ses manches de chemise. Ce fut sa seule réponse.

Il s'étonna de constater que les trois manoeuvres qui travaillaient avec lui étaient satisfaits de leur sort et que leur idéal n'allait pas plus loin pourvu que le chômage ne soit pas trop fréquent.

Il ne put comprendre leur état d'âme.

Le troisième soir, en entrant à sa chambre, il trouva une lettre pour lui, préalablement adressée à Saint X... et qu'on lui avait fait parvenir.

A l'écriture, il reconnut qu'elle était de Germaine. Elle lui contait sa promenade à Montréal où elle séjournerait probablement un mois. Elle s'y amusait beaucoup. A un grand bal donné en son honneur elle avait fait la connaissance d'un jeune homme charmant, fils de millionnaire, et qui s'intéressait beaucoup à elle. Elle terminait toutefois en le rassurant. Personne ne serait capable de lui faire oublier celui dont l'amour avait parfumé sa jeunesse.

De nouveau, la crainte l'envahit. De nouveau, il la surmonta.

Sa semaine terminée, il retira son salaire. On était au jeudi.

Il entra dans une banque, y déposa ses économies de l'hiver et ne garda sur lui que la somme qu'il venait de gagner. Il avait la ferme intention de ne vivre qu'avec ses gains futurs.

Comme il était à bonne heure, il allait faire un tour sur la Terrasse. Il s'accouda à la balustrade de fer et regarda le port.

Un bateau en partance pour l'Europe contournait l'Ile d'Orléans.

Cela lui donna l'idée de visiter le port.

Qui sait ? Peut-être là serait-il plus chanceux qu'ailleurs. Peut-être pourra-t-il partir lui aussi, vers ces mondes mystérieux, loin, bien loin, par delà le fleuve, par delà le golfe, par delà la mer...

Avait-il un pressentiment? Un embaucheur lui offrit une situation de "stoker" a bord d'un navire marchand. C'était dur, mais payant.

Le paquebot partait le lendemain. Il signa son engagement. Le voyage était long. Peu lui importait. Une occasion s'offrait de voir du pays, de se renseigner, d'étudier sur place les moeurs et les conditions économiques des nations qu'il ignorait.

Il remit sa chambre, écrivit un petit mot à sa famille, une longue lettre à Germaine, et le coeur allègre, s'embarqua.

Ce que fut la traversée, sa première traversée? Un enfer. La mer fut houleuse, mauvaise continuellement.

Peu habitué à ce genre de travail, lui, l'homme du grand air, l'amant de la liberté, il se coucha, tous les soirs, son quart fini, épuisé de fatigue. Le torse complètement nu, brulé par la chaleur intense des fournaises, l'esprit alourdi par la monotonie d'une besogne déprimante, il était devenu un automate, une machine dont la fonction unique consistait à approcher le charbon à l'aide de longues pelles, et, à satisfaire, Vulcain moderne, l'estomac gigantesque du monstre de fer.

Dans la flamme rouge, bleue, jaune et blanche, il voyait se dessiner des figures simiesques. Il avait des hallucinations: la fièvre le rongeait...

Une journée, il craignit d'être malade. Il ramassa toute son énergie, la tendit vers la résistance, surmonta le dégoût physique que lui inspirait ce travail implacable, songea aux belles pièces blanches, et aux jolis billets bleus qui le récompenserait, et, s'y habituant, il y trouva un certain charme.

A la première escale, il eut deux jours de congé. C'était à Liverpool. Il erra par la ville, s'attabla dans les "saloons" où il n'absorbait qu'un verre de bière de temps à autre parce qu'il était parcimonieux de ses finances, essaya d'entamer la conversation avec d'autres matelots s'initiant à la possession d'une langue inconnue pour lui: l'anglais.

Pendant deux ans, il vagabonda de par le monde, sillonnant les mers.

Il connut des nuits de velours sous les tropiques, nuits inciteuses de volupté... mais

les amours faciles des ports de mer le laissaient indifférent.

Il connut les villes les plus populeuses, les plus denses, les plus sales et les plus belles. Il visita des quartiers riches et des quartiers pauvres, des palais de marbre et des bouges.

Son bagage de connaissances s'enrichissait de toutes les merveilles contemplées, de toutes les impressions éprouvées, de toutes les sensations perçues.

Il vit comme le monde était petit, malgré son immense superficie. Pourtant, les mêmes appétits étaient déchaînés. C'était la même course effrénée, effrayante, brutale, vers l'or surtout dans les centres commerciaux où il s'attardait de préférence.

Il étudia l'humanité sous ses aspects divers, variant suivant les climats, les coutumes, les races, mais au fond, terriblement identique. Il prit part à des rixes nombreuses ce qui lui était une sorte de partie de plaisir.

Il se jouait maintenant de son travail. Il savait quelle capacité d'effort il commendait et se félicitait de le pouvoir accomplir si aisément. Il s'était fait à ses fournaises. Il en avait peuplé la flamme non plus des terrifiantes visions des débuts, mais d'autres plus gracieuses, plus réjouissantes.

Quand il était de quart, il se donnait des représentations. C'était son grand guignol. Les personnages: c'était Elle. C'était lui. La pièce, c'était "Demain". Demain! mot magique! mot de consolation! mot d'espoir! Demain, c'est la joie, c'est le bonheur. Demain, c'est l'idéal qu'on croit étreindre, le rêve qu'on réalise.

Un matin de septembre, un yacht accosta le paquebot... Il le vit approcher. Il était au repos et regardait la mer par le hublot.

C'était le pilote nouveau, celui qui guiderait le vaisseau vers Québec. On était dans les eaux canadiennes!

Il se serra la poitrine de ses deux mains pour en comprimer les battements.

Quelques jours encore, et, de nouveau, il verra, dans le visage adoré, briller les deux étoiles vivantes.

— VI —

Son engagement était terminé. On lui remit le paiement de ses sueurs. Il alla le déposer à la banque, où chaque trimestre, sous forme de mandat, il envoyait le fruit de ses privations. Il possédait $1,800 à son crédit... une fortune.

Comme elle signifiait de sacrifices et de misères!

Il retourna à sa même chambre, qui par hasard était disponible, fit sa toilette, consulta l'Index des Adresses, lut: "L'hon. M. Bourgeois, Chemin Ste-Foye, No...."

Il héla un cocher et s'y fit conduire. Il tenait serré sur son coeur le précieux carnet de banque. Il était fier de ce résultat. Il pouvait désormais regarder sans crainte les années à venir.

—Plus vite l'ami! cria-t-il au cocher.

Il trouvait tout beau autour de lui. Il avait envie de sauter en bas de la voiture et d'embrasser les passants.

—Tout à l'heure, je la verrai! Je la verrai! Je la verrai! se répétait-il à lui-même. Il avait une impatience grande de pénétrer en vainqueur dans la maison qui l'abritait.

Il vivait par anticipation, l'émotion de sa bien-aimée, en l'apercevant, et machinalement, il faisait le geste d'ouvrir les bras.

—Quel sorte de cheval avez-vous. Il n'avance pas. Mais fouettez-le donc.

—Il va bien assez vite, répliqua le cocher. Y est au grand trot. Vous êtes pas dans le feu.

—Ca, ça ne vous regarde pas. J'en sors du feu.

Il lui sembla que le temps, depuis son départ du Plateau, avait cessé de marcher. Il lui sembla qu'il l'avait quitté de la veille.

—Quelle sera la couleur de sa robe? Se peigne-t-elle toujours de la même façon?

Ah! Ce qu'elle va lui en poser des questions! Elle ne sait pas... Mais oui elle sait...

—Je lui écrivais de chaque ville où nous arrêtions. C'est vrai que je ne donnais pas grand nouvelles...

"Je t'aime et je pense à toi". Combien de fois lui ai-je écrit cela? La dernière carte portait le numéro 73. Donc, 73 fois...

Et il souriait, souriait, souriait, dans l'attente d'un bonheur!

—C'est ici.

—Enfin.

Il descendit, paya la course, et sonna à la porte.

—Mon Dieu! qu'ils tardent donc à ouvrir!

Une bonne se présenta, en toilette noire, avec un tablier et un bonnet blanc.

Délibérément, il entra.

—Dites à Mademoiselle Germaine que Victor Duval l'attend...

Il examina le salon. C'était riche, délicat.

Les meubles étaient légers de pur style Louis XV. Il y avait à la muraille, un portrait de Germaine... Sur une table, au centre, celui d'un jeune homme. Il n'y fit guère attention, et s'absorba en extase, dans la contemplation de la jeune fille.

—Mademoiselle Germaine n'y est pas, Monsieur.

—Ah!

Il blêmit.

—Dites-lui que je reviendrai ce soir et que je tiens absolument à la voir puisque je repars cette nuit même.

Il était désemparé. Il avait l'air piteux du chasseur qui revient bredouille.

Le soir il recommença la même démarche... avec le même succès.

Germaine n'y était pas!

Une inquiétude l'envahit! Non... cela ne se pouvait pas...ce n'était pas possible...

Il déambula au hasard par les rues en proie au spleen.

Finalement, il échoua dans une taverne; il y demeura jusqu'à la fermeture.

Le lendemain, vers une heure et demie de l'après-midi, il sonna à nouveau, Chemin Ste-Foye.

Ce fut elle-même qui ouvrit.

En l'apercevant, elle rougit:

—Bonjour... Victor... quand êtes-vous revenu?

—Hier!

Au son de sa voix, à l'expression du visage, il devina la catastrophe probable. Sur son bonheur pendait l'épée de Damoclès.

Dans le salon, le malaise s'installa avec eux.

Elle évitait de le regarder. Lui, au contraire, la scrutait du regard, la fouillait, la pénétrait.

—Qu'est-ce qui est arrivé, Germaine, que ma visite ait l'air de vous causer tant d'ennui.

—Rien...

—...Tu... ne n'aimes donc plus?

Il s'était levé, et appuyé des deux mains à la table qui les séparait, il se pencha vers elle pour cueillir la réponse au sortir de ses lèvres.

La réponse ne vint point.

Anxieux, la voix étranglée, il demanda une autre fois:

—Tu ne m'aimes donc plus?

Elle leva vers lui ses yeux violets. Elle vit la mâle figure tourmentée par le doute. Elle eut pitié... et continua de se taire.

Impatient, il répéta sûr à présent du malheur, mais ne voulant pas y croire:

—Tu ne m'aimes donc plus?

Elle balbutia:

—Oui... mais... mais...

—Mais quoi! Parle-donc!

La froideur autoritaire de cette injonction la fit se redresser... et, le regardant à son tour dans les yeux:

—Je me marie dans trois jours.

Le sang se retira de ses veines... Il devint exsangue, d'une pâleur terrifiante... Ses lèvres frémirent... Elles s'entr'ouvrirent dans une grimace et un son faible, sortit de sa gorge.

—Ah!

Tout tournoya.

Il s'appuya fortement à la table, pour ne pas tomber. Son coeur se serra, se serra, se serra. Tout le sang s'en échappait par larges gouttes... Sa gorge séchait... Il avait peine à respirer.

Les lèvres continuèrent à frisonner.

La voix blanche, il dit:

—Non! Ce n'est pas vrai.

Il s'anima:

—Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Dis-moi que ce n'est pas vrai... Il faut que tu me le dises...

Puis, il devint suppliant:

—Tu m'aimes encore, ma petite Germaine, C'était pour rire n'est-ce pas que tu m'as conté cette histoire...

Une larme dans son oeil brilla qui glissa lentement le long de ses joues...

Il était navrant et ridicule: ce colosse, cette brute, les mains tordues de supplication devant cette jeune fille frêle.

Elle ressentit beaucoup de fierté de constater jusqu'à quel point il l'aimait puisque l'idée seule de l'avoir perdue l'écrasait physiquement, en faisait une loque pantelante.

Elle se repaissait de cette vue... Elle jouissait de ce spectacle... Elle respirait, dans sa cruauté inconsciente, l'hommage de cette souffrance, souffrance, dont elle, elle seule était la cause.

En cela, elle était bien femme. Il y a dans toute fille d'Eve, une tigresse qui dort. Et comme la vue du sang agit sur le fauve et réveille sa vraie nature, la vue de la douleur morale agissait sur elle, et réveillait au fonds d'elle-même, le sadisme humain, que la civilisation n'a pas réussi à étouffer.

Elle eut honte bientôt de ses sentiments et l'autre partie d'elle même prit le dessus.

Elle éprouva une pitié intense et voulut mettre un peu de baume sur les plaies béantes.

—Mon pauvre Victor, il fallait bien en arriver un jour où l'autre à cette solution. Notre idylle c'était quelque chose de beau, de trop beau; ça ne pouvait durer. Nous étions jeunes tous deux, inconscients des exigences de la vie.

Dur, ayant repris la maîtrise de lui-même, il l'interrompit:

—Et pourquoi? Ne m'aviez-vous pas promis de m'être fidèle toujours... de m'aimer toute la vie! Vous sembliez sincère... Moi j'exige que vous teniez votre promesse... Vous m'aimez... tu m'aimes... Souviens-toi...

—J'ai cru vous aimer. Je ne vous ai pas aimé... Vous savez... à la campagne, on se laisse enthousiasmer facilement. J'étais ignorante du monde, vous en avez profité. D'ailleurs je vous ai dit que papa s'opposait à notre union. Qu'aviez-vous à m'offrir...

—Mon amour! Le monde! L'univers! N'est-ce pas suffisant?

—Ce sont des phrases... Nous ne pouvons pas, nous ne pourrons pas nous comprendre. Nous ne sommes pas du même monde. A la campagne, c'était bon... Pas à la ville... Vous êtes habitué à la pauvreté, moi au luxe. Vous êtes d'un milieu, moi d'un autre.

Son orgueil cravaché, se rebella.

—C'est cela! Vous mariez une situation dans le monde. Ce qu'il vous faut c'est quelque fils à papa insignifant qui porte de beaux habits, possède de belles relations, espère un bel héritage... Je vous ai suppliée tout à l'heure et j'en ai honte... Vous n'étiez pas digne que je vous épouse... Mais le mal que vous me faites... le bonheur que vous me volez, vous me le paierez... Vous n'avez pas eu confiance en moi, suffisamment... pour m'attendre... Très bien... Mais... votre mari... quel qu'il soit, je le briserai... un jour... et je vous briserai avec... Le rang social?... Quelle bêtise! Ma famille vaut la vôtre... et je vous vaux mille fois... Parti de rien, j'irai plus loin que celui que vous avez choisi... Et vous regretterez... m'entendez-vous... vous regretterez...

Il parlait par phrases heurtées, saccadées, soulageant son coeur de toutes les pensées amères qui l'oppressaient... Et il la regardait... et il la contemplait... et il l'admirait... la trouvant plus belle qu'autrefois... plus fascinatrice, plus séduisante surtout depuis cette conviction de l'avoir perdue... Un autre que lui, la possédera...

Ses lèvres le narguaient en le tentant, ses lèvres purpurines et sensuelles...

Il s'approcha, lui saisit le bras, l'attira à lui, d'un mouvement brusque et sur ses joues, sur ses yeux, sur ses lèvres, il la baisa fougueusement, passionnément.

Il était pris de vertige, de folie. Il s'acharnait à vouloir retrouver sous ses baisers l'ivresse de jadis. Elle les subissait, mais n'y répondait pas.

—Laissez-moi cria-t-elle, laisse-moi.

—En voilà que mon successeur n'aura pas, siffla-t-il entre ses dents, en la relâchant.

Elle le souffleta de toute sa force...

Il la dévisagea, l'air hébété; en se passant le revers de la main, lentement, sur sa joue chaude du soufflet.

Le bras tendu, elle lui indiqua la porte...

—Vous savez par où vous êtes venu...

—Vous... vous... me chassez...

—Je vous chasse.

Il se ressaisit, retrouva sa dignité, arrangea ses cheveux, redressa la taille, et ce fut d'un ton posé qu'il lui dit, en prenant congé.

—Vous me chassez! Soit! Mais un jour, vous viendrez vous jeter à mes pieds... vous viendrez me supplier... m'implorer... au revoir.

—Adieu!

— VII —

Si l'on eut demandé à Victor Duval quel trajet il avait accompli en quittant Germaine Bourgeois pour revenir à sa chambre, il n'aurait, certes, pu le dire.

Il arriva chez lui, tard dans la soirée. Il ne se rappela pas quelles rues il avait suivies, ni ce qu'il avait fait, depuis, que d'un geste, elle lui eut indiqué la porte. Il avait marché, marché, indifférent à tout, comme un automate.

Il ne souffrait pas. Il était dans une sorte de torpeur qui avait engourdi ses facultés sensitives et mentales.

Il éprouvait une lassitude physique profonde. Il était exténué, rendu à bout.

En l'apercevant gravir l'escalier d'un pas pesant, le corps raide, la tête droite, le chapeau sur les yeux, le regard vide, semblable à un somnambule, sa maîtresse de pension qui le croisa sur le palier, ne put s'empêcher de s'écrier:

—Qu'avez-vous donc, Monsieur Duval, êtes-vous malade?

Il ne lui répondit pas, ne la regarda même pas, et continua du même pas mesuré et lourd.

Il introduisit la clef dans la serrure, ouvrit la porte, s'assit sur une chaise, et demeura, une grosse heure durant, dans la même position immobile et fixe.

...Puis il éclata de rire... C'était un rire nerveux, strident... un rire qui glaçait. Il se leva et se trouva devant la glace de sa commode qui lui renvoya son image. Elle lui fit peur.

Il lui décocha un coup de poing formidable. La glace vola en éclat. Il en eut le poing meurtri, ensanglanté.

Des pas, dans le passage, se firent entendre.

—Monsieur Duval... Monsieur Duval...

—Qu'est-ce que vous me voulez, Madame Gendron?

—Mon Dieu! Monsieur Duval... Mais qu'avez-vous donc?

—Fichez-moi la paix!... Votre commode je la paierai... Je tiens à être seul... je n'ai besoin de la sympathie de personne... Allez-vous-en... que je vous dis!

Il referma la porte violemment, se jeta sur son lit, mordit ses oreillers de rage.

Les sanglots lui montaient à la gorge et l'étouffaient.

Tout à coup, il se sentit seul. Un grand vide était en lui, autour de lui, partout.

Les larmes coulèrent sur ses joues. La douleur tordait ses traits en une grimace.

Il souffrait sans pouvoir localiser sa souffrance! Il se mordit les lèvres jusqu'au sang... refoula ses larmes qui, pourtant, l'avaient soulagé.

Son orgueil criait... son pauvre orgueil humilié... Il s'en voulut à lui-même d'avoir pleuré... "Elle me le paiera! Elle me le paiera!"

Il s'apaisa. Une tristesse intense l'envahit, et, c'était son coeur maintenant qui lui faisait mal... Il y avait là, dans sa poitrine, quelque chose qui rongeait, dévorait, consumait... Son coeur pleurait!...

Il se surprit à murmurer: Ah! comme je l'aimais! Et sa chair à son tour, toute sa chair, cria de désespérance.

Jamais plus! Il la trouvait désirable, plus désirable que jamais! Il la portait en lui; il avait faim et soif d'elle. Il avait la hantise de ses caresses. Il la voulait, à lui, rien qu'à lui! Jamais plus il ne connaîtra la saveur de ses baisers...

A songer à l'inconnu du lendemain, il fut saisi d'une rage folle... Il serra les poings... ses ongles pénétraient dans les paumes qu'ils faisaient saigner... et, pour faire diversion, comme un enfant qu'affole un mal de dents, il se mordit le bras, riant de cette douleur physique.

L'accalmie se produisit... Il s'étendit sur le lit... et comme si son aventure fut celle d'un autre, il l'étudia, il l'analysa. Il avait pris le dessus... Il était sauvé. La crise, la grande crise qu'il redoutait et qui aurait pu le conduire à la folie et au meurtre était passé... Il en était sortit victorieux.

Ayant recouvré tout son calme, il reconstitua les événements qui avaient amené ce dénouement inespéré... Aidé des bribes de conversations et de lettres qu'il possédait, il se l'imagina.

Les absents ont toujours tort. Il avait eu tort de partir pour un si long temps. Ignorant de la vie, il croyait à la constance chez la femme, à la pérennité de son amour.

A ce propos lui revint à l'esprit la confidence d'un de ses compagnons de peine, à bord du navire.

C'était un homme instruit, intelligent. La trahison de sa fiancée en avait fait un raté. Depuis un an ce jeune homme fréquentait une personne adorable. Il venait de la fiancer avec entente qu'ils se marieraient dans deux mois. La jeune fille fit un voyage de trois semaines aux Etats-Unis chez l'une de ses compagnes de couvent, y rencontra un jeune américain, s'en éprit et ne voulut jamais revoir son fiancé. Il est vrai qu'elle repoussa les avances de sa dernière conquête quand celui-ci fit le voyage à Québec, dans la seule intention de la revoir.

—"Je ne suis donc pas le seul! pensa Duval en se remémorant cette confidence. Ah! les v...! grommela-t-il.

Il se rappela certain passage d'une lettre de Germaine où elle lui confiait avoir connu à Montréal un fils de millionnaire et qui s'intéressait à elle. Partant de ce point de départ il procéda par déductions et en arriva finalement à la solution réelle.

Fidèle d'abord à l'aimé absent, elle s'était, peu à peu laissé circonvenir par son milieu. Elle avait établi les différences entre ses manières encore frustres de villageois mal dégrossi, et les manières délicates et polies des jeunes citadins qu'elle fréquentait. Elle regretta d'avoir presqu'engagé sa parole... mais ils étaient si jeunes. Et puis, il comprendrait facilement que les relations entre

eux devraient se borner à un flirt d'été. Lutter n'était pas son fait.

Habituée à l'adulation et à tous ses aises, la perspective de débuter avec Victor Duval au bas degré de l'échelle, d'avoir à subir les critiques de son père et les moqueries de ses amis, avait tué le peu d'amour que la longue disparition n'avait pas étouffé.

C'était logique... simple... implacable.

Le mariage de Germaine Bourgeois, fille de l'honorable M. Bourgeois, avec Pierre LeMoyne, le fils de Jacques LeMoyne le richissime Montréalais propriétaire d'une des plus importantes fonderies du pays, défrayait depuis longtemps, les chroniques mondaines de la vieille capitale. Germaine était très lancée dans ce qu'on est convenu d'appeler la "Société", terme exclusif et un peu renversant dans un pays où les "familles" existent depuis deux ou trois générations au plus et où la classe dirigeante est issue pour la majeure partie de cultivateurs, d'épiciers et de bouchers.

Le matin du mariage tout le Québec chic se pressait aux abords de la Basilique.

C'était une journée splendide de septembre, pleine de soleil.

Les limousines les plus somptueuses stationnaient tout autour de l'église. Le temple était rempli d'une foule brillante d'invités et de curieux... On admirait l'élégance du marié et la grâce de la mariée. Lui, mince, svelte, en sa jaquette bien ajustée; elle, ravissante en sa riche toilette blanche...

L'orgue entonnait la marche nuptiale du Lohengrin de Wagner. Par les verrières la lumière pénétrait multicolore et chatoyante.

Ils sont à genoux tous deux au pied de l'autel; un vieux prêtre, courbé et blanchi, leur pose la question sacramentelle et les bénit.

Et pendant qu'il lui passe au doigt l'anneau qui les unit, il y a quelqu'un au fond, debout, adossé à une colonne, qui écoute en son coeur, frapper sur le cercueil de ses rêves, les clous de la réalité.

Il y a quelqu'un qui entend, distinctement, dans son cerveau que brûle la fièvre, sonner les glas de son bonheur.

Il ne bouge. Il est impassible. On ne sait ce qu'il pense, ni même, s'il pense.

A l'examiner on verrait ses joues trembloter légèrement... on verrait une petite flamme vaciller dans les prunelles. Si l'on mettait la main sur son coeur, l'on entendrait le minuscule forgeron dont parle Henri Heine frapper et refrapper sur le cercueil où gisent avec les illusions défuntes le grand Rêve mort.

Et pendant que le cortège défile, il est resté à son poste pour la voir passer, pour le voir passer aussi, lui qui devra payer également, parce qu'il le charge des péchés d'Israël. Ce couple que le bonheur auréole ne peut pas, ne pourra jamais lui être indifférent.

L'orgue chante... Et les notes graves, solennelles résonnent dans le vaisseau qu'ils emplissent, et qui chante lui aussi.

Les jeunes mariés sont près de la porte. Bientôt elle va presque le frôler... Elle est là près de lui qui darde sur elle l'éclat de son regard glacé où se lisent des menaces.

Elle sert plus fort le bras de son mari et, dédaigneuse, détourne la tête pour contempler avec amour celui dont elle est la compagne pour toujours, "for better, for worse".

Et Victor Duval la suit par la pensée... Il la voit au soir de ce grand jour, dans la maison de l'homme, devenir sa chose.

Un voile rouge s'étend devant lui; un frisson le parcourut... une douleur.

Les derniers invités et les derniers curieux sont sortis.

L'église est déserte. Il ne reste que lui.

Une pensée mauvaise l'obsède. Il vient de comprendre que tout ce qu'il y avait de bon en lui est évanoui.

Le Victor Duval qu'il était, est mort.

Dans tous les gens qu'il voit, il aperçoit des ennemis. Il en veut à la création toute entière.

Il se sent seul, seul, seul.

— VIII —

La solitude, en l'accablant, le fit se rappeler qu'il avait une famille. Il l'avait oubliée depuis son départ. L'amour qu'il portait à Germaine avait suffi pour remplir sa vie. Elle lui tenait lieu de tout. Elle était sa famille, sa patrie, son univers. Hors d'elle, rien n'existait.

Le temps avait fait son oeuvre. La mère Duval était morte depuis déjà deux ans, les premiers temps qu'il était en mer. On n'avait pu lui faire parvenir la nouvelle, dans l'ignorance où l'absence de lettres les tenaient sur son sort.

Louis Gervais, le mari d'Alphonsine exploitait la terre paternelle; Albert et une petite soeur demeuraient avec eux.

Quand Victor arriva chez lui, il constata avec plaisir qu'une maison neuve et spacieuse

s'élevait à côté de la masure ancienne, indice de temps meilleurs.

Sur un banc, près du seuil de la porte, le père se chauffait au soleil. Il était vieilli, ride, courbé. Il marchait péniblement et à l'aide de deux cannes noueuses.

—Comment ça va, le père? lui jeta-t-il en guise de bonjour.

—Ca va pas pan toute.

Sa voix aussi était cassée. Elle chevrotait...

—Depuis que je me suis fait ruer, et depuis qu'ta mère est morte je me suis pas remis.

—La mère est morte ? Quand ?

—Ça va faire deux ans betôt.

—Ça va faire deux ans betôt.

—Vous ne me l'avez pas fait savoir.

—Tu nous avais pas dit où qu't'étais... Ça va bien mal pour moé... depuis ce temps. J'ferai pas vieux os.

—Vous êtes encore jeune, le père. Faut pas vous laisser aller.

—Moi, j'suis ben fini. J'en ai pus rien que pour queuques jours. La vieille carcasse est usée. C't'égal, j'suis content. J'voulais pas partir sans te revoir. Pis toé, comment ça vas ?

—Ça va bien.

—Pis tes amours. As-tu eu des nouvelles d'la p'tite Bourgeois ?

—Elle est mariée.

—C'est ben mieux de même. C'était pas ane femme pour toé. T'es pas de son monde.

Il toussota. Sa tête blanchie branla, ses lèvres remuèrent fébrilement.

—Mon Victor, écoute moé. Faudra un jour que tu t'maries. Prends donc ane bonne fille de par cheu nous.

Il alla pour se lever. Cela dut lui demander un grand effort, car il y allait péniblement.

—Louis !

Le gendre apparut.

—Tiens, bonjour Victor! Il y a longtemps qu'on t'a vu.

—En effet, Louis, il y a bien longtemps.

—T'as changé gros.

—Ça se peut.

—T'as un air farouche! un air "rough".

Ils aidèrent le vieux à entrer.

Il se plaignit de douleurs violentes par tout le corps, et d'un point au coeur.

—Voulez-vous qu'on fasse venir le docteur ?

—Quoi ce qu'y peut faire? J'sais bien, moé, qu'en ai rien que pour queuques jours. Y manque d'huile dans la lampe. A va s'éteindre. Tout de même j'suis content qu'tu soyes là, mon Victor. Tes frères sont venus c't'été. Y vont ben.

Trois jours après, il mourut.

Ses funérailles furent simples et touchantes comme sa vie.

Après le service, comme c'est la coutume à la campagne, il y eut un grand fricot. Après une dernière poignée, parents et amis retournèrent chez eux. L'oubli recouvrit de son voile celui qui fut un travailleur austère, courageux et obscur.

Deux jours après, Victor partait pour Montréal. Il avait appris à Québec, qu'après son mariage, elle irait demeurer dans cette ville, où son mari avait ses affaires.

Il avait combiné tout un plan d'action qu'il lui tardait de mettre en marche. Il avait un but nouveau. Il voulait l'atteindre à tout prix, dut-il pour cela y dépenser toute sa vie. Quand il voulait une chose, il la voulait bien.

Sa sensibilité morale était morte à jamais.

Il venait de s'en rendre compte au peu de peine éprouvée par cette brusque disparition des siens. Il en était content. C'était un obstacle de moins. Il ne connaîtrait pas ces minutes d'attendrissement qui compromettent trop souvent le succès des plus belles entreprises.

Trois ans se sont écoulés depuis que Duval a foulé, pour la première fois, l'asphalte de la métropole. Les tâtonnements des débuts sont choses finies. Finies, également, les longues journées d'attente dans l'antichambre des bureaux, les démarches ennuyeuses chez les employeurs, en quête d'un peu de travail.

Il possède un capital assez considérable, très considérable même, si l'on considère le peu de temps qu'il a mis à l'amasser et toutes les difficultés qui ont surgi devont lui.

C'est un dimanche d'octobre.

Il vient de terminer son dîner pris en commun avec les autres pensionnaires. Retiré à sa chambre, il grille un cigare, en faisant le relevé de ses activités à date, et en étudiant pour les jours qui viennent la ligne de conduite à suivre.

Sa chambre, rue St-Hubert, dans l'une de ces anciennes maisons jadis cossues, aujourd'hui converties en garnis, est vaste et donne sur le devant. Deux grandes fenêtres l'éclairent. Entre les fenêtres, accotée au mur, une table: sa table de travail. Un lit simple dans un coin, une commode, une bibliothèque et quelques fauteuils composent tout l'ameublement. Sur les murailles aucune gravure.

Regardant monter la fumée de son cigare, il repassa ses premiers hauts faits.

Vite, il a retrouvé la confiance en lui-même que son déboire d'amour lui avait fait perdre. Si les premiers jours il s'est promené par les rues, timide et honteux, rasant les bâtisses, s'imaginant que les gens riaient de sa mésaventure, il s'est vite ressaisi.

Au bout d'une semaine, il était à l'oeuvre. Les journaux dépliés devant lui, aux pages des petites annonces, il avait consulté la colonne des "emplois vacants". Rien ne lui convenait. On demandait des barbiers, des bouchers, des journaliers, des plâtriers, des hommes de métier. Un entrefilet au bas d'une page: "Agent d'assurances..." avait attiré son attention.

Dès le lendemain, il se présenta au bureau de l'Inspecteur en chef de la province. La position lui sourit d'autant mieux qu'il devinait que c'était un labeur ingrat, plein de déceptions, et qu'il demandait pour réussir beaucoup de constance. Par contre, les gains étaient illimités. Il commença donc, étude faite des diverses propositions, sa chasse aux "risques". Il ne s'occupait pas des petites gens. Il alla voir ceux qu'on appelle "les gros bonnets" et leur parlait de polices de $10,000, $15,000 et $25,000. Les rebuffades furent innombrables. Elles le laissèrent froid. En aucune façon, elles n'altéraient son imperturbable flegme. Il forçait les consignes, s'ingéniant à trouver un tas de petits moyens pour pénétrer chez les magnats de la finance. Il se sentait chez lui partout. Il multiplait ses visites, partait à bonne heure le matin, prenait une demi-heure pour dîner, rentrait pour souper tard dans l'après-midi, et le soir, dans la veillée, il relançait ses "prospects" à domicile.

D'aucuns le recevaient brutalement. Il leur répondait sur le même ton, appuyant ses démonstrations de coups de poing sur les tables. Tenant ses yeux rivés sur ceux de son interlocuteur, il entassait arguments sur arguments, et finissait par épuiser son homme qui, de guerre lasse, signait. Quelques-uns chez qui il avait frappé lui offrirent des situations avantageuses et d'avenir. Ils flairaient chez cet être lourd d'aspect des possibilités étonnantes. Ils étaient séduits, fascinés par cette tenacité qui ne se relâchait pas.

Mais toutes les propositions, si alléchantes fussent-elles, il les avait refusées.

Ce qu'il désirait, c'était d'être son maître et non le serviteur des autres. Cette sollicitation d'assurances n'était qu'une transition; elle était un moyen non un but. Elle lui permettait d'observer mieux les hommes de commerce et de finance, de s'initier davantage aux secrets des affaires.

Le résultat de son ardeur ne manqua pas de se faire sentir. Dès la première année, il avait "écrit" pour deux cents mille dollars, chiffre doublé l'année d'après, quadruplé récemment. Au tableau d'honneur de sa compagnie il figurait comme le meilleur vendeur du Dominion.

Il venait d'offrir sa démission malgré les perspectives les plus attrayantes. On lui proposa la gérance générale pour la province de Québec.

—Merci! j'ai mieux que cela.

En réalité, il n'avait rien en main.

Il consulta son livre de banque. Une transaction avantageuse: l'achat d'une maison dont le propriétaire, pris dans des difficultés d'argent, avait dû se défaire à vil prix, et que lui, Victor Duval, avait revendu à gros prix. Quelques prêts à taux usuraires à des compagnons de travail, ajoutés à ses commissions légitimes, le faisaient possesseur d'un assez beau capital.

Depuis quelques mois, il surveillait les fluctuations de la Bourse. Il s'était graduellement initié à ce genre d'affaires, par des lectures, par de fréquentes visites chez les courtiers, par des questions posées judicieusement à des personnes renseignées.

Un stock entr'autres l'intéressait. Depuis un mois il montait chaque jour de un, deux, trois, quelque fois quatre points. Il prévoyait là une inflation artificielle... Il avait atteint son maximum de hausse. Parti à 238 il était rendu à 293. Quelques informations de bonne source lui avaient permis de savoir que c'était là un "boum" non justifié.

Il supputa combien cela lui prendra pour vivre durant un mois et décida de jouer le tout pour le tout, de spéculer sur la baisse, d'après ses calculs, inévitable, baisse qui sera suivie elle-même d'une réaction... dont il tirera également profit...

Vers trois heures, il prit son chapeau et sortit. Il avait besoin d'exercice physique. La température était fraîche, invitante à la promenade.

Il prit la rue Sherbrooke. Elle affluait de promeneurs et de promeneuses. Il se surprit à admirer la démarche des jeunes filles qu'il croisait. Une fois, il se retourna et suivit des yeux une passante. Sa jeunesse comprimée réclamait. Il la fit taire.

Une limousine passa près de la chaussée. Une femme était seule à l'arrière. Il crut la reconnaître. Elle lui sourit ! Gravement il salua. C'était elle...

—Patience, se dit-il... J'ai donc changé qu'elle me salue... Ça ne l'empêchera pas de payer... En effet, il n'était déjà plus le campagnard d'autrefois. Ses traits, bien que durcis, avaient un peu perdu de leur rudesse première. Il avait presque des velléités d'élégance dans son accoutrement, mais c'était une élégance fruste, si l'on peut parler ainsi. Sa démarche était restée lourde, pesante, la démarche des terriens habitués à aller lentement. Ses épaules larges, sa poitrine forte lui gardaient son air d'homme primitif, d'homme des cavernes qui rien ne pourrait lui faire perdre.

Il contourna la rue Guy, gravit les hauteurs de Westmount dont il parcourut le Boulevard.

Devant les résidences riches qui s'y dressaient, il se disait que ces gens qui vivaient dans ces belles maisons ne lui étaient aucunement supérieures et qu'un jour il pourra traiter d'égal avec quiconque d'entre eux sans la crainte d'être éclaboussé par leur luxe.

Finalement, il laissa la ville et s'enfonça dans la montagne. Il prit un sentier à pic qui court sous bois et que fréquentent les cavaliers. Peu après il déboucha sur le sommet du Mont-Rayol. Il était près de l'observatoire du Belvédère. Il s'y rendit. Il n'y restait plus que quelques visiteurs. Un cocher expliquait à deux touristes ce qu'il est nécessaire d'apprendre au touriste quand il voyage en touriste.

C'était l'heure du crépuscule. L'air fraîchissait. Victor Duval s'appuya des deux mains aux remparts de pierre. Il regarda la ville où déjà dans les rues les lumières électriques s'allumaient aux poteaux. Par delà le fleuve, une traînée rouge subsistait au firmament dans la direction du lac St-Louis. On pouvait encore distinguer, bien que flous dans la pénombre qui les gagnait, les mille aspects de la ville aux "clochers dans la verdure". Mais la verdure n'y était plus. Les arbres étaient rouillés. L'été, en s'en allant, comme le temps oxide le métal, avait rongé la vie des feuilles.

Victor Duval embrassa le spectacle dans un coup d'oeil, et ses bras s'ouvrirent comme pour étreindre le paysage dans une prise de possession. Il respira profondément et, en lui, il sentit comme une poussée de sève monter une surabondance de vie.

— IX —

Le lendemain matin, avant l'ouverture de la Bourse, il se dirigea rue St-François-Xavier, chez Boivin, Lauzon et Cie. Il demanda à parler à M. Boivin, qu'il connaissait déjà pour lui avoir vendu de l'assurance.

—Que puis-je faire pour vous, Monsieur Duval ?

—J'ai dix milles dollars à disposer. Que pensez-vous d'une spéculation sur la baisse de l'International Iron.

—C'est un stock qui agit bien...

—J'ai eu un tuyau qu'il était pour baisser. Je voudrais en profiter.

—A votre guise.

Il plaça donc toutes ses économies, les jouant, pratiquement à pile ou face.

La Bourse venait d'ouvrir. Quelques clients étaient déjà installés, qui surveillaient le tableau noir.

Le télégraphiste allait d'un bout à l'autre, inscrivant à la craie blanche les vire monts de fonds effectués.

Victor Duval prit place dans un fauteuil et son regard se porta sur la septième colonne à gauche qui portait comme en tête I. I.

Le télégraphiste y inscrivit 10 à 293¾.

Il courut à une autre colonne et revint bientôt à celle de l'International.

25 à 294; 60 à 294¼; 10 à 295.

L'appareil posé sur une table faisait un bruit monotone, énervant, trépidant. Tic et tic. Tic et tic et tic tac. Pour les uns cela signifiait un accroissement de fortunes, pour les autres c'était la ruine.

100 à 296.

—L'International monte encore observa un vieux monsieur à moustache blanche, au nez surmonté d'un lorgnon en or... Va pourtant falloir qu'il casse.

100 à 297.

Le vieux monsieur se leva, prit sur la table du centre, un petit morceau de papier jaune où se trouvait écrit: *Sold,* griffonna quelques mots et le remit au télégraphiste.

—Tic et tic, tic et tic et tic... fit la machine.

L'instant d'après, le tableau portait:

75 à 297½.

L'homme se frotta les mains, sa figure s'illumina. Il prit son chapeau, sa canne et sortit.

100 à 298... 200 à 298¼, 75 à 299.

Lucien Boivin parut sur le seuil de sa porte.

—Comment va le marché, demanda-t-il.

—L'International monte encore.

—Vous auriez mieux fait d'acheter, M. Duval.

—Peut-être. Vous croyez cela normal cette hausse-là?

Le courtier se contenta de branler la tête et retourna à son bureau.

100 à 298, 75 à 297½.

—Tiens! ça baisse.

Mais au même moment, une autre vente s'effectua:

25 à 298...

Elle fut suivie d'une autre.

60 à 299.

Chez les clients qui regardaient leur sort se jouer sur ce banal tableau noir, les figures étaient tendues, les unes tourmentées, souffreteuses, les autres contentes, joyeuses...

Et toujours le télégraphe faisait entendre sa même chanson monotone, énervante, et tripidante:

Tic et tic, tic et tic et tic, tic et tic et tac.

A midi la cote était de 299.

Victor Duval alla luncher légèrement et revint reprendre son poste d'observation.

A la fermeture, la dernière transaction enrégistrait 300.

—Encore, trois points et je suis lavé, soupira-t-il. Je recommencerai. Tout sera dit.

Au dehors, il acheta les journaux. Il en ouvrit un à la page des finances.

En grosses manchettes, sur huit colonnes, se lisait:

L'INTERNATIONAL IRON EST A LA HAUSSE!

Et, plus bas, sous forme de nouvelle, un entre-filet annonçait que cette firme avait conclu un important contrat avec la Russie.

—La débâcle est proche, alors!

Un journaliste, de ses connaissances, très versé dans les économies politiques et expert en matières de Bourse lui avait conseillé de toujours prendre la contrepartie des nouvelles de journaux, lorsqu'il s'agit de spéculations.

Comme de fait les jours suivants, après une faible tendance à la hausse, les stocks de l'International se mirent à dégringoler.

Une véritable panique se produisit à la Bourse et chez les courtiers. De petits spéculateurs qui avaient joué sur marge se trouvaient lavés de leurs économies.

Les stocks baissaient, baissaient, baissaient.

Des gens entraient dans les bureaux et en ressortaient la tête basse, avec des larmes dans les yeux.

Pas plus il ne s'était laissé émouvoir la veille, pas plus Victor Duval se laissait émouvoir aujourd'hui.

A ceux qui le conseillaient de réaliser il répondait:

—Attendez! Le Krack ne fait que commencer. C'est un coup d'argent pour certains agioteurs, il faut que la baisse s'accentue encore. Il faut que ça tombe plus bas que 238.

Une semaine plus tard, l'International était à 220.

Il toucha alors son bénéfice. Il s'élevait à $93,000. ce qui lui faisait plus le montant investi $83,000.

—Maintenant, monsieur Boivin, j'achète...

—Quel montant.

—Tout mon avoir $83,000.

—Vous êtes fou.

—Non. Il faut absolument que la réaction se produise. La loi de l'équilibre... Le marché va redevenir normal. Vous vendrez à 240.

Quelques jours après l'International reprit son assiette et Victor Duval valait en argent liquide une couple de cent milles dollars.

Deux financiers se suicidèrent; un caissier de banque se sauva au Mexique.

L'on sut plus tard que cet agiotage était le fait d'un groupe puissant de capitalistes de Wall Street et qu'il était dirigé contre un gros industriel que l'on voulait accoté au mur.

L'on avait réussi, mais en semant combien de ruines!

— X —

La chance inouïe, qui, à cette occasion, avait servi Duval, lui fit bien augurer de l'avenir. Dès lors, il eut, en son étoile, une confiance illimitée.

Il se rappela ce que son père lui avait dit sur le banc ensoleillé: "Tu devrais épouser une fille de chez nous. Tu n'es pas de leur monde."

C'est vrai qu'il n'était pas de leur monde, mais il le devenait. Il commençait, presque du jour au lendemain d'appartenir à l'aristocratie moderne la plus puissante: l'aristocratie de l'argent.

Il savait qu'il n'en était qu'à ses débuts.

Il pouvait compter sur lui-même, sur la solidité de ses nerfs, qui avaient subi, sans tressaillir, l'épreuve dernière.

Mais à quoi bon maintenant! Etre de son monde! Quelle ironie! Il était trop tard! Le temps était passé des espoirs juvéniles.

Il la verrait cependant!

Une pensée qui lui parut folle de prime abord, amena sur ses lèvres, ce léger plissement, qui depuis la catastrophe, constituait sa seule manière de sourire.

—Eh bien oui! Je vais leur imposer la première jeune fille venue... une de mon monde à moi, et ils s'inclineront devant elle jusqu'à terre.

...Eux,... elles, les snobs, les mondaines, les exclusives... Eux... elles... les êtres privilégiées qui m'ont dédaigné parce que j'étais pauvre...

Elle viendra, elle aussi, elle qui m'a humilié, comme les autres... elle arrondira en sourire ses lèvres rouges...

Le soir, il prenait le train pour St-X...

Il y avait, dans le 4e rang de Valclair, un habitant pauvre, du nom d'Hector Potvin. La Providence, par l'entremise de sa femme l'avait gratifié d'une famille nombreuse qu'il parvenait à grand peine à nourrir. Comme autrefois chez les Duval, tout ce monde qui vivait, entassé, dans le logis misérable, allait pieds nus, et se contentait pour vêtements, de robes et d'habits rapiècés plusieurs fois.

Le lendemain de son arrivée à St-X..., Victor Duval se présenta chez les Potvin. Il attira le père à l'écart.

—Vous me reconnaissez?

—Ben sur que j'te reconnais! Victor à Elzéar. Y a longtemps qu'on ta vu dans le pays. Quel bon vent t'amène chez nous.

—J'ai pensé que ça vous plairait de m'avoir comme gendre?

—Mais mon cher Victor, j'ai pas d'filles à marier.

Sa bonne grosse face de paysan s'épanouit. De son gosier, il s'éleva un rire sonore et qui lui faisait balloter le ventre en s'extériorisant.

—Je suis sérieux... J'ai remarqué tantôt l'une de vos petites filles... Elle doit avoir treize ou quatorze ans... Elle a des yeux noirs très intelligents.

Flatté dans son orgueil paternel, Hector Potvin répondit:

—Pierrette que vous voulez dire! c'est ben ça. Alle a quatorze ans.

—Voici ma proposition. Je suis riche et je suis jeune. Mes raisons pour agir comme j'agis, ça ne vous regarde pas. Je vais envoyer Pierrette au couvent... elle ne manquera de rien, je m'en charge. Et quand elle sera d'âge, je viendrai la chercher et je l'épouserai.

Hector Potvin écarquilla les yeux de surprise. Duval poursuivit.

—J'y mets deux conditions. La première... Pierrette ne saura rien de mes intentions... La deuxième c'est qu'une fois marié je ne veux avoir rien à faire avec le restant de la famille. Si ça vous va, Pierrette partira pour Montréal avec sa mère... Réfléchissez-y ce soir. Je viendrai chercher la réponse demain matin. Vous avez assez d'enfants, qu'un de plus ou de moins, ça ne devrait pas vous inquiéter. Si par hasard je change d'idée, d'ici quelques années, Pierrette en sera pour son instruction. Il lui restera la ressource d'être maîtresse d'école ou de faire tourner la tête à quelque jeune homme de la ville, de passage à Valclair...

Le conciliabule du soir entre l'homme et la femme, fut long, mouvementé. Tant de sentiments divers se mêlaient en eux, qui se confondaient en se combattant. Finalement, ils tombèrent d'accord dans l'assurance où Pierrette serait d'un sort plus beau qu'ils n'avaient jamais rêvé. Cette visite de la journée leur apparut comme un épisode de conte, de ces contes merveilleux qui composent le folklore canadien.

Aussi, le lendemain, à bonne heure dans l'avant-midi, lorsque Victor Duval se présenta chez eux pour chercher la réponse, ils l'accueillirent les bras ouverts.

Il se contenta de dire, sans se départir une minute de sa froideur calme:

—C'est bien. Ce soir j'enverrai la voiture.

Quelques jours après la petite fille était pensionaire chez les Dames du Sacré-Coeur au Sault au Récollet.

Elle sut qu'un inconnu se chargeait d'elle. Pourquoi, pour quel motif? Elle l'ignorait, toute entière à sa joie, mêlée un peu à la tristesse de quitter les siens, de se sentir vivre au milieu d'un monde différent, avec des perspectives de splendeurs futures, qu'en son cerveau de quatorze ans, elle se plaisait à imaginer sans limites.

Victor Duval alla lui rendre visite quelque fois, le dimanche, au parloir. Il s'enquit à la Supérieure de ses capacités intellectuelles et eut la surprise d'apprendre qu'elle était au nombre des plus talentueuses.

Il s'attacha un peu à elle par un besoin latent au fond de son coeur, d'un peu d'affection. Il s'y attacha comme un père à son enfant, et aussi parce que sa vue lui rappe-

lait avec orgueil une action qu'il croyait bonne.

De son côté, l'enfant l'aima, tendrement, sincèrement. Il y avait de la gratitude dans cet amour, beaucoup de gratitude. Elle comprenait ce qu'elle lui devait. Mais de voir que jamais il ne souriait, qu'il avait toujours, son "air d'enterrement" comme elle le lui reprochait, lui fit douter qu'il était heureux. Et, dans son coeur, instictivement, naïvement, une grande sympathie s'éveilla... une grande tendresse pour lui.

Quand elle retourna chez elle, à la fin de l'année, après la distribution des prix, elle pleura beaucoup de le quitter.

Lui, qui pensait mal de toute l'humanité, essaya de la consoler. Il lui promit qu'elle reviendrait l'an prochain, puis une autre année, qu'il veillerait sur elle et que jamais rien ne lui manquerait.

Elle le regarda, stupéfaite:

—Pourquoi vous intéressez-vous tant à moi?

—Pourquoi?

Il haussa les épaules:

—Je ne le sais pas... Pour employer à quelque chose d'utile un peu de l'argent que j'ai.

C'était vrai qu'il était riche. La même chance inouie le servait. Il la violentait, tentant des coups d'audace incroyable. A M. Boivin qui le lui reprochait, il répondait cynique à la façon de Paillasse, riant de ses malheurs.

—Malheureux en amour...

Il lui venait alors de ses succès un goût acre d'amertume.

Il n'avait pas d'amis, ne voulait pas s'en faire. Il méprisait, intérieurement, tout le monde. Au plus possédait-il quelques relations. A personne, il ne s'ouvrait de ses projets.

Quels étaient-ils? Il n'aurait pu les définir lui-même. Il les portait dans sa tête, à l'état embryonnaire. Il attendait les événements.

Ses journées se passaient chez les brokers à tenter la fortune. De longues heures durant, il observait sur le tableau noir les fluctuations du marché.

Que ses stocks agissent bien ou mal, jamais, il n'abandonnait son flegme decevant. Ses traits, imperturbables semblaient à jamais figés sur sa figure.

Il achetait, vendait, achetait à nouveau et revendait... toujours ou presque avec le même incroyable résultat.

Ceux qui le virent à l'oeuvre, déployant dans ses transactions une telle opiniâtreté lui confirmèrent le surnom de "lutteur" qu'il portait depuis l'époque où il était dans les assurances.

De tous ses compagnons d'alors, un seul aujourd'hui le fréquentait.

C'était un gaillard de six pieds et un pouce plus jeune que lui d'une année, et avec qui il avait pratiqué la lutte dans le gymnase que la Compagnie, l'une des plus fortes d'Amérique, avait fait construire pour ses hommes. Ce fut Janvier Brossard qui l'initia à ce sport violent, le seul qui l'intéressât. Il lui confia le secret des prises et des contreprises les plus difficiles. Il arriva ce qui arrive souvent: l'élève devint l'égal du maître presque son supérieur.

Tous les deux fervents du "matelas" ils se lièrent ensemble. Une fois par semaine ils se livraient à leur passe-temps préféré dans un club où ils s'étaient fait inscrire sur la liste des membres à vie.

Brossard avait abandonné son ancienne position. Il était présentement, à la tête d'un important bureau d'immeubles, rue St-Jacques.

— XI —

La fonderie Dollard, située près du port, dans l'Est de la ville, occupait une étendue immense de terrain. Des centaines et des centaines d'ouvriers y travaillaient. Ses feux ne s'éteignaient que rarement. Trois équipes d'hommes se relayaient à la besogne. Le soir, quand on passait auprès, on voyait la flamme s'échapper des cheminées, illuminant un pan du ciel.

Le jour, c'était un bruit assourdissant, une rumeur folle d'activité. Des wagons pénétraient dans ses cours, en sortaient chargés de bouilloires gigantesques, de pièces de machineries.

Etablie depuis cinquante ans, cette institution n'avait fait que prospérer.

Le feutre rabattu sur les yeux, les traits durs, martelant de sa canne l'asphalte du trottoir, Victor Duval longeait les hautes murailles de briques noircies qui encernent l'usine comme une forteresse. Par la grille ouverte il vit sortir un train complet chargé de lourdes pièces. Il supputa mentalement ce qu'il devait rapporter en argent. Il en ressentit jusque dans sa chair l'aiguillon de la jalousie.

Près de la rue Craig un édifice en pierre renferme les bureaux. Dans l'espace libre à côté, stationnaient des autos. Il en remarqua une plus riche que les autres: une limousine.

Aussitôt dans son esprit, passa la vision rapide de la femme jeune, élégante, et charmeuse, qui, un dimanche, rue Sherbrooke, le salua au passage.

Ses lèvres se serrèrent en une grimace, et un instant, dans son regard, une petite lueur fauve séjourna, où il y avait, concentrée, une haine féroce. Il éprouva l'arrière goût des fugitifs baisers d'autrefois.

Il se l'imagina telle qu'elle était durant ces jours d'insouciance, où tout entier, il s'abandonnait à un rêve fou de bonheur. Il se l'imagina aujourd'hui dans le luxe de sa demeure, vivant sa vie de femme adulée, comblée, recherchée, respirant comme un encens les hommages qui montaient vers elle.

Il eut, en lui, la sensation de son impuissance. Jamais, il ne pourrait l'atteindre dans son refuge de richesse...

Il appela à la rescousse son énergie et son orgueil. Il jeta un regard de défi à l'imposante institution qui le narguait de toute sa prospérité et se jura à nouveau de n'avoir de cesse tant qu'il n'aurait emmené à sa merci celui et celle qui l'avaient frustré de son bonheur.

Et en regagnant sa chambre cet après-midi-là, il cherchait dans son cerveau, un moyen de frapper, de frapper juste, implacablement.

Il lui tardait de lancer le trait décisif. Il avait une hâte folle de la voir à son tour, suppliante, l'implorer comme lui jadis avait implor.

Quand il arriva chez lui, les journaux étaient sur sa table. Il les prit, et comme chaque soir, consultat la page des finances.

Un rapport attira son attention: celui des opérations de la Fonderie Dollard. Il étudia avec soin, comme un général d'armée, fait sur la carte, le pays qu'il veut prendre.

Il constata que c'était avec les compagnies de navigation que transigeaient les LeMoyne, père et fils.

Aussitôt, le projet vague qu'il nourrissait se développa, prit corps. Sa ligne de conduite en fut définitivement tracée. Cela prendra du temps... mais un jour...

Et pour mieux savourer la perspective de leur déchéance, il se ferma les yeux.

Sans attendre à demain, il commença de mettre a exécution le plan élaboré.

Il téléphona à Janvier Brossard, lui demandant de passer le voir immédiatement.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le courtier en immeubles frappait à sa porte.

A brûle pourpoint, Duval lui expliqua le but de cette entrevue.

—Je désire m'intéresser dans les affaires maritimes. Es-tu capable de me trouver un propriétaire de bateau, en besoin d'argent, qui consentirait à prendre un associé.

—Ca se trouve.

—Voici ce que j'ai pensé pour t'aider. Publie une annonce dans le journal, redigé à peu près comme suit: "Homme avec capital de $100.000 ou même $200.000 si tu veux, désirerait exploiter de moitié, un service de transport par voie d'eau entre Montréal et Québec". En tous les cas quelque chose dans ce genre-là...

—Je vais y voir immédiatement. Je te ferai rediger une annonce qui paraîtra demain soir...

—Si tu trouves quelques petits bateaux à acheter à bon compte pour du comptant, laisse le moi savoir...

—Tes projets?

—Fonder une ligne de navigation entre Montréal et Québec.

—Tu ne pourras pas rivaliser avec les Fluviale. Ces gens-là sont trop fort pour toi.

—Peux-tu me nommer une entreprise que j'ai raté?

—C'est vrai que tu es un homme chanceux...

—Chanceux? Non. Je veux, et quand je veux, je veux.

Il songea à part lui qu'une fois il avait voulu... inutilement...

Il poursuivit...

—Quand peux-tu me trouver ce que je demande.

—D'ici une semaine.

—Entendu?

—Entendu.

Comme sa décision subite lui commandait beaucoup de travail, il se leva, signifiant à son visiteur que tout était dit entre eux.

Il s'installa à sa table et toute la nuit, il échaffauda calculs par dessus calculs, plans par dessus plans.

Le lendemain, il vendait tous ces stocks convertissant en argent liquide, le capital qu'il possédait.

Janvier Brossard ne tarda guère à trouver ce qu'on lui demandait. Ses ramifications d'affaires s'étendaient un peu partout. L'im-

portance du contrat et des autres qui s'ensuivraient, en lui faisant escompter une commission libérale décupla son zèle.

Quelques jours seulement après leur entrevue, Victor Duval qui ne s'absentait pas de chez lui où il travaillait avec acharnement à édifier la structure économique d'une firme financière, commerciale et industrielle qu'il rêvait colossale, reçut un appel téléphonique de Brossard.

Celui-ci lui mandait qu'il serait chez lui dans quelques minutes et qu'il avait son affaire en mains: "une véritable occasion".

—La chance te favorise encore!

Ce fut son bonjour.

—Eureka! comme disait mon professeur de Belles Lettres...

—Ce qui veut dire...

—Que j'ai trouvé...

—Alors, assieds-toi, allume ce cigare et conte-moi celà.

—Le capitaine Bellavance qui possède un bateau d'assez fort tonnage est en besoin pressant d'argent. Son bateau fait le service de freight et de passagers entre Montréal et Trois-Rivières. Il a coûté $275,000. Avec $60,000 comptant tu peux acheter la moitié des intérêts de Bellavance. Il lui faut de l'argent d'ici une semaine.

—Je pourrai le voir?

—Demain, si tu veux.

—Non. Pas demain! Tu le verras toi-même. Laisse-lui entendre que je puis disposer de $50,000. pas plus.

—Ca va être dur. Il demandait $80,000. je l'ai amené à $60.000.

Duval se caressa le menton, fit quelques pas dans la pièce et poursuivit:

—Il a besoin d'argent. Donc, il n'est pas indépendant. Demain matin offres-lui $50,000. Demain après-midi, dis-lui que j'ai changé d'idée et que je ne veux, pour aucune considération, m'intéresser dans son entreprise. Ensuite, je ferai le reste.

Il fut fait tel qu'entendu.

Entre temps Victor Duval prenait ses informations. Louis Bellavance depuis la mort de sa femme cherchait à s'étourdir. Il négligeait ses affaires, buvait comme un polonais, et, s'était pris d'une passion violente pour le jeu. Tous ses gains y passaient. Quand arrivait l'échéance de divers billets qu'il avait signés, il se trouvait acculé à la muraille. Il avait une forte obligation à rencontrer la semaine suivante, et une autre dans un mois.

Duval en apprit assez pour avoir la certitude que dans un mois le "Florence" lui appartiendrait entièrement et uniquement.

L'entrevue avec Bellavance eut lieu dans une chambre d'hôtel, place Jacques-Cartier.

Duval avait fait préparer un contrat la veille, par son notaire. Il avait passé la nuit à en étudier les diverses clauses. Il en était satisfait. La teneure lui plaisait.

Le capitaine qui pouvait avoir une cinquantaine d'années était un ancien loup de mer, qui, grâce à son mariage, grâce aussi à un héritage s'était vu un jour possesseur d'un beau navire. Les affaires prospérèrent quelques années, puis par sa faute, elles se mirent à péricliter. Il les négligeait. Forcé de s'endetter pour se maintenir à flot, il se trouvait dans l'obligation de recourir à un tiers pour éviter la ruine. Il menait un train de vie ruineux, buvait, jouait, et son énergie à ce régime s'en allait graduellement. Il portait sur sa figure la trace, trace des tracas qui l'essaillirent ces derniers jours. Sa peau était parcheminée et la patte d'oie étirait le coin de ses prunelles... Ils grisonnait légèrement aux tempes et sur le sommet de son crâne la calvitie faisait de rapides progrès.

Duval examina avec soin les papiers que lui présenta son futur associé... Il les discuta toujours avec son âpreté habituelle, laissant entendre que le marché n'était pas avantageux pour lui.

Une bouteille de cognac et deux verres sur la table composait une nature morte attrayante pour Bellavance.

A tout instant, Duval emplissait les verres.

—Une larme, capitaine.

Il ne se faisait pas prier, ingurgitait le liquide doré, et perdait un peu plus la tête chaque fois.

Quand il vit que le moment était venu de frapper le grand coup, que les yeux se faisaient plus petits, Duval étala les copies du contrat et fit sa proposition. Elle était à prendre ou à laisser.

—Cinquante milles piastres comptant. Pas un sou de plus ou de moins. Si ça vous va voici mon chèque accepté... Nous sommes co-propriétaires du Florence. Si ça ne vous va pas, ça m'est égal. J'ai d'autre chose en vue. Ca vous va?

L'homme hésita, se gratta la tête.

—Si ça vous va, dites-le, l'affaire est baclée. Sinon...

Le capitaine prit la plume, signa les documents, et empocha l'argent...

Victor Duval pensa:

—Je savais bien que je t'aurais... A présent dans un mois, mon vieux, tu ne seras plus mon associé.

Dès les premiers jours, il s'aperçut que le Florence ne pouvait guère rapporter de revenus. L'intérieur n'offrait aucun confort aux passagers.

L'équipage, mal stylé, agissait à sa guise. Là où il ne fallait qu'un homme, il y en avait deux.

Victor Duval eut bien garde d'améliorer les conditions présentes. Il laissa les choses dans le "statu quo".

A chaque occasion il amenait le capitaine au club. Celui-ci jouait et perdait. Il trouvait dans son associé, un bénévole et inlassable bailleur de fonds.

Arriva le jour de l'échéance.

Duval frappa le grand coup.

Il réclama sans délai l'argent avancé à diverses reprises et dont le total se chiffrait à quelques milliers de piastres.

Il se plaignit d'avoir été roulé, menaça de faire des procédures, et finalement offrit $25,000 pour la totalité des intérêts de Bellavance dans la Florence.

Pris à la gorge, incapable de se dégager de l'étreinte que chaque jour accentuait, le capitaine dut se désister de tous ses droits.

Victor Duval se trouva donc possesseur d'une petite flottille de trois unités. Janvier Brossard avait négocié pour lui l'achat de deux autres bateaux.

Le "lutteur", selon son habitude, quand un point important de finance réclamait son attention, s'enferma chez lui et passa toute la nuit, grillant cigares sur cigares, à étudier sous ses angles divers le problème qu'il voulait résoudre. Il s'agissait pour lui de convertir en recettes les déficits existants.

Le "Florence" amarré à son quai, une équipe de peintres et de décorateurs s'en empara qui en renouvela la toilette, ainsi qu'au "Madeleine" et au "Jupiter".

Il mit à pieds une partie du personnel. Il n'en conserva que ceux dont il avait éprouvé la compétence et l'ardeur au travail. Il nomma un nouveau chef d'équipe, jeune homme de 32 ans, marin depuis l'enfance, et dur à la besogne, dur pour lui-même comme pour les autres. Il organisa des cuisines, un buffet, engagea un orchestre permanent.

Ensuite de quoi il invita les représentants des journaux et quelques notables de la Métropole, pour une excursion diurne à Québec.

Elle eut le succès qu'il désirait.

Le lendemain, les gazettiers, enthousiasmés de l'accueil reçu à bord, de l'efficacité du service, de l'apparence coquette du petit palais flottant, firent un rapport élogieux et annoncèrent au grand public l'innovation due à Victor Duval.

Dorénavant le "Florence" entreprenait, de jour, le voyage entre Québec et Montréal. Un matin il partait de Montréal, l'autre matin de Québec. Une campagne de presse bien pensée suivit qui lança définitivement l'affaire.

L'objectif était atteint. Les déficits se muèrent en recettes, laissant de substantiels bénéfices.

En même temps, le "Madeleine", remis à neuf, fut affecté au remplacement du "Florence" entre Montréal et Trois-Rivières. Quant au "Jupiter", il sillonna quotidiennement le lac St-Louis et le lac des Deux-Montagnes, sautant à son retour les Rapides de Lachine.

Les touristes abondèrent et les voyageurs, et l'entreprise se développa tellement qu'elle devait en un espace de temps relativement court englober par la fusion tous les services de navigation sur les eaux intérieures du Canada.

XII

Quelques années ont passé. Si Victor Duval n'a pas d'amis, par contre il a beaucoup de "créatures". Il possède une influence très étendue. C'est un personnage avec qui il faut compter. Il est mieux d'être avec lui que contre lui. Il subventionne des journaux, finance l'élection des députés qu'il fait ensuite agir comme des pantins grâce à ses ficelles, rend des services aux gens mal pris qu'il tient à sa merci par des écrits soigneusement préparés.

Il est présentement président et gérant général de la compagnie de Navigation Canadienne.

Lors d'un récent voyage en Angleterre, il a acheté pour le prix de la "scrap" une dizaine de paquebots en bon état de service... une occasion unique qu'il a saisie aux cheveux. Il les a fait réparer, remettre à neuf.

Il dessert maintenant toute la rive sud jusqu'à la Gaspésie. Il va même jusqu'à Terre-Neuve.

Ses concurrents ont vu d'un oeil anxieux l'incroyable expansion de son oeuvre. D'aucuns lui ont fait la guerre. Il l'a acceptée avec joie, voire avec volupté.

Bien que ses affaires soient florissantes, Victor Duval n'est pas heureux. Il vient d'échouer dans une tentative criminelle, c'est vrai, mais qu'il lui tenait à coeur de voir se réaliser à cause du contrecoup qu'en aurait subi certaine personne.

Comme il passait un jour rue Ste-Catherine il rencontra un individu dont la figure ne lui était pas inconnue.

En cherchant au fond de sa mémoire, il se rappela le temps où il était "stoker". C'était son compagnon de travail, celui-là même qu'une désespérance d'amour avait traîné à cette vie de forçat.

Il l'arrêta au passage, lui assénant une tape sur l'épaule. Pour être amicale, elle ne le fit pas moins ployer sur ses genoux.

—Tu ne me reconnais pas ?

L'homme chercha.

—Duval ?

—Lui-même ! Qu'est-ce que tu deviens ?

—Rien. Je continue... Je tue le temps en attendant que le temps me tue.

—Toujours chauffeur ?

—Non ! Je ne travaille pas.

Duval l'amena chez lui, lui remonta le moral, lui avança de l'argent. Il en avait besoin.

Paul Lauzon était encore dans la force de l'âge. Il pouvait être utile, grâce à son instruction et à sa misanthropie.

Il ne s'agissait que de lui redonner confiance en lui-même, le stimuler pour l'action ensuite, l'engager dans une oeuvre qui le prendrait tout entier.

Victor Duval se leva de sa chaise et marcha vers lui. Il lui saisit les deux bras, qu'il serra. Il darda, dans ses yeux, ses yeux froids, énergiques, cruels. Dans son regard passa comme un courant électrique toute la haine accumulée depuis des années et l'implacable volonté de s'en venger, dut-il écraser, piétiner, anéantir.

—Toujours en amour avec ta chimère ?

Lauzon tressaillit. Il détourna la vue.

—Ecoute-moi bien ! Toutes les femmes se valent... Ce ne sont que des... non !... Regarde-moi ! Es-tu prêt à n'importe quoi ? Pourvu que cela paie et beaucoup... Réponds.

—Cela dépend !

Le regard se fit plus énergique, plus volontaire. Le front plissé par l'effort, Duval concentra toute sa puissance dans une tension violente de l'être pensant. Il voulait. Il voulait communiquer la réponse avant même que sa question ne fut formulée.

Les paupières de l'autre se baissaient, s'élevaient, se rabaissaient convulsivement.

—Es-tu prêt pour $1,000, $2,000 ou $3,000 à travailler une semaine dans une fonderie, plus longtemps, s'il le faut, à t'initier aux secrets, puis... Jure-moi que rien ne transpirera de ce que je dis. Sinon, je te ferais tuer comme un chien. Tu jures ? Bon ! je vais te faire obtenir de l'ouvrage à la Fonderie Dollard. Tu vas faire en sorte de paralyser les opérations. Le moyen ? Faire sauter le "plant", un soir après le départ des ouvriers.

Et toujours, les yeux gris, les yeux métalliques fouillaient la prunelle. Ils fouillaient jusqu'au cerveau pour y enlever toute la volonté latente.

—La réponse ?

—Compris ! Pour quelle raison ?

—Ça me regarde. Passe demain me voir.

Et le lendemain, Lauzon repassa.

Duval lui indiqua le moyen de se faire accepter par les fondeurs.

Ce qui fut fait.

Une semaine se passa, puis deux.

Lauzon revint.

—Ça ne va pas tout à fait bien. J'ai su que c'est Pierre Lemoyne qui gère maintenant toute l'entreprise. Le père s'est retiré des affaires. La concurrence que tu portes aux autres compagnies de navigation se fait sentir chez eux. Ils cherchent de nouveaux débouchés.

—Quand es-tu prêt à agir ?

—Ces jours-ci. Il me faut de l'argent pour me sauver ensuite.

—Combien ?

—Mille piastres avant et deux mille après. Si j'ai mon avance ce soir j'opère demain.

—Je n'ai pas cette monnaie sur moi.

Il consulta l'heure. Les banques étaient encore ouvertes. Il se rendit à une succursale, fit changer un chèque, remit dix billets de cents piastres à celui qu'il appelait mentalement son exécuteur des basses oeuvres et retourna à son appartement rue Sherbrooke, où il demeurait depuis un an.

Le soir même, Lauzon se sauvait aux Etats-Unis.

Quand il apprit cette nouvelle, Duval entra dans une colère furieuse. De par l'habitude qu'il avait de se maîtriser, il la dompta sous peu, gardant simplement une espèce de rage de s'être fait rouler. Il ne regrettait pas son argent. Ce qu'il regrettait c'était sa confiance en Lauzon, surtout sa confiance en lui-même. Il s'était imaginé que Lauzon ne

serait plus qu'un automate que sa volonté à lui, et seule sa volonté, ferait agir. La haine qu'il portait au ménage Lemoyne, le désir de vengeance qu'il nourrissait, qu'il chérissait et dont il vivait, obstruait chez lui le sens de la morale et de la justice. Pour se venger tous les moyens étaient bons. C'était son but ultime dans la vie, la volupté intense qu'il en espérait...

Un jour, il reçut une invitation ainsi libellée: Mme Lemoyne donnait un grand bal à sa résidence d'Outremont. Elle avait ajouté quelques mots de sa main où elle faisait une allusion discrète au passé et espérait le compter au nombre de ses amis.

Il refusa. Quelques jours auparavant une interview de lui paraissait dans la "Presse" où on le qualifiait de Napoléon de la finance. Il songea que, par snobisme, elle voulait l'attirer à son char, et le lancer au nombre de ses admirateurs, dans le sillage de son charme et de sa beauté.

Il répondit poliment mais froidement, refusa net. "Je ne suis ni assez célèbre ni assez cultivé pour vous. J'ai conscience de n'appartenir pas à votre monde. Que voulez-vous qu'un campagnard mal dégrossi aille faire dans votre salon ?"

Et il s'enferma plus avant dans son désir de revanche.

XIII

" Monsieur mon grand ami,

"Vous m'avez à maintes reprises fait des " reproches parce que je vous remerciais de " toutes vos bontés. J'affronte vos reproches " une autre fois. Je vous remercie du fond "de mon coeur, en cette veille de mon der- " nier jour au couvent de tout ce que je vous "dois. C'est énorme, c'est incalculable, et " je ne sais comment vous dire toute la gra- " titude de mon coeur.

" Mon grand ami, ce sera demain la colla- " tion des diplômes. Demain je dirai adieu " à mon Alma Mater, à ce couvent où j'ai "connu de si belles heures, où j'ai vécu des " années inoubliables. Leur souvenir chan- " tera dans ma mémoire, et il sera intime- " ment mêlé au souvenir de l'homme que " j'aime le plus au monde. J'aimerais beau- " coup que vous veniez assister à la cérémonie. "Je veux que vous soyiez fier de votre petite protégée et que vous applaudissiez à mes " succès.

" Depuis deux ans vous ne venez plus me " voir au parloir comme vous faisiez avant. " Je croirais que vous m'oubliez si vos lettres " périodiques ne m'apprenaient que vous pen- " sez à moi. Je comprends que vous êtes pris " par vos affaires. Je sais, on me l'a dit, que " vous travaillez, malgré votre fortune, plus " ardemment que le dernier des tâcherons. " Je sais aussi que vous êtes triste parce que " jamais je ne vous ai vu rire, ni même sou- " rire. Je donnerais tout au monde pour " vous savoir heureux car je devine que vous " avez une grande peine. Je voudrais vous " prouver ma reconnaissance en donnant ma " vie pour vous, si vous le désiriez. Je vais, " en attendant, me contenter de prier beau- " coup.

" Excusez, mon ami, le décousu de ma let- " tre, sans style et sans suite, et venez demain " combler le voeu de celle qui vous aime de " tout son coeur."

PIERRETTE P.

Le "lutteur" lut la lettre machinalement. Il était absorbé par d'autres sujets: une importante entrevue pour le lendemain. Il prit une feuille de papier et griffonna:

" Ma petite Pierrette,

" Je te remercie de ta bonne lettre. A mon " grand regret, je ne pourrai te voir demain. " Inclus un chèque. Après demain égale- " ment je serai très occupé. Tu en profiteras " pour faire tes emplettes, t'acheter de belles " robes et aussi des petits souvenirs à ta " famille. Jeudi matin viens me voir et " nous dînerons ensemble. Je vais dire à " mémère" de nous préparer un bon petit " dîner."

VICTOR D.

Il expédia la lettre et réfléchit quelques instants sur l'étrange de sa conduite et de ses relations avec cette petite fille. L'échéance approchait. Il lui venait presque des remords de s'être engagé dans une aventure presque ridicule. Il pensait encore à l'épouser mais pour la forme seulement. Elle tiendra sa maison, un point, c'est tout. La compagne désirée! la femme idéale! Cela c'était quelque chose d'interdit, de prohibé pour lui. Il se demanda quelle mine elle avait! C'était vrai qu'il ne l'avait vue depuis deux ans. Il envoyait sa ménagère à sa place et ne rappelait son existence que par de petits cadeaux mais fréquents.

Mais quand il la vit pénétrer chez lui, au jour fixé, il eut un moment d'ahurissement. Quoi ! cette jolie grande fille, élégante et gracile dans sa légère robe mauve, au visage pur, aux yeux candides, profonds, doux comme le velours, aux traits affinés, c'était Pierrette Potvin, la fille du petit habitant de Valclair. Tout lui plaisait en elle : la démarche, la taille, l'expression, les intonations câlines de la voix jusqu'au goût qui avait présidé à la toilette. Transformation étonnante que les années du couvent avaient apportée...

Un instant son regard s'alluma, il brilla de désir.

Le feu s'éteignit aussitôt. Il flaira la femme cauteleuse, féline, souple, dangereuse. Il resta assis à son fauteuil.

—Bonjour mon protecteur, lui lança-t-elle de sa petite voix flutée.

—Bonjour Pierrette ! Tu es en beauté aujourd'hui.

—Vous aimez mon costume. C'est pour vous que je l'ai choisi. Vous ne m'embrassez pas ?

Il lui effleura le front de ses lèvres, juste à la racine des cheveux...

Elle rougit sous ce baiser virginal et chaste... Elle s'informa de lui, de ses affaires, se montra enjouée, essayant de chasser de son front l'ombre qui toujours l'obcurcissait.

Car Pierrette aimait Victor Duval. Son imagination enfiévrée de jeune couventine l'avait parée de toutes les vertus, de toutes les qualités. Il était le héros mystérieux des antiques contes de fée, le paladin des romans de chevalerie, le surhomme moderne, le financier qui dompte les dollars et avec eux les hommes.

Et ce drame dans sa vie qu'elle soupçonnait, cette tristesse latente qu'elle devinait dans son coeur faisait naître en elle des élans de dévouement et de tendresse...

Quand elle le quitta pour retourner chez elle, elle pleura, pleura, pleura... Il en fut presque touché. Mais surtout flatté de voir qu'au moins une créature l'aimait sincèrement.

Il promit d'aller la voir, de lui écrire, de ne pas l'oublier.

En lui-même, il jura de l'oublier. Elle était l'ennemie, l'éternelle ennemie...

Toutes les semaines, elle lui écrivit, fidèle à sa parole. Il répondait quand il avait le temps. Il était maintenant au tournant de sa carrière. Il préparait le coup, le grand coup, l'attaque décisive qui devait faire sombrer dans le désespoir le bonheur de deux personnes. Il savait, du moins il croyait, que pour certaines gens l'amour dans la vie n'a de charme et de valeur qu'étayé sur la richesse. Saper la richesse dans sa base, c'était creuser le tombeau de l'amour.

Il venait d'écraser par une concurrence acharnée la compagnie rivale : la Dominion Steamship. En s'en rendant maître, son premier geste fut de résilier tous les contrats avec la fonderie Dollard.

Un groupe de financiers s'étaient ligués contre lui qui lui faisaient la guerre. Il leur tenait tête, opiniâtrement, et les forçait à reculer, à perdre du terrain.

L'institution des Lemoyne affaiblie, il fallait la rachever. Il leur restait un client important : La Fluviale, qui avait quatre navires en construction et dont ils devaient fournir, sur plans et devis, toute la machinerie...

Victor Duval corrompit l'ingénieur de la compagnie chargé de faire ces devis. Il les prépara avec lui, insinuant certaine clause insignifiante en apparence et qui permettrait de "refuser l'ouvrage".

Il fit de même pour ses bateaux à lui ; donna une importante commande et arrangea ses contrats de la même façon. Il tiendrait sous peu Lemoyne à sa merci.

Auparavant, il lui fallait le contrôle de la Fluviale. L'affaire aurait marché toute seule s'il n'avait pas été vendu par son gérant. Montréal assista à la bataille financière la plus épique jamais connue et qui se termina, comme on l'a vu, par le triomphe de Victor Duval et par la ruine de Pierre Lemoyne.

IV

LE JOUR VINT ENFIN OU VICTOR DUVAL...

Victor Duval resta longtemps étendu dans son fauteuil, à suivre intérieurement les étapes de sa vie. Il en était au chapitre capital. L'heure tant désirée sonnait au cadran de sa destinée.

D'avoir été remuée ainsi, resassée, sa haine s'était avivée. Toute les humiliations lui revenaient à l'esprit, lui laissant un goût amer de cendres.

Par les fenêtres le jour commençait de pénétrer dans la pièce. Sans qu'il y prit garde, il avait laissé les minutes passer et former des heures. Insensible au réel, il n'avait vécu durant cette nuit que du passé fini, bien fini. Il venait de rêver, éveillé. Maintenant

il éprouvait un besoin d'action, de mouvement.

Il pensa que ce midi il dînerait en tête à tête avec elle. Il pensa aussi à son téléphone de la veille. Il eut honte de son attendrissement. Non! il ne fallait pas l'envoyer chercher. Il fallait qu'elle vienne d'elle-même, qu'elle consente à cette démarche offensante pour sa dignité de venir quémander un peu de pitié comme lui autrefois l'avait quémandée. Il fallait lui conserver son attitude suppliante.

Son cabinet de travail était tout enfumé. L'atmosphère en était lourde, accablante. Il ouvrit la croisée et respira profondément. L'air matinal lui caressa la figure. Il regarda l'heure. Quatre heures et demie. Se coucher ! Il n'y fallait pas songer. Il était énervé, très énervé, pour la première fois dans sa vie. Il s'en aperçut à ses mouvements qui avaient quelque chose de saccadé, aux battements de son coeur qui étaient précipités. Il avait hâte, fébrilement hâte de l'avoir là, devant lui, à sa merci. Il avait peur, peur de lui-même, peur d'être faible. Si cette visite allait produire l'effet contraire ! Si au lieu d'assouvir un besoin de vengeance elle ne causait qu'une recrudescence de désirs.

Sur la table, autour de lui, par terre, sur les chaises gisaient les feuillets jaunis. C'était son passé, ce qui en restait de tangible, de palpable. Pour bien signifier qu'il était mort, ce passé de souffrance, de lutte et de frénésie, il ramassa toutes les feuilles éparses, les jeta dans la cheminée, y mit le feu.

Il prit son chapeau et sortit. Décidément, il était nerveux. La marche ne l'apaisait pas. Il aurait voulu courir...

Il erra ainsi plusieurs heures à l'aventure, puis revint chez lui.

Il prit le téléphone, appela malgré l'heure indue. Il n'était pas encore neuf heures. Il soupçonna que là-bas on ne dormait pas. Il avait raison. La voix qu'il voulait entendre chanta bientôt à son oreille. Mais ce n'était pas la voix claire, insouciante, gaie. Elle était voilée. Elle était triste... Elle commençait d'être supliante.

—Allo! Madame Lemoyne ?

—C'est moi !

—Victor Duval... Je ne pourrai envoyer mon chauffeur tel que promis. Je serai au bureau à deux heures probablement... Si je n'y suis pas, vous attendrez.

Il raccrocha le récepteur. Il avait débité ses phrases d'un ton bref et sec.

Il se frotta les mains d'aise... et le même sourire méchant de la veille tordit ses lèvres...

Minutieusement, il procéda à sa toilette. Il la soigna dans les moindres détails. A fréquenter le monde, il avait acquis une certaine élégance mâle. Il s'habillait bien. Il n'y avait rien de raffiné cependant dans son accoutrement. C'était une élégance sobre, sévère...

Il commanda son chauffeur, alla déjeuner en ville... fit une courte apparition au bureau, donna ordre à son secrétaire de faire entrer dans son bureau une visiteuse qui devait se présenter vers deux heures, en lui disant d'attendre.

Il retourna en ville faire différentes courses, arrêta au bureau de Janvier Brossard et l'amena luncher avec lui.

Dans l'état d'exaltation où il était, la solitude lui pesait.

Brossard fut tout étonné de le voir si nerveux dans ses gestes, si exubérant dans ses paroles...

A l'hôtel, en mangeant, il ordonna une bouteille de champagne, ce qui ne lui arrivait jamais.

—Mon vieux Brossard, dit-il en levant sa coupe, la vie est une belle chose.

Il vida la coupe d'un trait et s'en versa une seconde.

—En effet, tu m'as l'air bien gai... C'est la première fois que je te vois joyeux...

—N'ai-je pas raison de l'être...

Et pour la première fois dans sa vie, il se laissa aller aux confidences et conta à son compagnon son histoire sentimentale.

II

Par quelles phases d'état d'âme avait passé Germaine avant d'en arriver à cette conclusion d'une démarche humiliante ? La pâleur de ses joues, le bistre autour des yeux suffiraient seuls à les laisser pressentir. L'état d'affaissement de son mari que le malheur avait brisé, anéanti ; son découragement devant l'affreuse perspective ouverte sur l'avenir ; la démoralisation extrême qui l'accablait, en faisant un quelque chose de pantelant, serait suffisant pour la lui faire entreprendre.

Il était sans énergie devant l'obstacle, sans volonté. Il n'avait plus la force de vouloir. Dans sa vie tout s'était passé sans heurts, sans secousse. Il n'avait jamais connu d'infortune. Fils unique d'un père millionnaire,

héritier d'une entreprise brillante qui fonctionnait d'elle-même seulement sur "l'air d'aller", comme disent quelques gens, il était de ces gens à qui tout sourit, et qui vivent dans le luxe comme on respire.

Les privations, il ne connaissait pas cela. Et maintenant, il était ruiné, bel et bien ruiné, sans un sou vaillant, acculé à la banqueroute. Qui sait, peut-être sera-t-il accusé d'avoir voulu frauder ses créanciers. Car Victor Duval s'était acharné avec une ardeur diabolique à l'enserrer dans des difficultés inextricables. Il avait pris tous les moyens pour arriver, même les moins avouables. Et il a d'autant mieux réussi que personne ne pouvait se douter du petit jeu qu'il jouait. Il opérait dans l'ombre, lentement, sournoisement, sûrement. Il n'était pas homme à se contenter des demi-mesures.

Ses contrats avaient tous un échappatoire pour lui. Ils contenaient tous un piège, savamment dissimulé, mais où l'on était tombé, lourdement, sans espoir d'en sortir.

Depuis la soirée mémorable de la fusion, Pierre Lemoyne avait conservé son attitude hébétée. Il avait essayé de réagir au début. Inutilement. Tous ses efforts s'étaient condensés en une rage d'enfant.

Germaine le voyait, l'oeil terne, sans vie, indifférent à tout, refusant d'absorber aucune nourriture.

Elle voyait bien l'avenir en face, avec ses turpitudes et ses hontes. Elle non plus ne pouvait se résoudre...

Elle voyait les injures déguisées de celles de ses amies que son bonheur insultait... à toutes les protestations de son orgueil elle opposait l'abjecte vision de sa pauvreté. Elle savait qu'elle *le* toucherait, lui. Elle savait aussi qu'il se réjouirait de sa déchéance. Il s'en réjouirait quand même! Elle espérait, elle était sûre de trouver un défaut de la cuirasse, un endroit sensible... Et puis, s'il refusait, eh bien!... Il l'aura voulu.

Non... il cèderait. Il était bon au fond. Tout ce qu'il voulait, c'était l'humiliation de sa démarche. Un jour! oui un jour! il le lui avait prédit. Si elle avait su! Mais non!... C'est à cause d'elle que Pierre a été ruiné. Elle se devait en conscience d'expier... Et puis, avait-elle bien agi autrefois vis-à-vis de Victor...

Dans un lit dans la nursery une jolie tête blonde reposait sur les oreillers. C'était celle de leur fils Jacquot, trois ans dans deux semaines... Pauvre Jacquot!... qui grandirait comme les enfants des faubourgs... Et puis si Pierre était arrêté!... Elle frisonna.

Elle embrassa la tête blonde... et sortit.

Il était une heure...

—Monsieur Duval s'il vous plaît?

—Il n'est pas ici...

—Ah! Pourtant il m'avait dit...

—Si vous voulez l'attendre dans son bureau, je ne crois pas qu'il retarde.

Un quart d'heure après, Victor Duval, frais et dispos malgré l'agitation et la fatigue des derniers jours, entrait dans son bureau.

—Personne pour moi?

—Oui, une dame! Elle vous attend...

—Bien. Si quelqu'un d'autres vient, je n'y suis pas. Il ouvrit la porte.

Il avait recouvré sa maîtrise. Maintenant qu'il était en face du danger, il n'avait pas peur.

—Madame! Pour vous?

Il y avait dans son intonation quelque chose de sarcastique. Il accrocha sa canne et son chapeau à la patère, enleva ses gants, lentement, lentement, et s'assit à sa chaise, et s'accoudant sur sa table, il dévisagea longuement la visiteuse en face de lui.

S'il ressentit quelque émotion de cette visite si ardemment désirée, elle ne s'en aperçut pas. Ses traits conservèrent leur impassibilité.

—Madame en quoi puis-je avoir l'honneur de vous être utile.

Devant cet imperturbable calme et cette froideur offensante, elle ne savait quoi dire. Les mots avant d'arriver à ses lèvres s'étranglaient dans sa gorge.

—Je... je... suis venu... vous voir...

Comme autrefois elle s'était repue de sa souffrance, lui se repaissait de son trouble. Il savourait tout ce qu'avait d'exquis pour lui cette minute atroce pour elle...

—Vous venez pour?

Elle continua de balbutier.

—Je vais vous aider. Vous venez me demander de vous rendre votre fortune.

—C'est cela.

—Et si je disais: Non.

—Je ne crois pas que vous le direz. Ce que je vous demande est trop peu de chose pour vous. Redonner une chance à mon mari. Ne pas résilier ces contrats simplement. Redonner le patronage de la Fluviale à la Fonderie Dollard.

—En effet c'est très facile. Aussi facile que c'était pour vous, de ne pas me tromper, me tromper indignement.

—Songez-vous à ce que sela signifie votre décision de l'autre soir? Cela signifie que nous sommes dans la misère la plus noire.

—Oui cela signifie que votre mari ira en prison. J'ai tout ce qui faut pour l'y envoyer.

Il fit une pause.

—Et il y ira.

Elle tressaillit et se redressa.

Sa main droite fouilla dans sa manche gauche.

A son tour, il se leva. Il parla avec âpreté... fougueusement... haîneusement.

—Vous rappelez-vous Germaine Bourgeois le jour où je suis allé chez vous à Québec, le jour où je me suis agenouillé, moi homme, devant vous, le jour ou vous êtes moqué de moi, où vous m'avez ri au nez... j'ai souffert dans cette minute plus que je ne puis vous faire endurer... car vous...

Et, comme un crachat à la face, il lui lança méprisante, cette phrase:

—Vous, vous n'avez pas de coeur... vous ne savez pas ce que c'est qu'un coeur...

Elle répondit, suppliante à ces mots sifflés entre les dents.

—Victor!

Le courage lui manquait pour remplir sa mission.

—Germaine Bourgeois, quand vous m'avez expulsé de chez vous, après avoir fait crier de souffrance mon coeur, mon coeur à moi, qui était un vrai coeur, et que vous avez tué, j'ai juré que je me vengerais... J'ai pris le temps... Je vous vois, vous la grande Dame, humilié à votre tour, me suppliant, moi Victor Duval, le petit habitant de St-X... Votre mari que vous m'avez préféré, je l'ai brisé comme verre... et je vous briserai aussi...

Ah! Je n'étais rien alors! Vous m'avez bafoué. Mais, maintenant, Victor Duval, c'est quelque chose, c'est une puissance... Eh! bien, chère Madame, (et il redevint calme et cynique) je veux que vous sachiez pour rendre votre pauvre petit chagrin de petite fille gâtée, plus amère, plus cuisant, je veux que vous sachiez que les contrats de votre mari sont bel et bien valables, mais qu'il ne peut le prouver... Je veux que vous sachiez que votre fortune je vous la *vole* comme vous m'avez volé mon bonheur... je veux que vous sachiez que j'ai ce qui me faut pour faire emprisonner votre mari... qu'il est innocent et que personne le prouvera...

Vivement, elle sortit la main de sa manche.

Victor Duval vit reluire le canon d'un revolver...

—Vous êtes un misérable, monsieur Duval... et je...

—...devrais vous tuer, n'est-ce pas ce que vous voulez dire... Mais tirez donc. Vous êtes trop lâche. Vous tuez moralement... Physiquement, non... vous n'avez pas ce courage...

Une détonation se fit entendre. Il sentit une douleur à l'épaule. Il passa la main. La balle lui avait simplement effleuré les chairs, juste assez pour les faire saigner.

Toujours calme et froid, il continua:

—Votre arme ne fonctionne pas bien...

Il ouvrit le tiroir, en sortit un browning tout chargé et le tendit à la jeune femme.

—Essayez donc celui-là. Il est chargé prêt à partir... Et puis, voyez-vous, vu que c'est mon arme on croira à un suicide.

Epuisée par la tension nerveuse, elle s'écrasa sur le sol.

Il la prit dans ses bras, et la souleva, lui frictionna les paumes de la main. Un désir lui vint de poser ses lèvres sur ses lèvres, dont à certaines heures il avait la hantise. Mais comme il se pencha, une image s'interposa entre Germaine et lui. Il vit l'ovale pur du visage où les yeux caressants mettaient de la tendresse; et foudroyante, subite, le laissant interdit, il eut la révélation en lui d'un amour nouveau, d'un amour où entrait beaucoup de douceur. Et voilà que Pierrette le regardait et ses yeux étaient chargés de reproches. Germaine était remise. Elle avait l'air triste d'une biche traquée.

L'orgueil de Victor Duval était satisfait.

Il eut presque honte de son acte.

—Vous sentez-vous mieux, maintenant?

Pendant qu'il lui parlait, il l'examinait. Elle était encore jolie, mais on sentait la griffe du temps. Au coin des yeux une minuscule patte d'oie... La chair était moins rose, les lèvres moins purpurines. Victor Duval fut surpris, pour la première fois qu'il l'examinait ainsi de ne rien ressentir de la fièvre du désir. Il s'aperçut que de sa jeunesse rien n'existait. Son amour était mort depuis longtemps. Seul avait souffert son orgueil, puisqu'à présent qu'il était vengé, il n'éprouvait aucun regret.

—Madame, dès demain j'accepterai les contrats de votre mari. Il n'y aura rien de changé dans les conditions existantes entre la Fluviale et la Fonderie Dollard. Maintenant loyalement, permettez-moi de vous tendre la main. Tout est effacé du passé. Il

est mort, définitivement mort. J'ai fait un beau rêve, un cauchemar horrible. Je me réveille, enfin!"

— XII —

—Allo!! Brossard?

—Oui, lui-même.

—Victor Duval. Parmi les propriétés que tu as en main, y a-t-il un cottage soit à Westmount ou à Outremont qui me conviendrait.

—J'en ai un sur le versant de la montagne. C'est un petit château. Le propriétaire est mort il y a un mois. La veuve veut partir pour le Sud des Etats-Unis. Elle est prête à faire des sacrifices...

—Combien demande-t-elle?

—Je crois qu'on peut acheter pour $75,000 pour du comptant.

—Peut-on visiter aujourd'hui.

—Certainement, j'irai te prendre tout à l'heure chez toi.

Le cottage plut à Victor Duval qui l'acheta.

Il alla ensuite chez M... et les chargea de la décoration et de l'ameublement.

Il réunit le bureau de direction de sa compagnie, règla toutes les affaires pendantes et annonça son intention de faire une croisière en Orient. Il serait absent six mois.

Devant la demeure des Potvin, un jardin de fleurs offrait aux baisers du soleil ses mille et une nuances de couleurs, et en hommage au jour ses mille et un parfums.

Au milieu des fleurs une jeune fille travaillait.

Elle les sarclaient, les taillaient, les entretenaient.

Elle s'arrêta. Quelqu'un ouvrait la barrière.

—Monsieur Duval, s'écria-t-elle. Elle rougit, pâlit et demeura interdite quelques secondes.

Son coeur battait bien fort dans sa poitrine.

—Bonjour Pierrette, fit l'homme.

La voix rauque s'était adoucie. La figure souriait.

—Pierrette... et gauchement, il tourna sa casquette entre ses doigts.

—Pierrette... viens-tu en auto avec moi...

Elle consentit. Il s'installa au volant, elle près de lui. Il ne parlait pas. Il était heureux sans savoir pourquoi.

Il arrêta son moteur à un endroit d'où la vue embrasse d'un côté la mer où se baigne une île aux contours sinueux, et de l'autre une chaîne de montagnes tourmentées.

Sans chercher de phrases plus longtemps, il l'attira à lui, la pressa sur sa poitrine et à l'oreille, il lui murmura:

—Pierrette... je t'aime! M'aimes-tu?

—Oui, répondit la voix claire...

Deux semaines après, on lisait dans les journaux: "M. Victor Duval, le magnat de la navigation, s'est embarqué hier à bord de l'Empress de France. Il était accompagné de Mme Duval, née Pierrette Potvin. Les heureux époux sont partis pour une croisière en Orient. A leur retour, ils habiteront Montréal, ... Boulevard Westmount."

. . . FIN . . .

Ville Lasalle, juillet-décembre 1926.

Mme FRED CHEVALIER

Obligée de pourvoir à sa subsistance et sans cesse tourmentée par de violents maux de tête et douleurs dorsales trouve enfin le soulagement désiré. Forces rendues et maintenues par l'emploi des Pilules Rouges.

Mme Fred. Chevalier

"J'étais affaiblie, ma digestion était lente, souvent j'avais des maux de tête ou des douleurs de dos qui m'empêchaient de travailler comme il l'aurait fallu puisque j'avais à pourvoir à ma subsistance. Si je montais un escalier la respiration me manquait avant d'être arrivée au haut et mon coeur battait très vite. J'avais essayé de me tonifier de différentes façons, mais ce n'est qu'avec les Pilules Rouges que j'ai réussi. Comme je le désirais, je me suis bien rétablie malgré tout le travail que j'ai fait, mes forces se sont maintenues. Si les Pilules Rouges ont pu faire tant de bien à une femme de mon âge, combien plus elles aideront une autre plus jeune et par conséquent moins déprimée." Mme Fred Chevalier, 153, rue Union, Springfield, Mass.

Vous, Mesdames, qui peut-être depuis longtemps cherchez un remède aux maux qui vous affligent, pourquoi ne pas profiter de ce produit merveilleux qui est mis à votre portée, les

PILULES ROUGES

Chaque jour des centaines de lettres nous arrivent proclamant leur efficacité; des personnes reconnaissantes veulent apporter à d'autres le témoignage sincère et désintéressé du résultat obtenu par l'emploi des Pilules Rouges.

Ces nombreuses attestations doivent vous inciter à faire vous-mêmes usage de ce tonique incomparable qui vous est absolument nécessaire si vous êtes affectées de

Troubles nerveux	**Douleurs périodiques**	**Dérangements**
Retour d'âge	**Perte de mémoire**	**Irrégularités**
Pauvreté du sang	**Sensations de chaleur**	**Dépression**
Maux de reins	**Troubles d'estomac**	**Anémie Chlorose**
Palpitation de coeur	**Mélancolie**	**Migraine.**

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes, par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

En vente partout, ou par la poste, **50 sous** la boîte.

Cie Chimique Franco-Américaine, Limitée, 1570 St-Denis, Montréal.

Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

¶ Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

Ce papier est

fourni

Par la maison

KRUGER PAPER Co., Ltd.

Montréal.

Pilules GALEGINES

Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon **$1.00** par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

Téléphone Main 4062
Chambre 62
EDIFICE TRUST & LOAN

1865 Est,
rue STE-CATHERINE
Tél. Clairval 0714w

RAYMOND GODIN, B. A. LL. L.

AVOCAT

Droit commercial, civil et criminel. Perceptions et règlements de tous genres.

30, rue St-Jacques, -:- Montréal

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 15 MENSUEL

FEUILLETON DE LA "VIE CANADIENNE"

LA VIERGE D'IVOIRE

Grand récit canadien inédit

par JEAN FÉRON

(Suite de la dernière livraison)

Elle sourit en voyant Philippe et elle regarda attentivement Lysiane qu'elle vit rayonnante de santé et de beauté. Ses yeux se fermèrent brusquement et tous les traits de son visage parurent se crisper sous la torture d'une souffrance atroce. Mais cela ne dura pas. Eugénie releva ses paupières sur Philippe auquel elle sourit encore longuement.

—Comment allez-vous, Eugénie? demanda le jeune homme. Ah! com jme'ai eu du chagrin quand Adolphe est venu m'apprendre votre maladie!

La malade demanda:

—Et vous, Philippe, vous êtes heureux?

Philippe se contenta de sourire, puis il dit:

—Eugénie, vous ne connaissez pas ma femme?

—Non... mais je la vois si belle et si bonne que je suis bien contente pour vous!

—Oui, elle est bonne, Eugénie... bonne comme vous!

La malade sourit encore, et regardant Lysiane, elle demanda:

—Madame, voulez-vous me laisser embrasser votre Vierge d'Ivoire?

—Certainement, Eugénie, je l'ai apportée. Je ne veux pas seulement que vous l'embrassiez, mais je veux que vous la gardiez, je vous la donne en priant que vous guérissiez.

—Madame, je veux seulement l'embrasser, et je serai guérie. Car j'ai fait un voeu....

—Oui?

—J'ai promis de me faire religieuse, si je reviens à la santé.

—Vous avez promis?

—J'ai juré, madame. Donnez-moi la Vierge d'Ivoire!

Lysiane lui tendit la statuette.

Longuement Eugénie la considéra sous les regards émus et attentifs de tous les personnages de cette scène qui n'osaient ni parler, ni remuer par crainte de troubler les pensées de la malade.

Après un moment, Eugénie porta la statuette à ses lèvres, et la rendant à Lysiane, dit:

—Gardez-la, madame, je suis mieux. Merci! Je prierai pour vous, madame, pour vous aussi, Philippe, et toujours vous serez heureux!

Elle s'endormit... comme Adolphe s'était endormi, comme Lysiane s'était endormie également après qu'Hortense lui eût remis la statuette.

Alors Philippe dit à l'oreille d'Amable:

—Monsieur Beaudoin, c'est encore un miracle de la Vierge d'Ivoire... votre fille est sauvée!

—Dieu vous entende! monsieur Philippe.

.....

Revenue à la santé Eugénie Beaudoin avait tenu son serment: elle était entrée chez les Soeurs Grises pour vouer le reste de son existence aux oeuvres de charité.

C'est à peu près à cette époque que les miracles accomplis par la Vierge d'Ivoire commencèrent à se répandre dans le pays. Beaucoup de malades, qui désespéraient de recouvrer la santé, disaient dans un accent de foi sublime:

—O Vierge d'Ivoire, venez à mon secours!

Chaque fois, la grande Vierge là-haut entendait ces voix et chaque fois elle exauçait les prières.

FIN

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, au théâtre et au cinéma réservés par Edouard Garand 1926.—*Copyright by E. Garand* 1926.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

Qu'est-ce qu'un écrivain ?

Les Français sont nos cousins, peut-être même sont-ils nos frères ! Mais cette parenté ne peut empêcher qu'ils ne soient en train de mener une petite enquête qui semble fort amusante... j'allais dire intéressante. Oui bien, au public lecteur on pose cette simplette question : "Qu'est-ce qu'un écrivain ?" Et savez-vous ce que c'est un écrivain, vous, amis lecteurs ? Non ? Eh bien ! moi non plus. Eh bien ! eux, nos cousins, non plus. Non, je ne le sais pas, vous ne le savez pas, eux ne le savent pas davantage. Mais rassurons-nous, nos cousins le cherchent. Ils le cherchent ?... Pourtant, ne semble-t-il pas qu'ils auraient pu, dès longtemps déjà, le découvrir parmi toute cette phalange de mortels privilégiés qui manient la plume tous les jours, et dont beaucoup beaucoup entassent—currente calamo—des choses merveilleuses, sinon admirables ? Eh bien, point encore ! Là, dans cette illustre pléiade, n'est pas l'écrivain. Et alors ?... Alors, que nos journalistes canadiens ne se formalisent pas, s'ils ne sont pas des écrivains ! Que nos romanciers ne se rebutent point, s'ils ne sont pas des écrivains ! Que nos critiques, qui savent si bien ou jeter dans nos esprits des clartés éblouissantes et dans nos coeurs des joies suaves, ou par coups de massue nous faire voir d'innombrables étoiles, oui que nos critiques ne cessent point de nous éplucher, s'ils ne sont pas des écrivains ! Que nos poètes ne jettent pas la lyre à l'égoût ! Que nos publicistes, nos historiens, nos.....

Car, voyons-nous, là-bas en cette belle France, journalistes, romanciers, historiens, critiques, publicistes, poètes... oui, poètes, et tous ceux-là encore qui écrivent pour les sciences ou les arts, sur la politique ou la vie sociale, sur la religion ou sur la laïcité, sur çi et sur ça, non, tous ces gens ne sont pas des écrivains ! Mais qu'est-ce donc qu'un écrivain ? Un Mythe ?... Pourtant, ne m'a-t-on pas enseigné en ma prime jeunesse qu'un écrivain est celui-là... oui, je dis bien, celui-là qui possède l'art d'écrire. L'art d'écrire !... Que voilà une étrange formule ! Qu'importe ! Mais n'est-ce pas l'art d'écrire, cette façon ou cette manière de tracer de la plume ou autrement des signes d'alphabet, des mots, des incidentes, des périodes et tout le bibelotin selon les règles de la grammaire, selon les données et exposées de la syntaxe ? Dans l'incertitude où j'étais, je me hasardai à interroger une savante voix.

—Oui bien, me répondit la voix, voilà ce qu'on est convenu d'appeler l'art d'écrire.

—Et tel mortel, demandai-je encore, qui possède cet art d'écrire, doit-il ou peut-il être appelé un écrivain ?

UN PRÊTRE, L'ABBÉ HAMON (*Curé de Vaumoise, France*), *possède le moyen radical de guérir : DIABÈTE, ALBUMINE, CŒUR, REINS, FOIE, ESTOMAC, RHUMATISME, BRONCHES et toutes les maladies chroniques réputées* incurables.

AUCUN RÉGIME - - - - - RIEN QUE DES PLANTES

Brochure explicative et très intéressante, français ou anglais, gratis et franco sur demande. Adressez

LABORATOIRES BOTANIQUES ET MARINS
430, rue St-Pierre - - - - - Montréal...

—Certainement, répondit la voix.

—O prodige merveilleux! m'écriai-je dans mon ravissement. Mais alors, tous ceux qui écrivent de nos jours et tous ceux-là qui ont écrit dans les temps passés sont des écrivains?

—Non! dit rudement la voix. Car, ajouta-t-elle aussitôt, pour être partie de cette honorable assemblée que sont les écrivains, il ne faut pas avoir égratigné, détérioré de quelque façon, contrefait, maquillé, contraint, détourné, blessé, meurtri, saccagé la règle de la grammaire ou celle de la syntaxe. Ou encore, il importe de n'avoir pas tronqué un mot, dénaturé un sens, dupé l'orthographe, manqué de respect à la propriété du terme ou même de l'expression, de n'avoir pas ridiculisé la ponctuation ni les accents, comme, par exemple, en mettant une virgule à la place d'un point et virgule, d'un accent aigu au lieu d'un accent grave...

—Hein!... Vraiment?... Oh! mais alors...

Oui... ô Balzac! cher Balzac! ironique Balzac! qui as manqué ta vocation d'écrivain en voulant écrire "évènement" au lieu de "événement"! O illustre Flaubert! pourquoi en ta chère Bocary, oui, malheureux, pourquoi un point et virgule en lieu et place d'une simple petite virgule... oui, pourquoi, malheureux, avoir jeté une fois un point trop tôt, une autre fois un point trop tard? O magnifique Hugo! toi, que je croyais un écrivain, et le plus beau, et le plus grand, quelle affaire avais-tu de dénigrer l'orthographe, de torturer la syntaxe? O Dumas, fameux Dumas, immortel Dumas! toi, qu'on voulait appeler un écrivain, ne voilà-t-il pas que tu n'es plus qu'un romancier, qu'un dramaturge? O pétillant Sardou! comment as-tu fait, si tu n'étais pas un écrivain, pour conquérir avec tes Pattes de Mouche la superbe Déjazet? O Sue, impayable Sue! pourquoi avoir tant gâché la grammaire et le style? O Ohnet! pourquoi avoir tant empoigné tes lecteurs, si aujourd'hui, tu dois être relégué parmi les simples romanciers? Et toi... et toi, ô illustrissime Ponson, prestigieux Ponson, incomparable Ponson, saint Ponson! Oui, toi, qui durant près de vingt années de ta vie, as su—ô miracle!—captiver, torturer agréablement des millions de lecteurs... tu n'étais donc pas un écrivain? O beau et sympathique et lyrique Rostand! O sublime Veuillot! O merveilleux Michelet! vous n'étiez donc pas des écrivains?? O vieux rigoleur de P. de K....! qui échouas à mettre trois femmes en une culotte! O Verne qui fis gagner la guerre à la Germanie sans, heureusement que tu passasses pour traître à ton pays! O Renan! qui, pauvre toi, ne sus pas épeler ton catéchisme! O Huysmans! toi qui fis si bel acte de foi! Quoi! vous n'étiez donc pas des écrivains? O Château...Château... "brillant"! que n'as-tu mieux éclairé tes tourelles! O Vigny! pourquoi avoir boudé Marion Delorme! O Sand! pourquoi avoir été révolutionnaire? O Voltaire! pourquoi bafoué Piron! O Zo...

Paraîtra le mois prochain:—

Le Siège de Québec

Roman Canadien inédit de JEAN FERON

Les mêmes héros que la Besace de Haine nous sont revenus, et bien des choses incompréhensibles dans "La Besace de Haine" nous sont expliquées.
Flambard, le d'Artagnan canadien, plus vivant, plus énergque, plus batailleur que jamais, et pour la première fois, la grande intrigue d'amour, qui fait de

Le Siège de Québec

Un roman d'amour, d'intrigue, d'aventure, et d'exploits héroiques jamais lu.

Ne le manquez pas!

25c

zola! pourquoi avoir écrit Raquin (Thérèse) au lieu de Requin! Ah! vous n'étiez donc pas des écrivains?

O notre Garneau... notre beau et grand Garneau! O notre splendide Fréchette! O notre douloureux Crémazie! O notre doux Lemay! O notre mélancolique Nelligan! O notre fatidique Lozeau! O grand Gill! O ardent Chapman! O Buies étincelant! O savant Sulte! O charmeuse Conan! O Tardivel! O Faucher de Saint-M...! O Marmette! O Bibeau! et vous tous, nos superbes devanciers, vous n'étiez donc pas des écrivains?...

Mais alors, ô Grand Dieu! oui, Grand Dieu Tout-Puissant! que ne faites-vous surgir cet homme... cet écrivain... et nous nous prosternerons devant ce sphinx, et nous enfouirons nos faces dans la terre, et nous l'adorerons, l'adorerons,.... l'adore.... l'ado.... l'a.....!

Jean Pionnier.

ROMANS POPULAIRES

Cigale en Chine
par Paul D'Ivoi
La Piste de l'Aventure
par Ottwell Bins
Les Robinsons de la Planète Mars
par Cyrius
La Princesse Roseau-Fleuri
par Paul D'Ivoi
La Chasse au Milliardaire
par Paul Yves Sebillot

Prix: 25 c. — Par malle: 30 c.

LIBRAIRIE JULES PONY
374, rue Ste-Catherine-Est
MONTREAL

TRIBUNE LIBRE

A Tante Lorraine,
La Vie Canadienne,
Montréal.

Madame et chère Tante Lorraine,

Avec quel joyeux élan je viens saluer votre collaboration à la Vie Canadienne! Heureux choix et plus heureux avènement! Une Tante à la Vie Canadienne!... Bravo! Et, je l'imagine bien, une tante intelligente, généreuse et bienveillante qui ne manquera pas d'accueillir avec la meilleure cordialité les sincères épanchements de ses neveux et nièces. Mais ici, je me demande pourquoi la Vie Canadienne, qui vient de naître, n'aurait-elle pas en même temps la tante pour marraine? Certainement. Donc, tout va bien. Que dis-je? Tout va de mieux en mieux. Depuis sa naissance et jusqu'à ce jour la Vie Canadienne manquait de souplesse et de charme, elle manquait de cette séduction particulière qu'apporte à toutes choses l'esprit si délicat de la femme. La femme!... Ah! comme rien ne saurait vivre sans son souffle magique! Oui, mais la femme intelligente, cette femme qui comprend, qui saisit, qui analyse, qui sourit et qui pardonne. Car la Nature n'a pas semblé vouloir, ni à tous ni à toutes, répartir dans une égale mesure cette précieuse faculté qu'est l'intelligence. L'intelligence, c'est le coeur, et plus le coeur est chaud et généreux, plus l'intelligence est vive et large.

Aussi, la Vie Canadienne, avec une telle intelligence chez sa marraine, saura-t-elle agréer avec aménité l'expression de nos pensées canadiennes formulées en notre langue canadienne. Non... nous n'écrirons pas,

MADAME,

Votre lavage blanchi comme à la maison. Service parfait à un prix minime.

Trois Services à la livre

Une partie repassé, tout repassé et lavage humide.

Notre devise:—Qualité et service

THE NEW METHOD WASHING Limited

6425 CHRISTOPHE COLOMB — Calumet 0544

ainsi que le voudraient quelques précieux écrivains à manchettes de chez nous, à la Buffon, à la Châteaubriand, à la Balzac, à la France, à la Bourget; nous écrirons à la canadienne, nous continuerons de penser comme nous devons penser, à notre manière, et, comme le dit si bien Dame Gondonise, nous habillerons la Vie Canadienne de "cette bonne étoffe du pays"... une étoffe dont la trame serait tissée avec le fil de nos pensées neuves, mais valeureuses.

Nous nous moquerons de cette critique exagérée qui ne veut pas nous comprendre, parce que nous avons le bon sens de nous exprimer clairement et en style de notre pays. Elle veut de belles oeuvres, et elle ne sait pas reconnaître nos oeuvres belles! Exige-t-elle de nous ce cachet d'art français? Mais alors nous n'aurions plus à nous notre cachet particulier! Il est vrai qu'une littérature fait naître la critique; mais si, comme le dit avec vérité Alexandre Huot, nous ne devons pas devancer notre lecteur, notre critique, tout aussi nouvellement éclose que notre roman ou notre revue et peu exercée encore en son métier, non, notre critique ne doit pas, elle non plus, nous devancer. Observons qu'en notre Canada nous avons beaucoup de savantasses, mais peu de savants: méfions-nous des premiers et sachons bien nous familiariser avec les seconds et nous unir les uns les autres pour stimuler une coopération littéraire de bon aloi.

Je comprends donc, Madame et chère Tante Lorraine, que vous saurez dans la Vie Canadienne diriger avec sûreté les jeunes plumes de chez nous, et aider cette revue, si essentiellement canadienne et d'une si pressante nécessité parmi notre peuple, à grandir et à diffuser la véritable pensée canadienne. Et croyez bien que nous vous aiderons de toutes nos forces, de même que nous avons aidé Le Roman Canadien et son vaillant éditeur.

En vous offrant l'expression de mes respectueux sentiments, Madame et chère Tante Lorraine, je vous prie de me croire...

Votre très humble neveu,

Jean Pionnier.

MOUVEMENT LITTERAIRE

A la suite de demandes répétées de nos lecteurs nous allons reprendre cette rubrique et mentionnerons tous les faits de la littérature canadienne.

— —

La Société des Auteurs vient de faire l'élection de ses officiers. M. le juge F. Surveyer a été élu président; M. Robert Choquette et Mme Donat Brodeur, vice-présidents; M. Victor Morin, fut élu président du comité de propagande et d'organisation. Nous nous en réjouissons.

— —

M. Robert Choquette vient de faire imprimer une deuxième édition de son premier livre de vers.

— —

Nous allons éditer prochainement les Oeuvres posthumes de Blain de St-Aubin.

— —

Nous recevons des héritiers de M. Z. Martineau ses oeuvres posthumes, recueillis par M. Boisjoly.

PARAITRA PROCHAINEMENT

Un nouveau roman dû à la plume de Jean Nel, le grand artiste dramatique connu de toute la population de la province de Québec et de la Nouvelle Angleterre.

Un roman qui se rapproche des Deux Orphelines de Navery par les malheurs de la petite canadienne, et des plus célèbres romans d'aventure par les exploits des héros canadiens. Nous en reparlerons.

C. de C.

Amherst 3042

La Laiterie de Tilly Frères, Limitée

Lait pasteurisé à 12 sous la pinte

Provenant de troupeaux acrédités

4166, Parthenais, -:- MONTREAL

Volumes parus dans la collection Le Roman Canadien

1.—*L'Iris Bleu,* (2ième édition).
2.—*Le Massacre de Lachine,* épuisé.
3.—*Ma Cousine Mandine,* (2ième édition).
4.—*Les Fantômes Blancs,* épuisé.
5.—*La Métisse,* épuisé. Nouvelle édition petit format 75c.
6.—*Gaston Chambrun.*
7.—*Le lys de Sang.*
8.—*Le Spectre du Ravin,* (2ième édition sous presse.)
9.—*Le Médaillon Fatal.*
10.—*L'Aveugle de St-Eustache,* (2ième édition.)
11.—*Nypsia.*
12.—*Fierté de Race.*
13.—*Roxane.*
14.—*La Revanche d'une Race.*
15.—*L'Expiatrice.*
16.—*L'Associée Silencieuse.*
17.—*L'Ombre du Beffroi.*
18.—*La Besace d'amour.*
19.—*Le Grand Sépulcre Blanc.*
20.—*Les Cachots d'Haldimand.*
21.—*La Cité dans les Fers.*
22.—*La Taverne du Diable.*
23.—*Le Trésor de Bigot.*
24.—*Le Patriote* (1837-38).
25.—*Le Mort qu'on venge.*
26.—*Le Manchot de Frontenac.*
27.—*Fleur Lointaine.*
28.—*La Ceinture Fléchée.*
29.—*Le Bracelet de Fer.*
30.—*La Digue Dorée,* (Le roman des Quatre).

Tous ces romans se vendent 25c par malle 30c

31.—*La Besace de Haine.*
32.—*Le Lutteur.*
33.—*Le Siège de Québec.*
34.—*La Reine de L'Ungava.*
35.—*Les Caprices du Coeur.*
36.—*Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle.*
37.—*Le Drapeau Blanc.*

Editions Edouard Garand

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586

MONTREAL

LE MOIS PROCHAIN PARAITRA DANS

LE "ROMAN CANADIEN"

LE SIÈGE DE QUÉBEC

Roman Historique Canadien, inédit

par

JEAN FÉRON

C'est la continuation de la belle et intéressante série des romans historiques de FERON.

ANNÉES TRAGIQUES!

Haine, amour, se côtoient, pendant que des crimes monstrueux se commettent par Bigot et ses infâmes complices.

QUE DE MYSTÈRES!

Renferme ce 18e siècle, où la justice n'existait point, où la force primait le droit.

FLAMBARD EST ENCORE LE HEROS

Plus vivant que jamais, et sa rapière toujours infatigable, le défenseur des opprimés, vrai chevalier du moyen âge, accomplit encore de merveilleux exploits qui retiendront votre haleine jusqu'au dénouement final.

NE MANQUEZ PAS

LE SIÈGE DE QUÉBEC

PARAITRA EN MAI :

Le Mystère des Mille-Isles

Par **Pierre Hartex**

Roman dont l'intrigue est du plus captivant intérêt.

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth,

MONTRÉAL

PARAITRA LE 15 JUIN

Le Centenaire Cartier

LIVRE-SOUVENIR

Compte rendu officiel des Fêtes du Centenaire de Sir Georges-Etienne Cartier et description des fêtes qui ont eu lieu à l'occasion de l'érection de monuments à la mémoire du grand homme d'Etat canadien-français.

Ouvrage publié à la demande expresse de Mlle Hortense Cartier, de Cannes (France).
et sous le patronage de

SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CONNAUGHT
Ancien gouverneur-général du Canada et patron du Centenaire.

SON EXCELLENCE LE DUC DE DEVONSHIRE,
Gouverneur-général du Canada, à l'époque des Fêtes.

L'HON. SIR ROBERT BORDEN
Premier Ministre du Canada, lors des Fêtes.

L'HON. SIR LOMER GOUIN
Premier Ministre de la Province de Québec, lors des Fêtes.

PRIX DU VOLUME : $5.00.
Vendu par souscription.

Adresser ce montant à:—

L'"ECLAIREUR" LIMITEE
BEAUCEVILLE, QUE.

Imprimerie des Editions Edouard Garand